



NATIONAL
GEOGRAPHIC

HORS-SÉRIE

FÉVRIER-MARS 2018

L'HISTOIRE SECRÈTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

BEL : 7,30 € - CH : 11 CHF - CAN : 12,99 CAD - LUX : 7,30 € - DOM Avion : 9 € ; Bateau : 7,30 € - Zone CFP Bateau : 1 000 XPF.



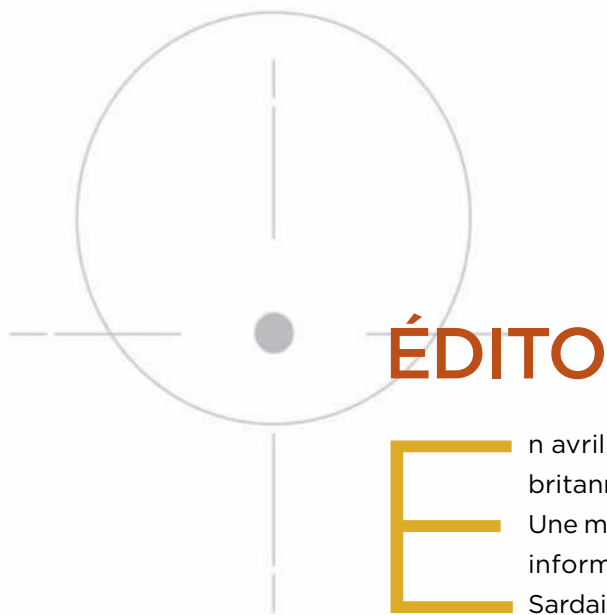
ESPIONNAGE
COMLOTS
MANIPULATIONS



Un ouvrage d'exception pour découvrir des destinations de rêve !



DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX LE 8 FÉVRIER 2018



LES MAÎTRES D'ŒUVRE
de l'opération Mincemeat
(voir chapitre 4), le capi-
taine Charles Cholmon-
deley (ci-dessous, à
gauche) et le capitaine
Ewen Montagu (à droite).



En avril 1943, le corps du capitaine William Martin des Royal Marines britanniques est découvert flottant au large de Huelva, en Espagne. Une mallette est enchaînée au cadavre, et à l'intérieur se trouvent des informations révélant le projet des Alliés : attaquer la Grèce et la Sardaigne en traversant la Méditerranée. Il s'agit de documents confidentiels, qui laissent entrevoir tous les détails importants de l'invasion. Les services secrets britanniques s'empressent de récupérer la mallette mais il est trop tard, les autorités espagnoles en ont déjà communiqué le contenu au haut commandement allemand, qui mobilise les troupes pour repousser l'attaque. Catastrophe pour les Alliés ? Non. Nous venons de vous raconter une manipulation machiavélique des Anglais. En réalité, les Alliés vont débarquer en Sicile trois mois plus tard, et le personnage du capitaine Martin n'existe pas (le corps repêché au large de l'Espagne est celui de Glyndwr Michael, un vagabond gallois dont personne n'a réclamé la dépouille). Ce scénario, qui répond au nom d'opération Mincemeat (viande hachée), a été inventé de toutes pièces pour tromper les Allemands et débarquer par surprise en Italie.

De la Seconde Guerre mondiale, on connaît souvent les événements militaires – la bataille de Stalingrad, le débarquement en Normandie ou la libération de Paris –, mais ils ne sont que la partie visible de la guerre. Des affaires de renseignement incroyables, des ruses, des coups de bluff et des commandos courageux ont eu une influence décisive sur le cours des opérations. Ce sont ces épisodes extraordinaires mis en œuvre par les espions, les haut gradés de l'armée, les scientifiques agents doubles, les résistants et les résistantes travaillant dans l'ombre au péril de leur vie, que vous relate *L'Histoire secrète de la Seconde Guerre mondiale*.

Catherine Ritchie, rédactrice en chef adjointe





SOMMAIRE

CHAPITRE 1

L'EMBRASEMENT DE L'EUROPE 6

La guerre des espions

CHAPITRE 2

LES BATAILLES DU PACIFIQUE 28

Messages codés et décryptages

CHAPITRE 3

LA RÉSISTANCE FACE AU REICH 48

Les combattants de l'ombre

CHAPITRE 4

FIN DE PARTIE EN EUROPE 74

Conspirations, ruses et coups de bluff

CHAPITRE 5

HIROSHIMA ET L'APRÈS-GUERRE 96

Protéger le plus grand secret de la guerre

EN COUVERTURE: les membres d'une cellule de la résistance française sont rassemblés autour d'une radio clandestine (photo principale). Chaussures à talon amovible, radios pour la transmission de messages codés, faux livres... des accessoires prisés par les espions de tous bords (colonne de droite).

CI-CONTRE: des marins américains regardent exploser une grenade anti-sous-marine pendant la bataille de l'Atlantique. Celle-ci se termine en 1945, après que des cryptanalystes britanniques ont réussi à déchiffrer les messages de la machine Enigma qui encodait les signaux de la marine allemande.





LA GUERRE DES ESPIONS

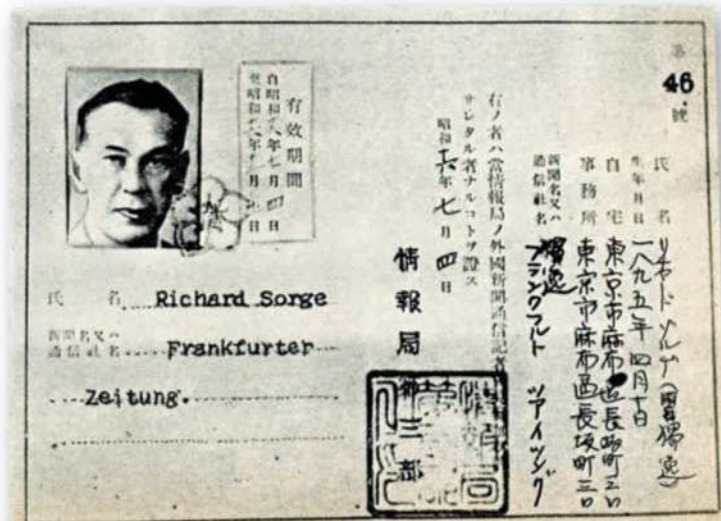
UN ESPION SOVIÉTIQUE

Richard Sorge (page de droite) détient une carte de presse japonaise (ci-dessous) alors qu'il travaille, officiellement, comme journaliste à Tokyo pour le quotidien allemand *Frankfurter Zeitung* et, en secret, comme espion soviétique. Les rapports qu'il envoie à Moscou signalent les tentatives allemandes pour entraîner le Japon dans l'alliance de l'Axe. Ils indiquent aussi l'intention d'Hitler de dénoncer le pacte de non-agression conclu avec Joseph Staline et d'envahir l'Union soviétique (photo page précédente).

À la fin des années 1930, alors que la guerre menace, le journaliste allemand Richard Sorge, reporter en poste à Tokyo, a les meilleurs contacts qui soient. Parmi ses informateurs figurent Hotsumi Ozaki, conseiller du Premier ministre japonais, et le colonel Eugen Ott, un attaché militaire qui devient ambassadeur d'Allemagne au Japon en avril 1938. Ott transmet les renseignements allemands à Sorge qui, à son tour, aide Ott à tenir les dirigeants nazis au courant des plans de guerre japonais. Les intentions hostiles d'Adolf Hitler en Europe signifient qu'il devra finir par se battre contre une ou plusieurs des grandes puissances qui s'étaient opposées à l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale, à savoir la France, la Grande-Bretagne, la Russie (devenue l'Union soviétique) et les États-Unis. Hitler et Joachim von Ribbentrop, son ministre des Affaires étrangères, considèrent le Japon impérial comme un allié intéressant au cas où l'Allemagne s'engagerait dans un autre conflit

mondial. Le pays du Soleil Levant a envahi la Chine en 1937 et représente une menace potentielle pour les possessions soviétiques, françaises, britanniques et américaines en Asie et dans le Pacifique.

C'est à Sorge qu'Ott doit en partie sa promotion : ses rapports sur les intentions du Japon et la disposition du pays à faire la guerre sont tellement appréciés par les supérieurs d'Ott à Berlin que Ribbentrop envoie une lettre à Sorge pour son 43^e anniversaire, en octobre 1938, dans laquelle il le remercie pour sa « remarquable contribution ». Ce n'est pourtant pas à Berlin que Sorge apporte le plus son aide, mais à Moscou, où les services de renseignement





UN PACTE CYNIQUE

Un dessin polonais raille le pacte germano-soviétique d'août 1939 et ses protagonistes, Joachim von Ribbentrop, ministre allemand des Affaires étrangères (à gauche), son homologue soviétique Viatcheslav Molotov et Staline. L'accord final laisse l'est de la Pologne, les pays baltes, la Finlande et la Bessarabie à la merci de Staline. Hitler s'empare du reste de la Pologne et fait de la Roumanie, la Slovaquie et la Hongrie des alliés dociles.

soviétiques l'ont recruté dix ans auparavant. Tout en couvrant le Japon pour les journaux allemands, Sorge dirige un réseau d'espionnage qui informe Moscou par radio et par courrier. Ott ne soupçonne pas Sorge : l'ancien combattant a été décoré par Berlin en raison de graves blessures reçues lors des combats contre les Russes, sur le Front de l'Est, en 1917. Impétueux et turbulent, Sorge a sa carte du parti nazi, mais en critique souvent les dirigeants. Il se livre en outre à de folles beuveries et a des liaisons imprudentes, dont une avec la femme d'Ott, dont celui-ci est séparé. Le futur ambassadeur ferme les yeux afin de préserver sa collaboration gratifiante avec Sorge. Une connaissance estimera plus tard que les propos irréfutés et les bringues de Sorge étaient calculés : « Il donnait l'impression d'être un play-boy, un bon à rien, l'antithèse même d'un espion affûté et dangereux. »



En réalité, Sorge est l'un des plus redoutables agents infiltrés qui ait travaillé contre le Reich d'Hitler. Taillé pour l'espionnage, il a des liens familiaux tant avec les Allemands qu'il trahit qu'avec les Soviétiques au service desquels il travaille. Il est né d'une mère russe en Azerbaïdjan, où son père, allemand, était employé comme ingénieur industriel dans les gisements de pétrole de Bakou. La famille déménage à Berlin quand Sorge a 2 ans, et il est élevé comme un Allemand patriote. En 1914, il part au combat avec enthousiasme mais est séduit, au sortir de la Première Guerre mondiale, par le marxisme révolutionnaire. Il est dégoûté par le régime impérial en ruines de l'empereur Guillaume II, qui abdiquera en 1918. Sorge quitte le Parti communiste allemand après s'être engagé comme espion pour l'Union soviétique. Ses liens avec Moscou passent inaperçus quand il rejoint les nazis.

Sorge occupe à Tokyo une position d'une importance stratégique cruciale pour les Russes. Le dictateur soviétique Joseph Staline doit tenir compte de deux ennemis potentiels : l'Allemagne nazie à l'ouest, et le Japon impérial à l'est. Sorge est bien placé pour découvrir les plans des deux pays : il entretient des relations étroites avec l'ambassadeur allemand Ott et le conseiller japonais Ozaki, qui soutient en secret le Parti communiste et espère détourner l'hostilité japonaise des Soviétiques. Le Japon se laisse bientôt entraîner dans une alliance avec l'Allemagne et l'Italie. Il subit des pressions pour se joindre à ses partenaires de l'Axe et mener une attaque en règle contre l'Union soviétique, dont la destruction est l'objectif ultime d'Hitler. Avant de s'attaquer à Staline et à son Armée rouge, Hitler a toutefois d'autres

CHRONOLOGIE

Événements de la guerre en Europe, de 1939 à 1941.

AOÛT 1939

Le protocole secret du pacte de non-agression entre Hitler et Staline leur ouvre la voie pour le découpage de l'Europe de l'Est et le partage de la Pologne.

1^{ER} SEPTEMBRE 1939

L'invasion de la Pologne par les Allemands déclenche la Seconde Guerre mondiale.

AVRIL 1940

Les forces de sécurité soviétiques du NKVD exécutent des milliers d'officiers polonais à Katyn, tandis que des SS allemands confinent les juifs polonais dans des ghettos.

MAI 1940

Les Allemands lancent le Blitzkrieg (Guerre éclair) en Europe de l'Ouest et avancent en France.

SEPTEMBRE 1940

Dans le cadre de l'opération Double Cross, des officiers du contre-espionnage britannique commencent à retourner contre le Reich des espions envoyés en Angleterre par l'Abwehr (le service de renseignement militaire allemand).

27 SEPTEMBRE 1940

Le Japon signe le pacte tripartite avec l'Allemagne et l'Italie, consolidant ainsi l'alliance de l'Axe.

MAI 1941

Staline ignore le message de l'espion soviétique Richard Sorge, en poste à Tokyo, l'avertissant qu'Hitler attaquera la Russie à la « fin du mois de juin ».

22 JUIN 1941

Les Allemands envahissent l'Union soviétique.

29 JUIN 1941

Le FBI commence à constituer un réseau d'espionnage de trente-trois agents allemands aux États-Unis.

5 DÉCEMBRE 1941

Les Soviétiques contre-attaquent face aux Allemands près de Moscou, tandis que le Japon s'apprête à frapper les bases américaines et alliées dans le Pacifique.



Ci-dessus, à gauche, un journal berlinois fait le lien entre l'invasion de la Pologne par Hitler et une attaque contre une station radio allemande attribuée aux Polonais et mise en scène par des agents SS. Les corps de prisonniers de guerre polonais exécutés par des agents soviétiques du NKVD sont mis au jour dans le charnier de Katyn (à droite). Hitler pose devant la tour Eiffel dans Paris occupé (ci-dessous).





« Nous voulons
sauver les
petites
gens, mais
l'aristocratie,
les prêtres
et les juifs
doivent être
éliminés. »

REINHARD HEYDRICH,
CHEF DU SD



À LA TÊTE DU SERVICE DE RENSEIGNEMENT SS

À Vienne, en Autriche, pays annexé par Hitler en 1938, le chef SS Heinrich Himmler (à gauche) précède Reinhard Heydrich, qui dirige le service de renseignement et de la sécurité intérieure de la SS, abrégé en SD (Sicherheitsdienst).

problèmes à régler. Les responsables britanniques et français lui ont cédé à Munich à la fin de 1938 et ont abandonné la Tchécoslovaquie, mais ils ont désormais fait le serment de se battre si l'Allemagne envahit la Pologne. Il ne peut pas risquer d'entrer en guerre avec ces puissances occidentales s'il n'est pas certain que les Soviétiques resteront passifs. Ribbentrop rencontre alors confidentiellement, à Moscou, Staline et son ministre des Affaires étrangères, Viatcheslav Molotov. Le 23 août 1939, il conclut un stupéfiant pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'Union soviétique. Un grand nombre de fervents communistes sont choqués par l'accord de Staline avec les nazis qu'ils abhorrent. Mais des agents secrets tels que Sorge, qui prétendent souvent être amis avec leurs ennemis idéologiques, reconnaissent l'accord pour ce qu'il est : un stratagème permettant à deux régimes anta-

gonistes de diriger leur hostilité ailleurs avant de s'occuper l'un de l'autre. Les deux patries de Sorge semblent s'être réconciliées malgré leurs divergences flagrantes, mais cela n'empêche pas ce dernier de continuer d'espionner le Reich. Il préviendra rapidement Moscou quand Hitler, lassé des accords de Munich, se préparera à les rompre.

L'ALLIANCE DES MAÎTRES DE LA TERREUR

Le pacte germano-soviétique est une mauvaise nouvelle pour la Pologne, mais peu de nations comprennent à quel point l'accord constitue un signe défavorable. À première vue, il garantit qu'Hitler ne rencontrera aucune résistance de la part des Russes quand ses forces envahiront la Pologne, le 1^{er} septembre, neuf jours seulement après la signature de l'accord. Mais un protocole secret du pacte expose aussi la Pologne et d'autres pays à l'agression soviétique, en divisant l'Europe de l'Est entre Hitler et Staline. La ligne de partage entre les « sphères d'influence » allemande et soviétique laisse l'est de la Pologne et les pays baltes à la merci de Staline. Les troupes allemandes et russes, mais aussi les forces

de sécurité qui pourchassent les ennemis supposés de l'État – définition qu'ils appliquent à des groupes raciaux ou ethniques dans leur globalité –, puis les exécutent ou les emprisonnent, appliqueront ce protocole secret. En Pologne et dans les pays voisins, les deux forces de sécurité tant redoutées, les SS d'Hitler et le NKVD de Staline, feront beaucoup plus de victimes que les combats.

Les SS sont issus de la Schutzstaffel (brigade de protection) d'Hitler, mais leur rôle finira par dépasser largement celui de gardes du corps. Ils sont dirigés par

Heinrich Himmler, qui partage la croyance d'Hitler en la suprématie de la « race aryenne », ainsi que son virulent mépris à l'égard des juifs et d'autres populations définies comme non-aryennes. Les recrues SS promettent « l'obéissance jusqu'à la mort » et s'enorgueillissent d'exécuter des ordres épouvantables sans sourciller. Himmler est secondé par Reinhard Heydrich, homme froid et calculateur qui crée le Sicherheitsdienst (SD), le redouté service de renseignement et de sécurité de la SS.

À l'approche de l'invasion de la Pologne, en 1939, Heydrich prend en main une opération secrète dont le nom de code est « Tannenberg », en référence à une grande victoire allemande sur le front de l'Est pendant la Première Guerre mondiale. L'opération commence par une mystification organisée, le soir du 31 août, pour donner l'impression que des commandos polonais ont entamé les hostilités en menant des assauts du côté allemand de la frontière. À cette fin, plusieurs détenus de camps de concentration ainsi qu'un sympathisant polonais sont tués, revêtus d'uniformes polonais et déposés sur trois sites proches de la frontière. Parmi ceux-ci, la station radio de Gleiwitz, dont des agents SS forcent l'entrée et d'où ils essaient de diffuser un message menaçant en polonais. Le plan tourne court, mais les corps des victimes, que leurs bourreaux SS désignent sous le nom de code « conserves », servent de preuves pour étayer l'allégation d'Hitler selon laquelle l'offensive polonaise aurait provoqué l'invasion.

Ces assauts mis en scène sont un prologue à l'acte principal de l'opération Tannenberg : une campagne meurtrière des SS visant à éliminer l'élite polonaise, selon le souhait d'Hitler. Le Führer affirme que « seule une nation dont les rangs supérieurs sont détruits peut être réduite en esclavage ». L'élimination des Polonais susceptibles d'encourager la résistance est confiée aux forces opérationnelles SS appelées Einsatzgruppen ; chacune d'elles est composée de plusieurs centaines d'hommes armés qui rassemblent les victimes et les abattent, souvent dans des lieux retirés. Les juifs font partie des cibles, mais Hitler ne s'est pas encore décidé pour la « solution finale » – le plan d'extermination secret de tous les juifs dans les territoires occupés. La plupart de ceux qui vivent en Pologne sont temporairement épargnés et confinés dans des ghettos.



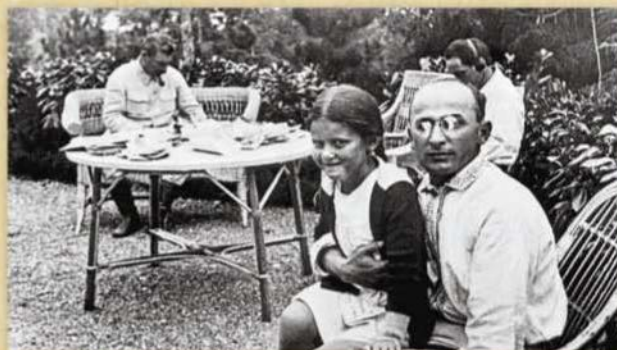
OPÉRATION TANNENBERG

En haut, trois civils polonais se rendent aux forces allemandes qui ont envahi leur pays en septembre 1939. Pendant l'opération Tannenberg – la campagne menée par la SS pour anéantir la résistance polonaise –, un grand nombre de civils seront exécutés. Parmi ces victimes figurent les six hommes photographiés face à un peloton d'exécution, à Bydgoszcz (ci-dessus).

À mesure que la guerre progresse, les SS vont commettre d'épouvantables atrocités. Mais, au début du conflit, les véritables maîtres de la terreur clandestine sont les agents soviétiques du NKVD. Ils ont écrasé les opposants au régime brutal de Staline en exécutant ou en condamnant des millions de personnes à d'atroces camps de travail – les goulags. Le 17 septembre 1939, les troupes soviétiques envahissent l'est de la Pologne et font plus de 100 000 prisonniers de guerre. La plupart sera finalement libérée. Mais, en mars 1940, Staline ordonne secrètement au NKVD d'éliminer quelque 15 000 officiers polonais, dont beaucoup sont des réservistes qui ont travaillé en temps de paix comme fonctionnaires, avocats ou médecins. Avec 6 000 autres Polonais en détention, ils sont exécutés dans plusieurs lieux, dont la forêt de Katyn, en Russie, où ils sont transportés en camion et

Katyn, le massacre dissimulé

En avril 1940, plus de 4 000 officiers polonais, détenus en Russie comme prisonniers de guerre, sont fusillés et enterrés dans un charnier à Katyn, près de Smolensk. C'est l'un des massacres perpétrés en secret ce mois-là par les forces de sécurité du NKVD, qui exécutent les ordres de leur chef, Lavrenti Beria, signés par Staline. Comme Hitler, Staline veut éliminer les dirigeants polonais susceptibles de s'opposer à l'occupation armée de leur pays, divisé en zones allemande et soviétique. Plus de 15 000 officiers polonais et 6 000 civils seront exécutés par le NKVD lors d'actions connues sous le nom de « massacres de Katyn », parce que c'est l'endroit où les premiers charniers seront découverts. En avril 1943, près de deux ans après qu'Hitler a envahi la Russie, les Allemands exhument les cadavres de victimes polonaises à Katyn et découvrent des preuves impliquant les Soviétiques. Joseph Goebbels, ministre allemand de



la Propagande, gonfle le nombre de victimes en affirmant que 10 000 Polonais ont été exécutés. Les Soviétiques rétorquent en rendant les Allemands responsables du massacre.

Un rapport confidentiel britannique accuse les Soviétiques mais conclut que « le besoin urgent de relations cordiales » avec eux ne laisse guère d'autre choix à leurs alliés britanniques et américains que de « dissimuler un massacre ». Le Premier ministre Winston Churchill et le président Franklin Roosevelt reçoivent ce rapport et gardent le silence. Ce n'est qu'en 1990, alors que l'Union soviétique se délite, que le président Mikhaïl Gorbatchev révélera que les massacres de Katyn et d'ailleurs avaient été approuvés à Moscou au plus haut niveau.



UN MEURTRE DE MASSE En haut, Staline et sa fille Svetlana assise sur les genoux de Lavrenti Beria, un des responsables des massacres de Katyn. L'ordre d'exécution signé par Staline (photo de gauche) entraînera le massacre de plus de 20 000 prisonniers de guerre polonais. Une dépouille (à droite) exhumée à Katyn.

abattus. « J'entendais les coups de feu et les cris », se souviendra un fermier voisin. Plus tard, quand les Allemands se retournent contre les Soviétiques et envahissent leur territoire, ils découvrent des milliers de corps à Katyn, et rendent ces atrocités publiques pour embarrasser les démocraties occidentales, alors alliées avec le régime totalitaire de Staline. Mais, avant que les Allemands et les Soviétiques ne deviennent ennemis, ils commettent ensemble des crimes à grande échelle contre le peuple polonais. Leurs forces de sécurité tuent au total plus de 100 000 civils – un nombre de morts plus élevé que celui des soldats de toutes les parties tués au combat là-bas – et envoient plus d'un million de Polonais au goulag, en prison ou en camp de concentration. Après avoir écrasé la Pologne et neutralisé l'Union soviétique grâce au pacte de non-agression, Hitler est libre de faire la guerre à l'ouest, contre la France, la Grande-Bretagne et les autres pays qui s'opposent à lui.

COMMENT TROMPER L'ENNEMI

En septembre 1940, l'Abwehr – le service de renseignement militaire allemand – tente désespérément d'infiltrer des espions et des saboteurs en Grande-Bretagne, par bateau ou parachutés. Londres continue à résister après la chute de la France, en juin. Les commandants allemands veulent placer des espions sur le terrain pour qu'ils rendent compte des défenses britanniques avant une éventuelle invasion de l'Angleterre et jaugent l'efficacité de l'offensive aérienne menée par la Luftwaffe. Un grand nombre d'agents recrutés pour cette dangereuse mission viennent de pays sous occupation ou influence allemande. Entraînés à la hâte à envoyer des messages radio codés et maîtrisant souvent mal l'anglais, les hommes qui infiltrent la Grande-Bretagne sont tous rapidement arrêtés et envoyés au camp O20, à Londres, un centre d'interrogatoire dirigé par le MI5 (le service de contre-espionnage britannique). Le commandant du camp, le lieutenant-colonel Robin Stephens, dédaigne la torture et préfère utiliser la pression psychologique pour faire parler les agents. Les prisonniers se tiennent devant lui et ses enquêteurs comme à un procès, et on leur rappelle que l'espionnage est passible de la peine de mort. Ceux qui avouent pourront avoir droit à une chaise et à une cigarette : c'est la première étape du difficile processus visant à « retourner » un agent et à l'utiliser pour tromper ses responsables allemands, dans le cadre de l'ingénieux système Double Cross (« trahison » en français) du MI5.

En 1941, le MI5 dispose de plus d'une douzaine d'agents doubles, dont chacun a son propre officier traitant, sous la direction du commandant Thomas Argyll Robertson, dit TAR. Ces espions ne peuvent répondre aux questions de l'Abwehr

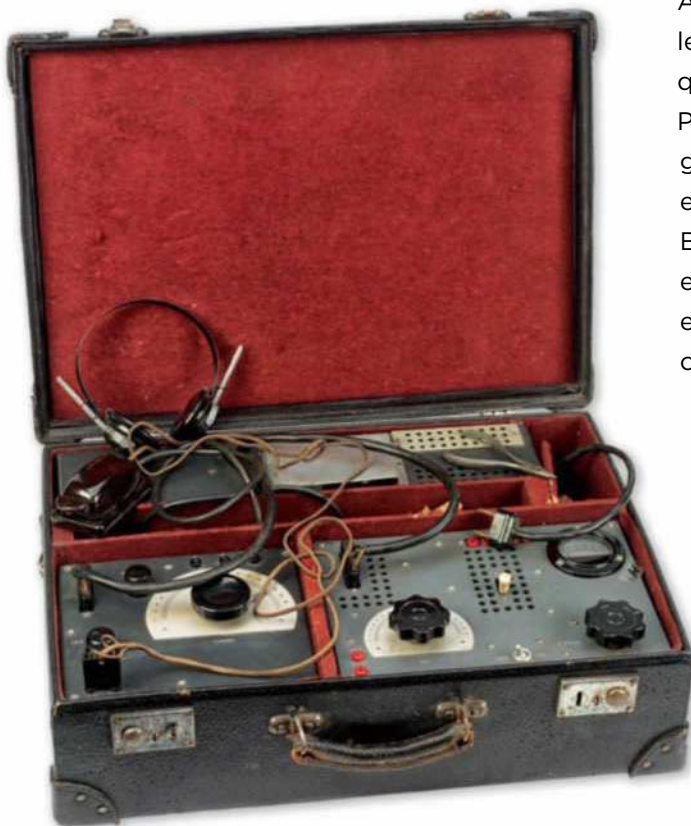


LES CHEFS DE RÉSEAUX

Parmi les éléments clés du système Double Cross du MI5 : John Masterman (en bas), président du Comité XX, et le commandant Thomas Argyll Robertson, dit TAR (en haut), qui supervise les agents doubles et leurs officiers traitants. « Nous avions toujours à l'esprit, écrira Masterman, qu'un jour viendrait où nos agents joueraient un rôle dans une grandiose et ultime tromperie de l'ennemi. »

OUTILS D'ESPIONNAGE

Conçu en Allemagne pour l'espionnage, ce poste de radio est composé d'une batterie, d'un récepteur et d'un transmetteur dissimulés dans une mallette. Les espions encodaient les messages avant de les transmettre par radio, en morse.



par des rapports complètement faux sans éveiller les soupçons. Le Comité XX – les chiffres romains symbolisant une double croix (« *double cross* » en anglais) – décide de ceux qui peuvent continuer à travailler comme agent double et quelle information véridique ils sont autorisés à révéler aux Allemands pour rester crédibles. Sont représentés au comité le MI5, le MI6 (le service de renseignement extérieur), ainsi que le ministère de la Guerre, les forces armées et les forces de défense nationale. John Masterman, membre du MI5, professeur d'histoire à Oxford et auteur de romans policiers, préside les réunions hebdomadaires. Cet ancien champion de cricket compare la gestion des agents doubles à celle « d'une équipe de cricket ». Les premières tentatives du MI5 pour tromper l'Abwehr sont des séances d'entraînement pour ce qu'il appelle « le match décisif ». Celui-ci se déroulera quand le service trompera les Allemands concernant le lieu du débarquement des forces alliées. Comme le fait remarquer Guy Liddell, chef du MI5, l'objectif ultime est de « fourvoyer l'ennemi à grande échelle au moment approprié ».

Deux agents doubles joueront un rôle de premier plan dans la campagne de désinformation du MI5 quand ce moment crucial arrivera. Contrairement aux espions capturés et retournés après leur arrivée en Grande-Bretagne, le Yougoslave Dusko Popov et l'Espagnol Juan Pujol se sont fait engager comme agents par l'Abwehr avec l'intention de passer dans le camp britannique. Pujol a d'abord proposé ses services à un officier du MI6, à l'ambassade britannique de Madrid, mais il s'est fait

mettre à la porte. Il en conclut qu'il intéressera davantage les Alliés s'il offre ses services à l'Abwehr. Celle-ci le recrute sous le nom de code Arabel, au début de 1941, Pujol ayant assuré qu'il peut atteindre la Grande-Bretagne en passant par le Portugal. Mais il reste au Portugal, d'où il envoie des renseignements fictifs censés venir d'Angleterre à son responsable en Espagne, qui les transmet par radio à l'Allemagne. Les Britanniques, qui interceptent ces messages, craignent qu'un espion répondant au nom d'Arabel se trouve effectivement en Angleterre. Quand Pujol tente à nouveau de rejoindre la cause alliée, le MI5 comprend qu'il s'agit d'Arabel. Londres l'engage comme agent double sous le nom de code Garbo (comme Greta), en hommage à ses dons d'acteur. Garbo envoie à l'Abwehr des rapports émanant d'une liste croissante de « sous-agents » imaginaires. L'un de ces espions fictifs, basé à Liverpool, doit être éliminé parce que les Allemands attendent ses rapports sur les navires de guerre en partance de cette ville. Or cette information doit rester secrète. Garbo prévient donc l'Abwehr que l'homme est tombé malade, puis enverra plus tard un avis de décès du sous-agent imaginaire publié par le MI5 dans une revue de Liverpool.

REGISTRATION CERTIFICATE No. 1022652
 ISSUED AT Consul General W.I.
 ON 5th February 1941
 NAME (Surname first in Roman Capitals) POPOV Doushan
 ALIAS Dusan
 Left Thumb Print (if unable to sign name in English Characters).

 Signature of Holder. } Dusko Popov
 NATIONALITY Yugo Slavonian
 Born on 10/12 in Yelit Serbia
 Previous Nationality (if any) Serbian
 Profession or Occupation { Representative
 Single or Married Single
 Address of Residence { Cumberland Hotel
W. I.
 Arrival in United Kingdom on 22/8/1938
 Address of last Residence outside U.K. 98
Soulevard Sevastopol
 Government Service
 Passport or other papers as to Nationality and Identity.
Yugo Slav 10.8.32
Issued Belgrade 10/11/40

Contrairement à Pujol, qui agit en coulisse, le flamboyant Dusko Popov pratique l'espionnage en personne tout en jouant au play-boy international. Ce rôle lui va comme un gant. Né dans une famille riche de Dubrovnik, il a effectué sa scolarité et ses études en France, en Angleterre et en Allemagne ; il connaît bien les casinos, les voitures rapides et les jolies femmes. Ses manières insouciantes dissimulent son profond mépris pour le régime nazi, qui est même antérieur à l'invasion de la Yougoslavie par l'Allemagne, en avril 1941, et au bombardement de sa capitale, Belgrade, par des raids aériens meurtriers. Un an auparavant, Popov a été approché par Johann Jebsen, un ancien camarade de classe en Allemagne, qui a rejoint l'Abwehr pour éviter le service militaire classique. Jebsen finira par se retourner contre les nazis. Peut-être connaît-il les véritables allégeances de Popov quand il le recrute pour devenir agent de l'Abwehr en Grande-Bretagne. Popov n'accepte cette mission qu'après avoir contacté un officier du MI6 au bureau de contrôle des passeports britannique, à Belgrade ; celui-ci l'incite à jouer le jeu avec les Allemands en tant qu'agent double pour le MI5.

Pour renforcer la crédibilité de Popov auprès des officiers de l'Abwehr qu'il rencontre régulièrement, le MI5 lui confie deux sous-agents, dont Friedl Gartner, une mondaine autrichienne qui vit à Londres, a des amis haut placés et avec qui Popov a une liaison. Une grande roue soutenue par deux petites roues : Popov reçoit le nom de code Tricycle. On le tient en si haute estime à Berlin que l'Abwehr l'envoie en mission aux États-Unis avec un document secret indiquant que le Japon, allié de l'Allemagne, pourrait bientôt lancer une attaque dans le Pacifique.



LE MEILLEUR DU MI5

Le Yougoslave Dusko Popov (en photo, en haut, sur une carte de résident britannique) est l'un des meilleurs agents doubles du MI5. Les lettres qu'il envoie à Maria Elera (ci-dessus), une Brésilienne vivant au Portugal, contiennent des rapports mensongers qu'elle transmet à son officier traitant allemand.

L'opération Pôle Nord

Tandis que les agents allemands sont retournés par le MI5, les Britanniques sont, eux aussi, doublés par un officier du contre-espionnage de l'Abwehr aux Pays-Bas, l'habile commandant Hermann Giskes (ci-contre, en haut). À l'affût d'espions et de saboteurs infiltrant la Hollande, ce dernier capture Hubert Lauwers (ci-contre, en bas). Celui-ci a fui son pays sous occupation allemande en 1940, puis s'est engagé comme agent britannique avant de revenir aux Pays-Bas en tant qu'opérateur radio clandestin pour la résistance. C'est là qu'il est capturé en mars 1942. Déterminé à retourner Lauwers, Giskes évite ce qu'il appelle les « cruelles méthodes qui sont le cauchemar de ces agents quand ils sont capturés par les Allemands ». Lauwers comprend qu'on veut l'amener à trahir les Britanniques. Il accepte de leur envoyer des messages rédigés par Giskes, mais il ment à celui-ci concernant sa clé de sécurité – une petite erreur introduite dans chaque message pour confirmer



l'identité de l'expéditeur et signaler que tout se passe bien –, et utilise une mauvaise clé de sécurité pour avertir Londres qu'il est sous la contrainte. Mais les Britanniques ne détectent pas son signal et communiquent à Lauwers leur projet d'envoyer d'autres agents. Ceux-ci seront arrêtés par Giskes. Sous le nom de code d'opération « Pôle Nord », le stratagème s'élargit : d'autres faux messages sont envoyés, des armes et du ravitaillement parachutés par les Britanniques en Hollande sont saisis, et des actes de sabotage mineurs sont orchestrés pour faire croire à Londres que son réseau néerlandais reste intact. Au total, Giskes s'emparera de cinquante-deux agents britanniques, dont beaucoup seront exécutés, et de plus de 300 résistants néerlandais.

INTERCEPTÉS Giskes (en haut) saisit de nombreux stocks d'armes et de matériel, comme celui ci-dessous, avant de mettre un terme à l'opération Pôle Nord en informant les Britanniques, le 1^{er} avril 1944, qu'ils ont été bernés.

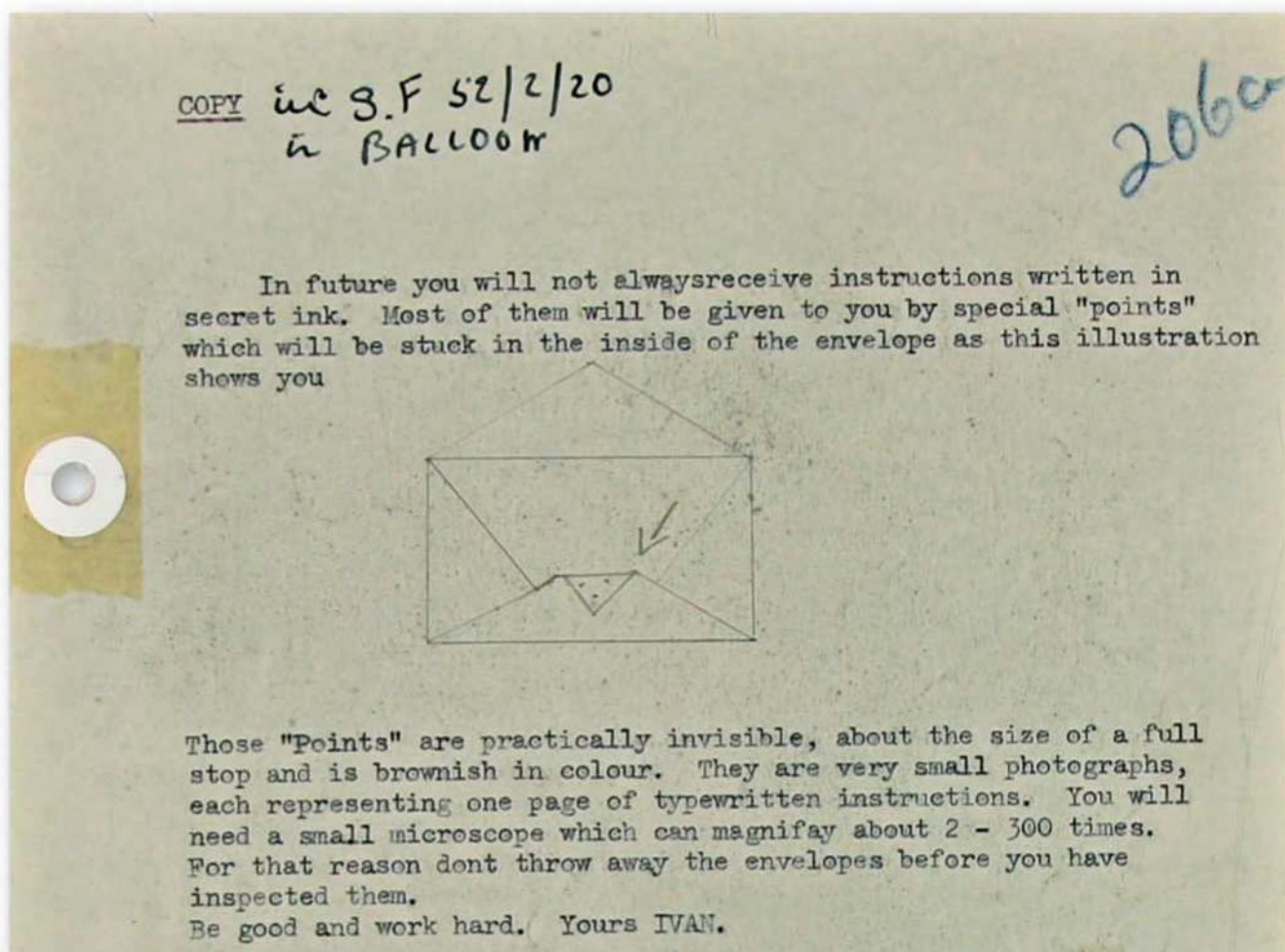


LE CONTRE-ESPIONNAGE AMÉRICAIN

Popov arrive aux États-Unis en août 1941, muni d'un long questionnaire fourni par l'Abwehr dissimulé sur des micropoints. Cette technique consiste à photographier des documents à l'aide d'un appareil qui fonctionne comme un microscope à l'envers et réduit le texte : une page entière tient ainsi dans l'équivalent d'un point de ponctuation. Le procédé allemand du micropoint intéresse les Britanniques, mais ils trouvent le contenu du questionnaire encore plus instructif. Environ un tiers des questions concernent Pearl Harbor, où est basée la flotte américaine du Pacifique. Cet objectif dépasse la capacité de la petite flotte de surface de l'Allemagne, comme de sa flotte de sous-marins. Le seul pays de l'Axe disposant d'une marine capable d'attaquer Pearl Harbor est le Japon.

Popov ne peut pas agir en tant qu'espion ou agent double aux États-Unis sans l'accord du directeur du FBI, J. Edgar

LES MICROPOINTS Cette clé pouvait dissimuler un micropoint qui, placé sur une lame (ci-dessous) et observé au microscope, révèle une page de texte. La note du bas, émise par Dusko Popov, informe un sous-agent qu'il recevra des micropoints cachés dans le pli d'une enveloppe.





PAUL BANTE



MAX BLANK



ALFRED E. BROKHOFF



HEINRICH CLAUSING



CONRADINE DOLD



FREDERICK DUQUESNE



HUDOLPH. EBELING



RICHARD EICHENLAUB



HEINRICH CARL EILERS



PAUL FENSE



EDMUND CARL HEINE



FELIX JAHNKE



GUSTAVE KAERCHER



JOSEF KLEIN



HARTWIG KLEISS



HERMAN LANG



EVELYN CLAYTON LEWIS



RENE EMANUEL MEZENER



CARL REUPER



EVERETT ROEDER



PAUL SCHOLZ



GEORGE GOTTLLOB SCHUH



ERWIN WILHELM SIEGLER



OSCAR STABLER



HEINRICH STADE



LILLY STEIN



FRANZ JOSEPH STIGLER



ERICK STRUNK



LEO WAALEN



ADOLF WALISCHEWSKI



ELSE WEUSTENFELD



AXEL WHEELER-HILL



BERTRAM W. ZENZINGER

THE
33 CONVICTED MEMBERS
OF THE
DUQUESNE
SPY RING

Hoover, chef du contre-espionnage américain. Popov espère obtenir le feu vert de Hoover en lui révélant les micropoints et leur contenu, mais l'entrevue tourne mal. Selon le récit pittoresque de ses aventures en temps de guerre, que Popov publiera plus tard, Hoover le reçoit avec un air tellement renfrogné qu'il ressemble à une « masse à la recherche d'une enclume ». Pleinement informé de la liaison de Popov avec l'actrice de cinéma française Simone Simon, avec laquelle il a récemment visité Miami, Hoover l'accuse d'enfreindre la loi fédérale en franchissant les frontières des États avec une femme à des fins illicites. Popov rétorque que jouer les play-boys lui sert de couverture, mais l'explication n'apaise pas Hoover, dont les soupçons s'étendent au questionnaire lui-même. « Il a l'air trop précis, trop complet pour qu'on y croie », fait remarquer Edgar Hoover, selon Popov. Hoover est plus intéressé par la technique des micropoints qu'utilisent les Allemands. Dans un article qu'il publiera plus tard dans le magazine américain *Reader's Digest*, il affirme que le FBI a obtenu les micropoints en fouillant un espion allemand, décrit comme le « fils play-boy d'un millionnaire ».

Popov méprise tout autant Hoover. En négligeant le questionnaire, le directeur du FBI a, selon lui, concédé à l'Axe « une victoire aux proportions incalculables ». Il est vrai, toutefois, que les indices sur les intentions ennemies semblent souvent plus flagrants aux analystes après une attaque qu'avant. Hoover transmet le questionnaire aux agents de renseignement de l'armée et de la marine américaines, qui n'en concluent pas qu'une attaque de Pearl Harbor va se produire de façon imminente. Quand la guerre menace, les commandants recherchent souvent des informations sur des points forts ennemis qu'ils ne cibleront pas ensuite. Le questionnaire de Popov n'est qu'une pièce d'un puzzle qu'un service n'est pas capable de résoudre à lui seul, à une époque où la collecte de renseignements aux États-Unis est extrêmement compartimentée.

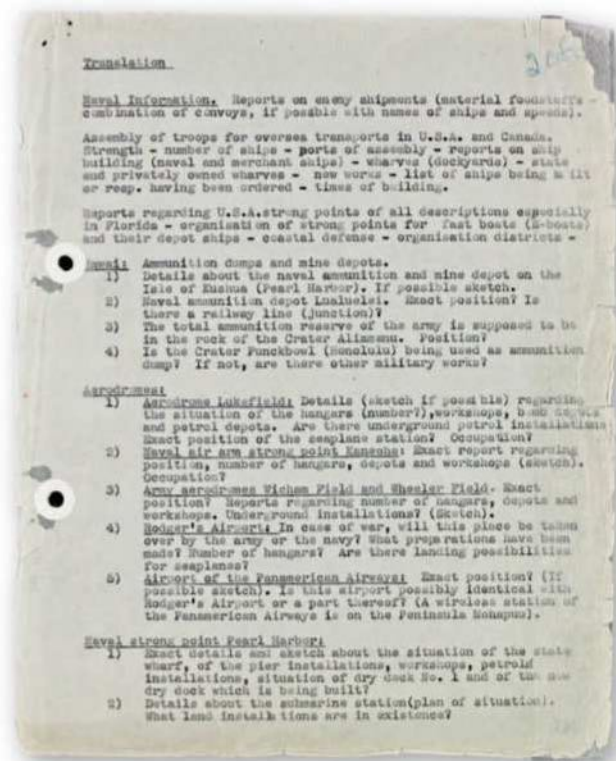
Popov se moque de Hoover parce que celui-ci a douté de lui, mais le directeur du FBI ne fait confiance qu'aux agents qu'il dirige et tient en laisse. L'un d'eux, William Sebold, un Allemand naturalisé américain, est tombé dans les filets de Hoover après un voyage à Hambourg, en 1939. Là, Nikolaus Ritter, un officier de l'Abwehr, fait pression sur lui pour qu'il espionne les États-Unis sous peine de prison. Sebold accepte mais révèle sa mission à des agents du FBI à New York; ceux-ci piègent alors le bureau où Sebold retrouve d'autres espions de l'Abwehr pour les enregistrer et les photographier. Hoover réussit son plus joli tableau de chasse en juin 1941, avec l'arrestation de trente-trois agents allemands liés à Sebold. Parmi eux se trouvent Frederick Duquesne,

LE RÉSEAU DUQUESNE

Arrêtés par le FBI en juin 1941, les trente-trois espions allemands en photo ci-contre faisaient partie du réseau d'espionnage de Duquesne, ainsi nommé en référence à Frederick Duquesne (rangée du haut, à l'extrême droite), un agent qui s'était évadé de prison après avoir été arrêté pendant la Première Guerre mondiale.

DES ALERTES IGNORÉES

En partance pour les États-Unis, en août 1941, Dusko Popov reçoit un questionnaire de l'Abwehr cherchant à recueillir des informations sur les défenses à Pearl Harbor. Le texte dissimulé sur des micropoints est traduit par les Britanniques (extrait ci-dessous). Les questions relatives aux bases aériennes et aux « filets de protection contre les torpilles » pour les navires de guerre présents à Pearl Harbor n'inquiéteront guère les responsables américains.





UN ESPION EN ACTION

Parmi les trente-trois membres du réseau d'espionnage de Duquesne qui seront condamnés figure Josef Klein. Il est photographié ici au côté de son berger allemand, devant un récepteur radio à ondes courtes qu'il a construit et utilisé en tant qu'espion allemand aux États-Unis.

dit Fritz, qui a longtemps espionné pour le compte de l'Allemagne sous divers pseudonymes ; il y a aussi Hermann Lang, un immigré allemand qui a volé les plans du viseur de bombardement américain Norden, un dispositif innovant permettant de larguer des bombes avec une grande précision.

Le coup monté par Sebold jette un froid sur l'espionnage allemand aux États-Unis, mais le pays reste sous la surveillance d'agents d'une autre puissance étrangère, réputée espionner ses alliés comme ses ennemis : l'Union soviétique. Une de ces personnes converties à la cause soviétique s'appelle Martha Dodd. Son père, William Dodd, a été ambassadeur américain en Allemagne au milieu des années 1930, quand elle avait une vingtaine d'années. Après avoir frayé avec plusieurs éminents nazis à Berlin, Martha Dodd est déçue par leur cause. Elle tombe passionnément amoureuse de Boris

Winogradov, un agent du NKVD attaché à l'ambassade soviétique, qui a reçu l'ordre de la recruter. Elle espère l'épouser, mais il est rappelé à Moscou et sera exécuté pendant la Grande Terreur lancée par Staline en 1937. Ignorant tout de son sort, Martha Dodd restera fidèle au régime soviétique et offrira au NKVD « l'accès à la correspondance personnelle et confidentielle de [son] père avec le département d'État et le président américains ».

Quand son père est rappelé aux États-Unis pour avoir critiqué les nazis, Martha Dodd y retourne et épouse Alfred Stern, un millionnaire new-yorkais qu'elle finit par recruter comme agent soviétique. Elle enrôle également son propre frère, William Dodd Jr, candidat malheureux au Congrès malgré une contribution secrète de 1000 dollars du NKVD. Plus tard, une source au ministère de la Justice remet à William un rapport sur John Edgar Hoover qu'un agent soviétique de Dodd transmet à Moscou : « Hoover a des dossiers sur presque toutes les personnalités politiques de premier plan : membres du Congrès, sénateurs et hommes d'affaires. Il rassemble des documents compromettants sur tout le monde et les utilise pour les faire chanter. » Le fait que le directeur du FBI possède des dossiers sur des Américains influents – et utilise parfois des informations gênantes pour faire pression sur eux – deviendra de notoriété publique. Mais, sous l'administration Roosevelt, ce que William Dodd Jr révèle au NKVD n'est que chuchoté à Washington. Hoover n'est peut-être pas au courant de cette fuite, mais il surveille de près l'aspirant parlementaire. Le FBI enquête sur les activités communistes de William Dodd Jr en 1943, année où le NKVD l'abandonne. Martha Dodd restera un agent soviétique

jusqu'à ce que ses activités d'espionnage et celles de son mari soient mises au jour, dans les années 1950. Comme la plupart des espions, ils sont utiles mais pas indispensables à leurs employeurs. Les officiers de renseignement recrutent une multitude d'agents dans l'espoir d'en trouver quelques-uns qui soient capables de pénétrer les défenses ennemies et de découvrir des secrets de la plus haute importance. Ces espions-là, tel Richard Sorge, sont plus précieux pour leurs employeurs en temps de guerre que toute une division de soldats.

INTRIGUES RUSSES À TOKYO

Le 31 mai 1941, un article paraît dans le *New York Herald Tribune* sous le titre «Tokyo s'attend à ce qu'Hitler attaque la Russie». Son auteur est Joseph Newman, le correspondant du quotidien américain à Tokyo, mais la source anonyme qui fournit ce scoop à Newman est Sorge. Le journaliste allemand et agent double pour l'URSS a appris, via ses informateurs japonais et l'ambassadeur Eugen Ott, que les forces allemandes sont sur le point d'envahir l'Union soviétique. Sorge ne peut pas révéler ce renseignement dans le cadre de son emploi officiel, car la presse allemande pour laquelle il travaille fait l'objet de contrôles stricts, afin

«Tokyo s'attend à ce qu'Hitler attaque la Russie»

MANCHETTE DU *NEW YORK HERALD TRIBUNE*, 31 MAI 1941

REVERS SOVIÉTIQUE

Des prisonniers soviétiques sont étendus au milieu des décombres de Sébastopol, un port stratégique sur la mer Noire pris par les Allemands en juillet 1942. Mais quelques mois plus tôt, Staline a repoussé l'armée d'Hitler aux portes de Moscou grâce, notamment, aux renseignements fournis par Richard Sorge.





SOURCES ET COMPLICES

Ignorant que Richard Sorge est un espion soviétique, le colonel Eugen Ott (ci-dessus), ambassadeur allemand au Japon, lui fait part du projet d'Hitler d'envahir la Russie. Le Japonais Hotsumi Ozaki (en haut), conseiller du Premier ministre et sympathisant communiste, trahit sciemment le projet de son pays de porter la guerre dans le Pacifique plutôt que d'attaquer la Russie avec l'Allemagne. Il est arrêté à Tokyo peu avant que Sorge y soit capturé, en octobre 1941.

d'empêcher la divulgation de secrets militaires. Il tente de prévenir secrètement Moscou de la menace allemande, mais Staline ignore l'information, comme tous les nombreux avertissements qu'il reçoit au printemps 1941. Maladivement méfiant, le dictateur soviétique pense que des puissances rivales comme la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Japon conspirent pour le retourner contre Hitler. Il redoute qu'elles le poussent dans une guerre contre l'Allemagne à laquelle l'Armée rouge est mal préparée – notamment parce qu'il a éliminé un grand nombre de ses officiers expérimentés lors de purges meurtrières. La paranoïa de Staline est telle qu'il ignore un rapport digne de foi provenant du cœur même du Reich, via l'ambassadeur Ott à Tokyo et son confident Sorge. Ce document averti Moscou, le 30 mai : « Berlin a informé Ott que l'attaque allemande commencera à la fin du mois de juin. Ott est à 95 % certain que la guerre va éclater. »

Le 22 juin 1941, l'invasion allemande se produit comme prévu. Staline est sidéré et change d'avis sur Sorge, qu'il a maudit auparavant pour avoir propagé de la propagande et des mensonges étrangers. Sorge est maintenant bien placé pour répondre à une question aux conséquences considérables pour Staline : dans quel camp se rangera le Japon ? Le Pacte tripartite qui lie le Japon à l'Allemagne et à l'Italie en 1940 n'implique pas que Tokyo se joigne à une offensive lancée par Berlin. Mais l'ambassadeur allemand Ott pousse les dirigeants japonais à attaquer les forces soviétiques en Sibérie et à partager le butin quand la Russie s'effondrera. Hotsumi Ozaki, l'influent complice japonais de Sorge, est devenu membre à part entière de son réseau d'espionnage. Il apprend qu'un consensus se dégage parmi les chefs militaires qui dominent le gouvernement à Tokyo : ils préfèrent éviter de défier les Soviétiques, à moins que ces derniers ne soient sur le point d'être vaincus par les Allemands. « Si l'Armée rouge arrête les Allemands près de Moscou, indique secrètement Sorge fin juillet, le Japon ne bougera pas. »

Le journaliste contribue grandement à stopper les Allemands aux portes de Moscou en convaincant Staline de déplacer un grand nombre de divisions et des centaines de chars d'assaut et d'avions de guerre, postés en Sibérie pour contrer une attaque japonaise, afin de défendre la capitale russe. Ce redéploiement commence après que Sorge a révélé qu'au lieu d'envahir la Russie, le Japon lancerait bientôt une offensive de grande envergure en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique, y compris des attaques contre des bases britanniques et américaines. « La guerre du Japon contre les États-Unis, communique-t-il à Moscou début octobre, commencera très prochainement. »

Quand le conflit explose à Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, les forces soviétiques, appuyées par les renforts venus de Sibérie, sont en train de repousser les troupes allemandes à la périphérie de Moscou. Sorge n'a pas le loisir de fêter son importante contribution à ce succès soviétique. En effet, il a été arrêté le 18 octobre par les agents de la Tokko, une force de police secrète japonaise chargée de débusquer les espions. Hotsumi Ozaki et d'autres membres du réseau d'espionnage ont également été arrêtés à la même époque. Après avoir reconnu sous la contrainte

être un espion, Sorge reçoit en prison la visite de l'ambassadeur Ott. Celui-ci aurait dû, en toute logique, éviter Sorge après la révélation de sa trahison. Mais Sorge a embrassé le rôle de confident d'Ott avec tant de conviction qu'il s'est vraiment lié d'amitié avec lui. Cruelle ironie : ce haut fonctionnaire allemand, qu'il a trahi, lui rend visite en prison, alors que les Soviétiques, auxquels il a sacrifié sa vie, déclinent toute responsabilité à son égard. Les Japonais retardent longtemps l'exécution de Sorge, espérant l'échanger contre un de leurs propres agents détenus par les Russes. « Trois fois, nous avons proposé à l'ambassade soviétique à Tokyo d'échanger Sorge contre un prisonnier japonais, dira le major général Kyoji Tominaga après l'exécution de Sorge, en novembre 1944. Trois fois, nous avons obtenu la même réponse : "Le dénommé Richard Sorge est inconnu de nos services". »

L'opération Barbarossa

En décembre 1940, la directive d'Hitler concernant l'opération Barbarossa – l'invasion de l'Union soviétique – déclenche l'une des opérations militaires les plus ambitieuses de l'Histoire. Elle prévoit que 190 divisions – soit plus de 3 millions de soldats allemands – plus un million de soldats alliés, venus pour la plupart d'Italie et de Roumanie, attaquent sur un front de près de 1600 km de long, allant de la Baltique à la mer Noire. Pour se préparer à cette vaste offensive, les services secrets allemands recueillent des informations sur l'État soviétique de Staline, étroitement verrouillé. Pendant que l'Abwehr et le SD se livrent à l'espionnage, les services de renseignement des diverses forces armées glanent ce qu'ils peuvent dans les sources d'information publiques, tels les journaux et les émissions de radio. Mais,

comme Staline a un goût maladif du secret, il est difficile d'évaluer l'exactitude de ces sources. Les organes d'information soviétiques sont étroitement contrôlés, les cartes sont restreintes, et les documents concernant les villes, routes et voies ferrées russes se révèlent souvent peu fiables.

Pour compléter l'image encore floue que les services de renseignement allemands ont de la Russie, une escadrille de la Luftwaffe effectue des missions de reconnaissance secrètes en haute altitude au-dessus du territoire soviétique. À bord d'un appareil Dornier Do 17 modifié, elle photographie les aérodromes, les têtes de ligne et les réseaux de transport. Alors que l'invasion se précise, les services de renseignement allemands publient des cartes, des guides et des rapports classifiés sur la frontière soviétique et les régions situées au-delà.

Ces documents sont transmis au quartier général des armées et aux divisions chargées de mener l'opération fatidique. Les Allemands entrent en campagne en juin 1941, persuadés d'obtenir la victoire en quelques mois. Mais cette confiance s'effondre quand leur progression est stoppée à la périphérie de Moscou : l'hiver approche et Staline commence à puiser dans les vastes réserves d'hommes et de détermination soviétiques que ses ennemis n'ont pas anticipées.



UN REVIREMENT L'invasion de la Russie, ici en gros titre, est planifiée comme une «*blitzkrieg*» (guerre éclair), mais Staline coupe les pinces d'Hitler avant qu'elles aient le temps d'enserrer Moscou, comme le montre le dessin à gauche.

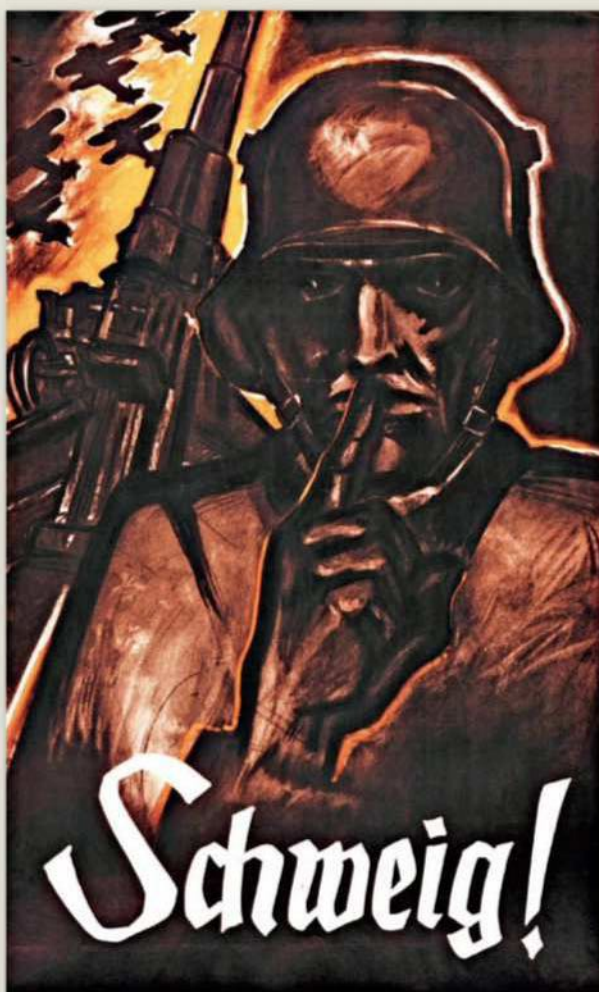
GARDER LE SILENCE : UNE NÉCESSITÉ MONDIALE

Dans chaque camps fleurissent des affiches mettant en garde contre les bavardages imprudents.

Garder le secret et maintenir la sécurité deviennent des préoccupations majeures quand la Seconde Guerre mondiale éclate en Europe et se propage dans le monde entier. Des services officiels – allant du Bureau d'information de la guerre à Washington au ministère de la Propagande à Berlin – commandent à des artistes de talent des affiches comme celles-ci. Beaucoup mettent le public en garde contre les propos imprudents, en la présence éventuelle d'espions ou d'informateurs ennemis. Des remarques anodines, préviennent les affiches, peuvent transformer des citoyens patriotes en collaborateurs involontaires dont les bavardages peuvent faire couler des navires et envoyer des soldats à la mort.

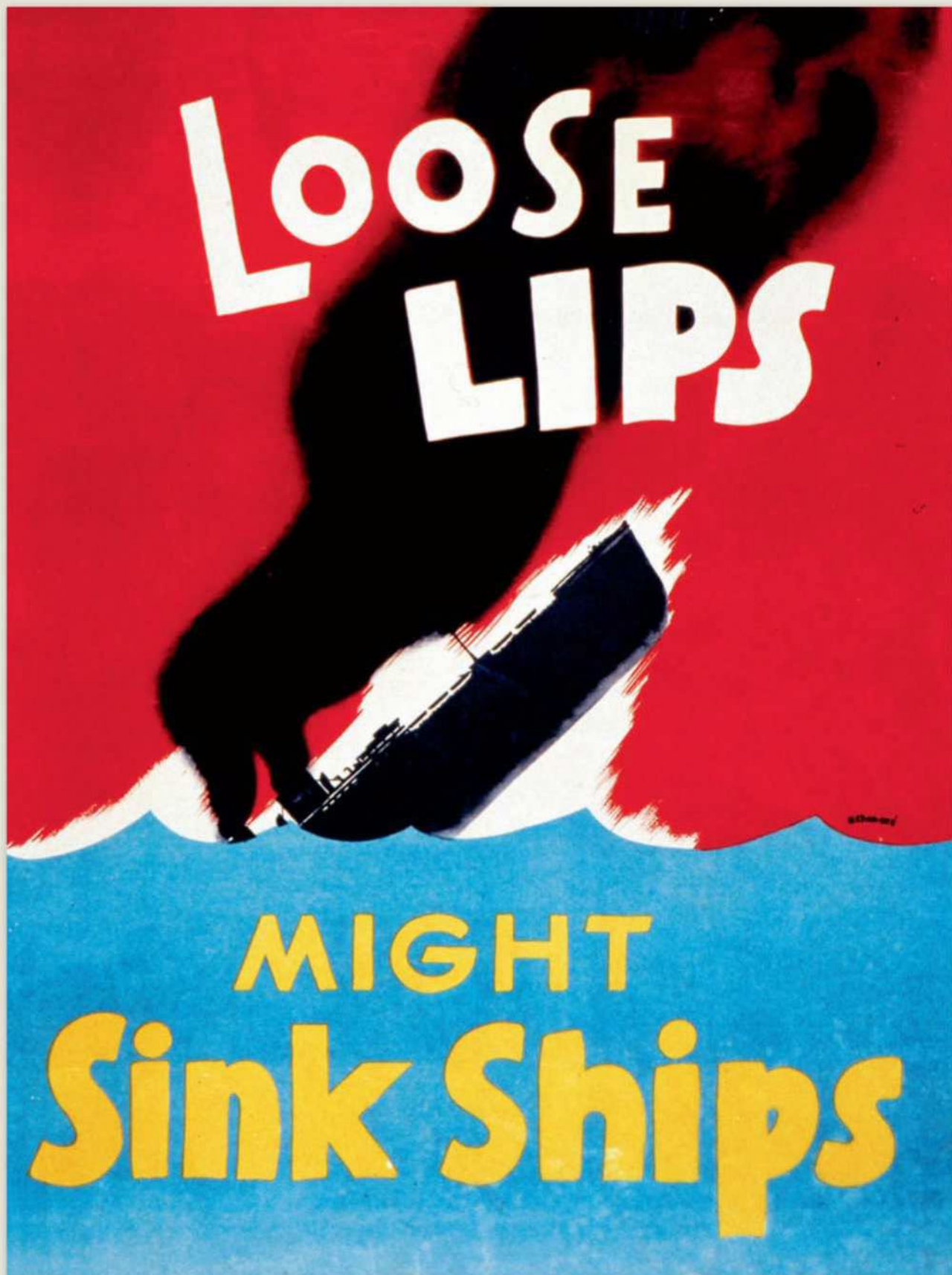
Certains artistes conçoivent des images attrayantes pour décourager le public de faire des commentaires indiscrets sans pour autant l'effrayer. Mais d'autres affiches sont menaçantes et révèlent la face sombre de l'obsession de la sécurité nationale pendant la

guerre. Les citoyens doivent faire attention à ce qu'ils disent parce qu'ils sont observés, pas seulement par des espions mais aussi par des agents de leur propre gouvernement responsables de la protection des secrets. Cette surveillance est particulièrement stricte dans les États totalitaires comme l'Allemagne nazie, où des gardiens d'ilots urbains (*Blockleiter*) signalent à la Gestapo les personnes qui se laissent aller à des remarques imprudentes ou antipatriotiques. Les civils font souvent l'objet d'une surveillance semblable en Italie, au Japon et en Union soviétique, de la part de leurs voisins ou des forces de sécurité. Mais, même dans les pays démocratiques où la liberté d'expression est précieuse, les affiches de guerre pointent un doigt accusateur sur ceux qui s'expriment trop librement. Ces images contiennent un avertissement implicite : ceux qui enfreignent la loi du silence et divulguent des secrets risquent d'être dénoncés par leurs concitoyens – si ce n'est par des autorités vigilantes –, qui leur demanderont des comptes.



À gauche, un soldat du Reich fait le signe de se taire, comme l'oncle Sam et une femme russe ci-dessus. Des affiches préviennent que trop parler peut faire couler un navire (ci-contre), d'autres enjoignent les travailleurs de guerre à redoubler d'efforts (en bas, à droite). Certaines, enfin, incitent à se méfier des espions (ci-dessous, à gauche).





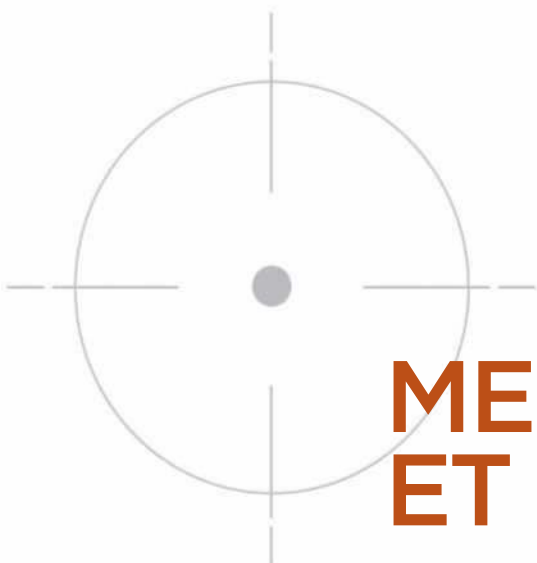




CHAPITRE

2

LES BATAILLES DU PACIFIQUE



MESSAGES CODÉS ET DÉCRYPTAGES

LE CERVEAU Ancien attaché naval à Washington, l'amiral Isoroku Yamamoto (à droite) commande la flotte combinée du Japon et organise l'attaque surprise sur Pearl Harbor (photo page précédente). Des armes secrètes sont utilisées pour l'assaut, dont cinq mini-sous-marins – comme celui ci-dessous – conçus pour se glisser dans le port sans être détectés et torpiller les navires de guerre américains.



Au XX^e siècle, les agents qui recueillent des renseignements militaires utilisent de nouveaux outils grâce aux progrès technologiques, mais leur objectif reste le même, que résume cette maxime : « Connais ton ennemi. » En 1941, alors que la guerre dans le Pacifique est imminente, peu de commandants japonais connaissent mieux les États-Unis que l'amiral Isoroku Yamamoto, âgé de 57 ans. Il s'est rendu deux fois aux États-Unis, d'abord en tant qu'officier d'état-major, pour étudier l'anglais, puis comme attaché naval à l'ambassade du Japon, à Washington. Il suit, entre autres, l'évolution de la marine et de l'industrie américaines. Certains attachés militaires s'engagent dans l'espionnage, au risque d'être démasqués, mais la surveillance

exercée par Yamamoto est connue : les autorités américaines la tolèrent car elles ont leurs propres attachés à l'étranger. Un observateur peut en apprendre davantage sur son pays hôte par les canaux autorisés – en rencontrant d'autres officiers, en assistant à des salons aéronautiques, en visitant des usines, en lisant des journaux... – que certains agents clandestins.

Yamamoto a passé en tout près de quatre ans aux États-Unis, et en est reparti avec un grand respect pour la capacité militaire et industrielle du pays. Contrairement à certains Japonais, il ne sous-estime pas les États-Unis : « C'est une erreur de considérer les Américains comme des êtres faibles et aimant le luxe, dit-il à d'anciens camarades lors d'une réunion d'anciens élèves, en septembre 1941. Je vous assure qu'ils sont pleins d'esprit, épris d'aventure, de combat et de justice. Leur pensée est scientifique et bien avancée (...) N'oubliez pas que l'industrie américaine est beaucoup plus développée que la nôtre et que, contrairement à nous, les Américains ont tout le pétrole qu'ils veulent. Le Japon ne peut pas vaincre les États-Unis. C'est pour quoi nous ne devons pas combattre les États-Unis. »



«Le Japon ne
peut pas
vaincre les
États-Unis.
C'est pourquoi
nous ne
devons pas
combattre les
États-Unis.»

AMIRAL ISOROKU YAMAMOTO,
SEPTEMBRE 1941

PLAN D'ACTION

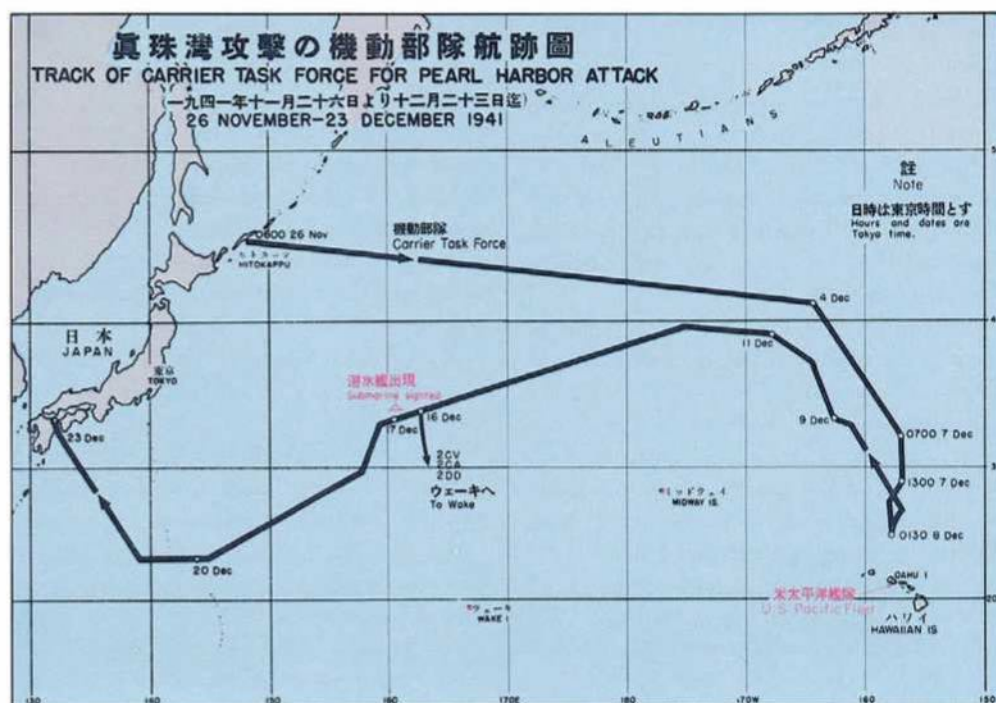
Cette reproduction américaine d'une carte originale japonaise retrace le déplacement de la force opérationnelle navale envoyée par Yamamoto, alors que la guerre menace. Elle se base sur l'heure de Tokyo.

La formation japonaise appelée « Première flotte aérienne » part du Japon le 26 novembre 1941 (le 25 aux États-Unis) – soit avant la fin des négociations qui se déroulent à Washington en vue d'éviter le conflit – et bombarde Pearl Harbor le 7 décembre (le 8 au Japon).

Ce que Yamamoto ne peut pas révéler, pour des raisons de sécurité nationale, c'est que le Japon se prépare secrètement à la guerre contre les États-Unis. Lui-même, en tant que commandant en chef de la flotte combinée, prépare une attaque surprise contre la flotte américaine à Pearl Harbor. Il est cependant sincère quand il incite à la prudence. Il avertit le Premier ministre japonais que, si on lui demande de partir en guerre contre les États-Unis, sa flotte « pourrait agir librement pendant les six premiers mois, voire un an, mais [qu'il n'a] aucune certitude concernant la deuxième ou la troisième année ».

L'empereur Hirohito partage cette inquiétude quant à un conflit prolongé, et les négociations pour éviter la guerre contre les États-Unis se poursuivent jusqu'à la fin de 1941. Mais les espoirs d'un accord s'amenuisent lorsque les troupes japonaises – déjà engagées dans un conflit brutal en Chine – occupent toute l'Indochine française en juillet, et que le président Roosevelt riposte en imposant un embargo pétrolier au Japon. Les dirigeants nippons sont peu disposés à s'incliner devant les Américains, qui exigent leur retrait de Chine et d'Indochine. Pour se procurer du pétrole et d'autres ressources stratégiques, ils projettent de s'emparer de colonies britanniques et hollandaises vulnérables en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique et des Philippines, sous protectorat américain. Si le conflit avec les États-Unis ne peut être évité, Yamamoto espère anéantir la flotte du Pacifique avant qu'elle ne constitue une menace, tant pour les forces japonaises engagées dans cette offensive que pour les civils de l'archipel nippon.

Yamamoto doit agir dans la plus grande discrétion pendant qu'il constitue une redoutable force de frappe, comprenant notamment six porte-avions capables



CHRONOLOGIE

Événements de la guerre en Asie et dans le Pacifique, de 1941 à 1943.

NOVEMBRE 1941

Les autorités américaines apprennent, par des messages diplomatiques décryptés, que le Japon passera à l'action si les pourparlers avec les États-Unis n'aboutissent pas à un accord avant la fin du mois.

DÉCEMBRE 1941

Les forces japonaises attaquent Pearl Harbor, les Philippines ainsi que d'autres cibles américaines et alliées en Asie et dans le Pacifique.

MAI 1942

Des briseurs de codes navals préviennent l'amiral Chester Nimitz de l'imminence d'une offensive japonaise menée par l'amiral Isoroku Yamamoto sur l'archipel de Midway, bastion avancé d'Hawaii.

JUIN 1942

La marine américaine remporte la bataille de Midway. Elle a coulé quatre porte-avions japonais et perdu l'un des siens.

JUIN 1942

À Guadalcanal, dans les îles Salomon, en Océanie, des observateurs côtiers alliés signalent que les forces japonaises construisent une piste d'atterrissage pour attaquer les navires qui ravitaillent l'Australie.

AOÛT 1942

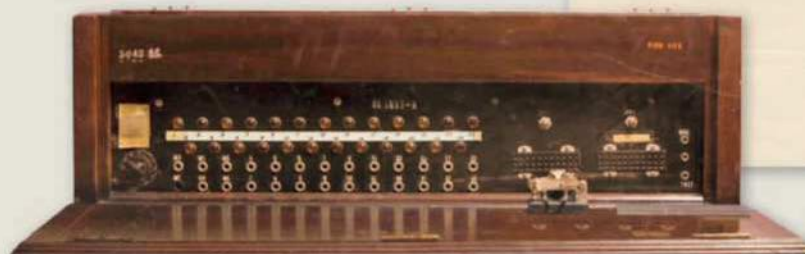
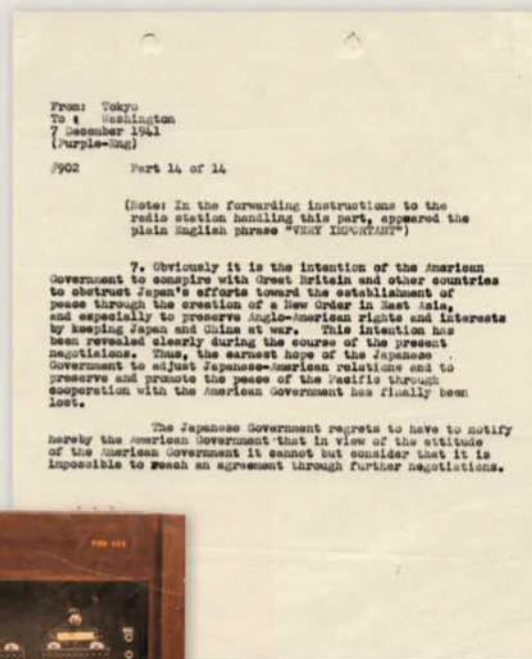
Les troupes américaines débarquent à Guadalcanal et prennent la piste d'atterrissage.

AVRIL 1943

Informé par des briseurs de code que Yamamoto a l'intention de rendre visite aux forces japonaises à Bougainville, une des îles Salomon, Nimitz ordonne une mission secrète afin d'abattre son avion.



Un nuage de fumée noire s'élève du cuirassé USS Arizona (ci-dessus), détruit pendant l'attaque de Pearl Harbor. Un observateur côtier scrute le ciel à la recherche d'avions de guerre japonais au-dessus du Pacifique (ci-dessous, à gauche). Un télégramme déchiffré mentionne que le Japon rompt les relations diplomatiques avec les États-Unis (ci-dessous). Copie d'une machine à crypter japonaise (en bas).



de lancer plus de 400 appareils de combat contre Pearl Harbor. À Tokyo, les attachés militaires américains surveillent attentivement ces mouvements ; ils mettent autant de zèle à jauger le Japon que Yamamoto à évaluer les États-Unis. Depuis le début des années 1920, Washington y envoie en effet des officiers américains pour étudier la langue. Certains sont devenus des cryptanalystes, qui s'emploient à décoder les signaux militaires japonais envoyés par radio. D'autres travaillent à l'ambassade américaine à Tokyo, comme le commandant Henri Smith-Hutton. En 1941, celui-ci prédit que le Japon pourrait bientôt attaquer Singapour, sous domination britannique, ainsi que les colonies néerlandaises de l'Indonésie actuelle et, peut-être, les Philippines. Mais Smith-Hutton ne détecte aucun indice d'une attaque sur la lointaine Pearl Harbor : Yamamoto a réussi à garder son opération secrète.



L'AMBASSADEUR DE LA PAIX Kichisaburo Nomura (ci-dessus) présente la dernière proposition de paix du Japon au secrétaire d'État Cordell Hull et au président Roosevelt. Mais les décryptages des communications japonaises interceptées par leurs services apprennent aux Américains que Tokyo a fixé une date limite fatidique pour parvenir à un accord : le 30 novembre 1941.

La marine américaine constitue un dossier sur Yamamoto, précisant qu'il aime les jeux d'argent et pourrait prendre des risques que d'autres commandants éviteraient. L'assurance avec laquelle il avance l'aide à surmonter l'opposition des officiers japonais, qui craignent que son plan échoue. Il y a aussi le risque, en cas de réussite, que les Américains fassent tout leur possible pour reconstruire leur flotte et venger l'assaut. Les observateurs japonais et américains ont beau avoir obtenu de nombreux renseignements les uns sur les autres avant la guerre, ils ignorent comment leur adversaire réagira quand il sera menacé. Les responsables américains sous-estiment la détermination japonaise et exercent des pressions économiques pour inciter Hirohito et ses chefs d'état-major à renoncer à leurs ambitions impériales.

À quelques exceptions près, les officiers américains ne reconnaissent pas à l'armée japonaise la capacité de mener une offensive allant de l'Asie du Sud-Est à Hawaii, distante de près de 10 000 km. Cette défaillance des services de renseignement est d'autant plus irritante que les cryptanalystes américains ont réussi à pénétrer les communications diplomatiques du Japon et découvert des éléments suggérant une attaque sur Pearl Harbor. Mais cette erreur n'est que temporaire, car les cryptana-

lystes commencent à percer également les codes navals japonais ; ils permettront aux commandants américains de connaître les plans de Yamamoto au fil de la guerre et, finalement, d'abattre cet audacieux amiral.

PEARL HARBOR : LE COMPTE À REBOURS

Au début de 1941, quand Kichisaburo Nomura arrive à Washington comme ambassadeur du Japon, il espère éviter la guerre avec les États-Unis et parvenir à un accord. Mais le président Roosevelt et le secrétaire d'État Cordell Hull ne l'encouragent guère. Non que Roosevelt désire la guerre. Comme il le dit au Premier ministre britannique, Winston Churchill, un conflit avec le Japon dans le

Pacifique serait « la mauvaise guerre, dans le mauvais océan, au mauvais moment ». Mais ses doutes concernant les négociations s'accroissent lorsqu'il reçoit d'inquiétants textes décryptés : des messages envoyés par Tokyo à ses diplomates indiquent que le Japon se prépare à attaquer, au moment même où Nomura lui tend une branche d'olivier. Ces décryptages apprennent à Roosevelt et à Hull que le Japon a fixé une date butoir – le 30 novembre – pour la conclusion d'un accord. « La date limite ne peut absolument pas être changée, dit-on à Nomura. Après cela, il se passera forcément quelque chose. »

L'inquiétude du président américain est renforcée par un rapport des services secrets signalant que les troupes japonaises sont déjà en mouvement. Il en conclut que, s'il faisait des concessions au Japon sous de telles pressions, cela serait interprété comme de la faiblesse et encouragerait de nouvelles agressions. À la fin du mois de novembre, aucun accord n'a été négocié. L'empereur Hirohito autorise alors le début des hostilités, et la force de frappe navale dépêchée par Yamamoto reçoit le feu vert pour attaquer.

Si Roosevelt connaît la date limite fixée par le Japon, c'est parce que des cryptanalystes américains ont construit une copie de Purple, la machine à crypter japonaise utilisée pour les communications diplomatiques. Cette réussite est due à une équipe dirigée par William Friedman, chef du Signal Intelligence Service (SIS) de l'armée américaine, avec l'aide de cryptanalystes de l'OP-20-G, l'unité de briseurs de code de la marine. Généticien de formation, Friedman s'est passionné pour la cryptographie pendant la Première Guerre mondiale. Il fait passer le décryptage de code du statut d'art à celui de science reposant sur des principes mathématiques. Des machines comme Purple peuvent être réglées pour déchiffrer un message envoyé par des expéditeurs utilisant le même procédé. C'est pourquoi la construction d'une copie – qui n'est pas identique à la machine japonaise mais en reproduit les fonctions – est d'une immense valeur pour les officiers des services de renseignement et les commandants.

Tokyo ne révèle aucun plan militaire précis quand il communique avec des diplomates à l'aide de Purple, mais certains messages interceptés indiquent d'éventuels objectifs. À la fin de septembre 1941, Nagao Kita, consul général du Japon à Honolulu, est invité à fournir des informations sensibles sur la flotte du Pacifique à Pearl Harbor. « Concernant les navires de guerre et les porte-avions, dit le message, nous aimerions que vous indiquiez ceux qui sont à l'ancre, (...) amarrés aux quais, aux bouées et dans les docks. » Ce message, ainsi que d'autres décryptages confidentiels classés sous le nom de code Magic, parviennent aux chefs de l'armée et de la marine américaines à Washington. Ceux-ci font parvenir des avertissements généraux quant à d'éventuelles attaques japonaises aux commandants de Pearl Harbor et d'autres bases du Pacifique. Mais ils veillent à ne pas donner de détails susceptibles de révéler Magic aux agents chargés des écoutes et aux briseurs de code japonais. Ni l'amiral Husband Kimmel, commandant en chef de la flotte du Pacifique, ni le lieutenant général Walter Short, commandant de



LE MESSAGE CRUCIAL

Le document du haut, provenant de Nagao Kita, consul général japonais à Honolulu, est codé, comme les autres communications diplomatiques japonaises, sur une machine Purple – dont on voit les circuits ci-dessus. Il est émis, le 6 décembre 1941, sous la forme d'un radiogramme commercial, pour prévenir Tokyo qu'une grande partie de la flotte du Pacifique est toujours ancrée à Pearl Harbor. Cette information cruciale sera interceptée, mais ne sera traduite à Washington qu'après l'attaque.



« Quel jour de la semaine y a-t-il le plus de navires à Pearl Harbor en temps normal ? »

QUESTION DE TOKYO
AU CONSULAT JAPONAIS
À HONOLULU

« Le dimanche. »

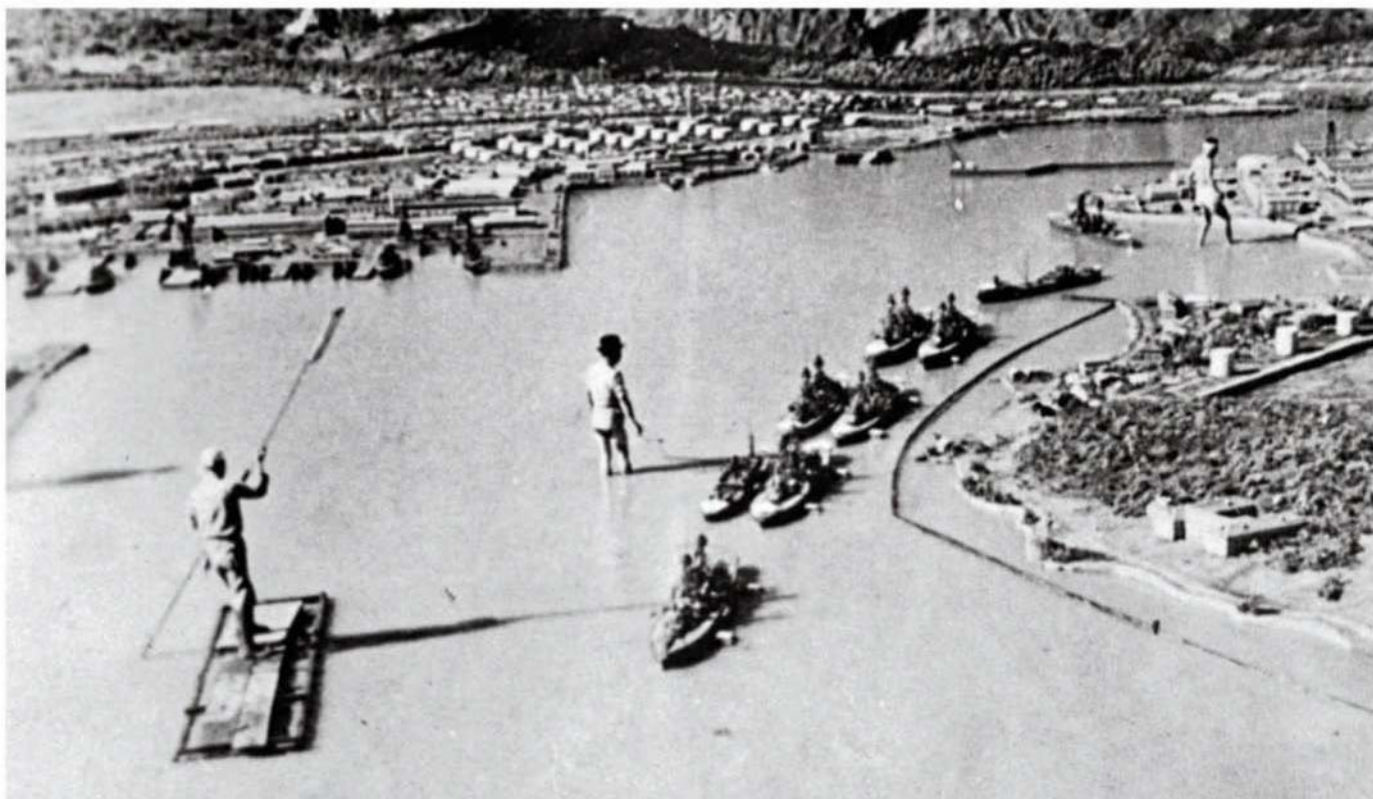
L'ENSEIGNE TAKEO
YOSHIKAWA, AFFECTÉ
AU CONSULAT POUR
ESPIONNER PEARL HARBOR

RECONSTITUTION HISTORIQUE

Cette maquette à grande échelle de Pearl Harbor, avec des navires de guerre à l'ancre, a été construite après l'attaque pour un film de propagande japonais.

l'armée américaine à Hawaii, n'ont accès à Magic. Par la suite, Short qualifia le message envoyé par Tokyo au consulat japonais en septembre de « plan de bombardement de Pearl Harbor ».

Pearl Harbor est maintenu sous surveillance par Takeo Yoshikawa, sous-officier de la marine impériale japonaise, qui commence à travailler au consulat d'Honolulu en avril 1941. Sachant que l'endroit a été mis sur écoute par le FBI, il exerce généralement son activité d'espionnage depuis un salon de thé qui domine Pearl Harbor. Yoshikawa y recueille les confidences de geishas qui divertissent les officiers américains. Mais il ne recrute pas d'Américains d'origine japonaise à Hawaii, parce qu'il les estime « fondamentalement loyaux envers les États-Unis ». L'activité clandestine de Yoshikawa s'intensifie début novembre quand un officier japonais lui remet une liste de 97 questions sur du papier de riz froissé. Certaines sont assez faciles pour que l'espion puisse y répondre. Quand on lui demande : « Quel jour de la semaine y a-t-il le plus de navires dans Pearl Harbor en temps normal ? », il répond sans hésiter : « le dimanche. » Mais d'autres questions sont plus ardues. Yoshikawa est incapable de déterminer avec certitude si un filet anti-sous-marin garde l'entrée du port, mais ses supérieurs déduisent, à juste titre, que cette barrière existe. Ils ajoutent donc des armes secrètes au plan d'attaque : cinq sous-marins miniatures n'embarquant que deux hommes, suffisamment petits pour se glisser derrière les navires américains quand le filet est levé et lancer deux torpilles chacun.



Début décembre, Yoshikawa signale le départ de Pearl Harbor des porte-avions *USS Enterprise* et *USS Lexington*. C'est une mauvaise nouvelle pour Yamamoto, parce que ces navires comptent parmi les principaux atouts de la flotte du Pacifique. Mais Yoshikawa informe aussi Tokyo que les cuirassés amarrés dans le port ne sont pas protégés par des filets anti-torpilles, ajoutant qu'il reste « des opportunités considérables de tirer profit d'une attaque surprise ». Cet important message est intercepté, mais il ne sera déchiffré et traduit qu'après l'attaque de Pearl Harbor le dimanche 7 décembre.

L'ACTION DES BRISEURS DE CODES

Si un Américain à Pearl Harbor possède l'expertise d'anticiper l'attaque, c'est bien le capitaine de corvette Edwin Layton, officier de renseignement de la flotte du Pacifique. Il a été envoyé au Japon pour en étudier la langue en même temps que le capitaine de corvette Joseph Rochefort. Ce dernier dirige maintenant la station Hypo, une unité de combat des services secrets basée à Pearl Harbor, responsable du décryptage des transmissions ennemies. Les deux hommes s'y retrouvent au début de 1941. Ils forment un duo de choc, mais sont confrontés à une difficulté de taille. En effet, alors que les diplomates japonais se servent d'une machine de chiffrement, les officiers de la marine utilisent des livres de codes pour brouiller leurs messages. Chaque mot est représenté dans le livre par un nombre à cinq chiffres, auquel ils ajoutent un autre nombre à cinq chiffres tiré d'une table de chiffrement, avant d'envoyer le signal par radio. La situation est pire encore pour ceux qui essaient de suivre les mouvements de la flotte japonaise : la force de frappe dépêchée par Yamamoto observe le silence radio. Layton a beau savoir que Pearl Harbor court un certain danger, il est abasourdi quand des bombes y pleuvent, le 7 décembre.

L'attaque est suivie par l'invasion de plusieurs territoires américains : l'île de Guam et l'atoll de Wake en Micronésie ainsi que les Philippines où les troupes dirigées par le général Douglas MacArthur sont repoussées jusque dans la péninsule de Bataan. L'offensive massive se poursuit jusqu'en 1942. Elle contraint les Britanniques à abandonner Hong Kong, Singapour et une grande partie de la Birmanie aux forces japonaises. Celles-ci occupent également les Indes orientales néerlandaises ainsi que la Nouvelle-Guinée, les îles de Nouvelle-Bretagne et Salomon – à portée de tir de l'Australie. Les alliés espèrent conserver ce continent et les bases américaines encore en place à Midway et Pearl Harbor, où l'amiral Chester Nimitz devient responsable de la flotte du Pacifique. Nimitz a confiance en Layton et Rochefort, et ne tarde pas à engager le combat avec l'ennemi grâce aux renseignements opportuns fournis par la station Hypo.



DES CRYPTANALYSTES DE HAUT VOL À Pearl Harbor, le capitaine de corvette Joseph Rochefort (en haut), linguiste et cryptanalyste accompli, dirige l'opération secrète ayant pour but de briser le code de transmission japonais. Rochefort est secondé par le capitaine Thomas Dyer (ci-dessus), membre le plus haut gradé de son équipe de briseurs de code.



UN ESPRIT COMBATIF

Cette affiche louant l'effort de guerre utilise l'image combative du vice-amiral William Halsey, dit Bull Halsey, qui a participé au raid de Doolittle contre Tokyo, en avril 1942.

Dissimulée dans un sous-sol sans fenêtre, Hypo est surnommée « le donjon » par ses occupants. Rochefort y travaille plusieurs jours d'affilée, dormant par intermittence sur un lit de camp. Il est toujours « presque entièrement vêtu, écrit son aide, le capitaine de corvette W. Jasper Holmes, et prêt à tout moment à sortir du lit, enfiler des pantoufles et une vieille veste d'intérieur rouge ». Sur le bureau du capitaine Thomas Dyer, le cryptanalyste sous les ordres de Rochefort, un écriteau résume bien l'état d'esprit des lieux : « Il n'est pas obligatoire d'être fou pour travailler ici... mais ça aide. » Les opérateurs radio d'une autre station d'écoute, située sur l'île d'Oahu, captent des signaux japonais qui ont été chiffrés avant d'être envoyés en morse, et transmettent ces interceptions codées à Rochefort et son équipe.

Les messages affluent et la charge de travail augmente. Rochefort demande que des musiciens du cuirassé *USS California*, détruit le 7 décembre, soient affectés à la station Hypo. « Rochefort et Dyer pensaient que leur science musicale serait utile pour découvrir les accords et les syncopes des codes et des chiffres », se rappellera Layton. Certains de ces musiciens deviennent cryptanalystes, mais leur tâche principale est d'utiliser des tabulatrices IBM et d'entrer des groupes de codes numériques interceptés sur des cartes perforées afin de rechercher automatiquement des erreurs révélatrices commises par les Japonais : par exemple, utiliser la même séquence de chiffres provenant de la table de chiffrement jour après jour. Les machines IBM sont les précurseurs des ordinateurs électroniques, mais il leur manque l'élément essentiel qui permettra de programmer les ordinateurs et d'y stocker des informations : la mémoire interne.

La station Hypo compte essentiellement sur la mémoire personnelle de Rochefort. Sans avoir besoin de consulter des notes, ce dernier est capable de compléter un message partiellement déchiffré en se souvenant d'un message issu de la même source intercepté des mois plus tôt. Layton se sert à la fois des textes partiellement décryptés de la station Hypo, des rapports de reconnaissance aérienne et de sa propre interprétation du fait que Yamamoto a tendance à fournir des prévisions de plus en plus fiables sur les prochains mouvements de son ennemi.

Si Rochefort et son équipe n'arrivent à déchiffrer que moins de 15 % de chaque message intercepté en janvier 1942, cette capacité sera multipliée par deux dans les mois suivants, car les Japonais utilisent toujours le même livre de code et la même table de chiffrement. Leurs navires de guerre sont très dispersés, et la mise en circulation de nouveaux livres de codes et tables prend du temps. Ce délai permet à Rochefort et Layton de commencer à fournir à Nimitz des renseignements exploitables – suffisamment bons pour que l'amiral prenne le risque de lancer sa flotte diminuée contre une armada beaucoup plus importante.

Les premiers raids de Nimitz ne font qu'égratigner les flancs ennemis. Mais les commandants japonais s'alarment quand, en avril 1942, l'*USS Hornet*, un nouveau porte-avions de la flotte du Pacifique, et l'*Enterprise* avancent jusqu'à moins de



« Il n'est pas
obligatoire
d'être fou pour
travailler ici...
mais ça aide. »

ÉCRITEAU SUR LE BUREAU
DU CAPITAINE THOMAS DYER
À LA STATION HYPO,
SUR L'ÎLE D'OAHU, À HAWAII

1000 km de Tokyo. Puis l'amiral lance une escadrille de 16 B-25, commandée par le lieutenant-colonel James Doolittle, qui bombarde la capitale japonaise. Les dégâts sont légers, mais le raid de Doolittle remonte le moral des Américains après la perte douloureuse des Philippines.

Le général MacArthur a reçu l'ordre d'abandonner son quartier général sur l'île de Corregidor, aux Philippines, et part pour l'Australie à bord d'une vedette-torpilleur (PT boat). Cette fuite sera rendue publique une fois que MacArthur sera arrivé sain et sauf. Mais une évacuation plus importante restera secrète : des agents chargés des écoutes radio et des briseurs de code de Corregidor, ainsi que des traducteurs provenant d'une autre unité de combat secrète gagneront l'Australie en sous-marin et continueront de surveiller les communications ennemies.

Peur et suspicion sur la côte Ouest américaine

Au coucher du soleil, le 23 février 1942, un sous-marin japonais fait surface au large de Santa Barbara, en Californie, et bombarde brièvement des réservoirs de carburant avant de disparaître.

Les dégâts sont légers, mais l'incident désarçonne les Californiens. La nuit du 24 février, les sirènes annonçant des raids aériens retentissent à Los Angeles, et des batteries anti-aériennes tirent à de nombreuses reprises. Mais il n'y a pas de porte-avions japonais à proximité de la côte Ouest : le prétendu raid ennemi n'est peut-être qu'un vol de ballons météorologiques capricieux que l'on a pris pour des intrus aériens. Mais, après l'assaut sur Pearl Harbor, la crainte d'une attaque balaie la côte comme un raz de marée et met en danger les Américains d'origine japonaise, que l'on soupçonne souvent d'être des espions ou des saboteurs. En réalité, la plupart des espions au service du Japon ne sont pas des Japonais naturalisés, mais des Japonais aux ordres de Tokyo. Parmi



ceux-ci, un officier de marine qui étudie l'anglais aux États-Unis sera inculpé d'espionnage. Les Américains d'origine japonaise font depuis longtemps l'objet de préjugés dans leur pays d'adoption : en 1924, le pays a interdit toute nouvelle immigration en provenance du Japon et de l'Asie. Quand la guerre éclate dans le Pacifique, Earl Warren, procureur général de Californie et futur président de la Cour suprême des États-Unis, demande l'internement des personnes d'ascendance japonaise vivant sur la côte Ouest. Le président Roosevelt entérine cette mesure radicale au début de 1942. Warren écrira plus tard qu'il « regrettait profondément la mesure de renvoi et [sa] propre déclaration qui la recommandait, parce qu'elle n'était pas conforme à notre conception américaine de la liberté et des droits des citoyens ».

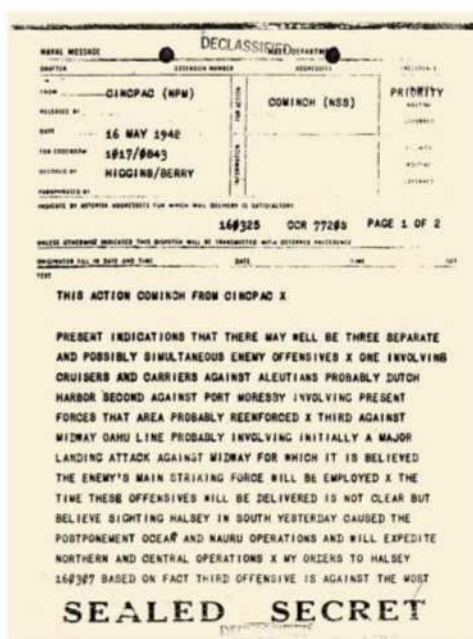
DÉFENSE CIVILE Sur la côte Ouest, on surveille le ciel par crainte des avions ennemis (en haut), et on protège les bâtiments d'éventuels bombardements (ci-contre, à San Francisco).



MIDWAY : UNE ATTAQUE DÉJOUÉE

Après le raid de Doolittle sur Tokyo, Yamamoto prépare une nouvelle et ambitieuse offensive afin d'écarter ce type de menaces du Japon : il étend son périmètre défensif loin dans le Pacifique. Après des assauts de diversion sur les bases américaines des îles Aléoutiennes (au sud de l'Alaska), il compte attaquer l'île de Midway, au nord-ouest d'Hawaii. Il suppose que Nimitz se précipitera alors pour la défendre, donnant à l'amiral japonais – embusqué avec le reste de ses forces – l'occasion de détruire la flotte du Pacifique.

Au début du mois de mai 1942, pendant la fulgurante bataille de la mer de Corail, Nimitz perd le porte-avions *Lexington*, tandis qu'un autre, l'*USS Yorktown*, subit des dégâts. Un porte-avions japonais est coulé et deux autres mis hors d'état de fonctionner. Cette bataille est une aubaine pour l'équipe de Rochefort, à la station Hypo : elle lui permet de réexaminer les messages radio codés envoyés par les Japonais pendant ces opérations désormais connues. Interpréter un message dans lequel seul un mot sur quatre a été déchiffré peut être diaboliquement difficile, mais il est possible de boucher les trous quand on le reprend après les faits, alors qu'on connaît l'identité, l'itinéraire et la destination de l'expéditeur. Il est primordial pour les Américains de déchiffrer les codes des destinations ou des cibles. En effet, l'amiral Nimitz ne peut espérer contrer une offensive de la flotte de Yamamoto, plus importante que la sienne – elle compte huit porte-avions opérationnels après la bataille de la mer de Corail, contre trois pour la flotte du Pacifique –, à moins de savoir où cette attaque se produira. Rochefort détecte un schéma dans lequel les mots japonais décodés « *koryaku butai* » (force d'invasion) sont suivis de deux lettres, dont la première désigne une zone dans le Pacifique, et la seconde un lieu situé dans cette zone. Tous les codes à deux lettres commençant par A se trouvent dans la zone sous contrôle américain.



DES PRÉDICTIONS JUSTES

Cette dépêche secrète – envoyée à Washington le 16 mai 1942 par l'amiral Nimitz, désigné CINCPAC (Commander in Chief Pacific) – répercute les renseignements qu'il reçoit de la part de Joseph Rochefort et Edwin Layton.

Ceux-ci prédisent correctement l'offensive que Yamamoto lancera début juin, notamment un assaut sur les îles Aléoutiennes et une importante attaque sur Midway.

À la mi-mai, Rochefort décroche le gros lot. « J'ai quelque chose de si brûlant que cela embrase le dessus de mon bureau », confie-t-il à Layton. Il lui montre un message japonais intercepté et partiellement décrypté contenant les mots « *koryaku butai AF* ». Rochefort déduit, à partir d'autres interceptions, que « AF » correspond à Midway, où se trouve une base aérienne américaine que les Japonais pourraient vouloir occuper pour attaquer la flotte Pacifique. Pour vérifier son hypothèse, il élabore un stratagème soufflé par le capitaine Jasper Holmes, qui sait que Midway est approvisionné en eau douce par une usine de dessalement d'eau de mer. Rochefort demande à Midway de diffuser un message d'urgence en langage clair disant que l'usine est tombée en panne. Les centres d'écoute américains ne tardent pas à intercepter des messages japonais codés réclamant de l'approvisionnement en eau pour les forces d'invasion à destination de AF... qui ne peut donc être que Midway.

Quand, à la fin du mois de mai, les Japonais créent enfin de nouveaux codes et chiffres, Rochefort et Layton ont déjà découvert le plan détaillé de Yamamoto. Ils informent l'amiral Nimitz que l'attaque sera menée par une force de frappe de quatre porte-avions. S'il répare à temps le porte-avions *Yorktown* endommagé et le dépêche à Midway avec l'*Enterprise* et le *Hornet*, l'amiral aura une chance sérieuse contre cette force, pendant que les autres éléments de la flotte nippone suivent derrière ou attaquent dans les Aléoutiennes. Layton prédit que les porte-avions japonais approcheront de Midway le 4 juin, « en venant du nord-ouest, suivant un cap de 325°. On les apercevra à environ 280 km de Midway, vers 06 h 00, heure locale ». Un avion de reconnaissance repère la force de frappe pratiquement à l'heure et à l'endroit exacts prédits par Layton. Comme lui fera remarquer Nimitz, il ne s'est trompé que de « 5 minutes, 5 degrés et 5 miles (8 km) ».

« J'ai quelque chose de si brûlant que cela embrase le dessus de mon bureau. »

LE CRYPTANALYSTE JOSEPH ROCHEFORT À L'OFFICIER DE RENSEIGNEMENT EDWIN LAYTON, EN DÉCOUVRANT QUE MIDWAY EST LA PROCHAÎNE CIBLE DE YAMAMOTO

La dangereuse vie des espions de la jungle

Les observateurs côtiers ont pour mission de guetter pour le compte des Alliés les mouvements ennemis dans le Pacifique Sud. Peu d'entre eux ont besoin d'une formation : la plupart sont déjà rodés aux risques et à l'adversité avant de commencer à espionner et de risquer d'être capturés, puis exécutés, par les Japonais. Tel est le profil de l'Australien Leigh Vial (ci-dessous) qui était, avant la guerre, officier patrouilleur en Nouvelle-Guinée. Quand l'île est envahie, il s'engage dans l'armée de l'air royale australienne. Il installe un poste d'observation d'où il signale, par radio, les avions militaires japonais dans les airs, les navires en mer et les troupes au sol. Vial déplace son poste à maintes reprises pour échapper à l'ennemi ; il dira plus tard qu'il avait une « grosse frayeur » presque chaque semaine. Mais il continue de fournir des renseignements d'une telle valeur que les Américains le décoreront de la Distinguished Service Cross. À la fin



de 1942, il profite de quelques mois de permission pour écrire un manuel sur la façon de survivre dans la jungle, puis retourne au combat en tant que capitaine de l'armée de l'air. Il périt dans un accident d'avion, en 1943.

D'autres observateurs côtiers sont des fonctionnaires ou des directeurs de plantation qui embrassent cette dangereuse fonction parce qu'ils sont autant attachés à leur île et à ses habitants que les capitaines à leur navire et à leur équipage. Comme tout capitaine, ils n'ont pas l'intention d'abandonner le navire au moment où l'ennemi attaque ; au contraire, ils continuent de se battre du mieux qu'ils peuvent.

TRANSMETTRE LES MESSAGES Les observateurs côtiers (photo ci-dessus) fournissent aux Alliés des rapports télégraphiques codés par radio. Ceux qui n'en ont pas naviguent entre les îles au compas (photo à gauche) pour délivrer leurs messages.



LA FLOTTE JAPONAISE DÉCIMÉE Ci-dessous, les intrépides bombardiers SBD Dauntless du porte-avions *USS Hornet* descendent en piqué sur le croiseur japonais *Mikuma* en flammes, que l'on voit ci-dessous peu avant qu'il ne sombre. Cette action se déroule le 6 juin 1942, alors que les forces japonaises se retirent de Midway après avoir subi la perte de quatre porte-avions.



Ce matin du 4 juin, les commandants et les pilotes américains savent à quoi s'attendre, alors que leurs adversaires ignorent encore, pour quelques heures cruciales, la menace qui pèse sur eux. C'est le vice-amiral Chuichi Nagumo, qui a mené l'attaque sur Pearl Harbor, qui a été désigné pour mener celle sur Midway. Quand il apprend tardivement, par un de ses avions de reconnaissance, que les porte-avions américains approchent, il est dans une impasse. Il fait d'abord dégager les ponts de ses propres porte-avions pour permettre aux appareils qui ont bombardé Midway à l'aube d'atterrir. Puis il réarme de torpilles une seconde vague de bombardiers à destination de Midway pour attaquer les navires ennemis. Mais Nagumo n'a pas le temps de lancer ces frappes. Ses porte-avions sont visés par des avions lance-torpilles américains – dont un grand nombre seront abattus –, puis par des bombardiers en piqué, qui larguent leurs charges sur les ponts garnis d'appareils japonais prêts au décollage, armés et remplis de carburant. Le porte-avions *Akagi*, vaisseau amiral de Nagumo, prend feu, comme les porte-avions *Soryu* et *Kaga*. Tous trois sombrent, ne laissant que le *Hiryu*. Celui-ci lance une attaque sur le

porte-avions américain *Yorktown*, que le capitaine et l'équipage abandonnent alors. Le *Hiryu* est à son tour abattu par les avions américains et sombre.

Sa flotte contrainte de battre en retraite, Yamamoto est maintenant confronté à la longue guerre qu'il redoutait. Il apprendra par la suite que l'*Akagi* a brisé le silence radio à l'approche de Midway, le 2 juin, pour réclamer des pétroliers afin de ravitailler les navires qui en avaient besoin. Cela semble expliquer la mystérieuse capacité des porte-avions de la flotte du Pacifique de se trouver, le 4 juin, au bon endroit et au bon moment. Mais Yamamoto ignore que ses adversaires ont découvert ses plans bien en avance. Sans l'alerte précoce fournie par les briseurs de code, dira plus tard Nimitz à ses officiers en fêtant la victoire, « la bataille de Midway se serait terminée autrement ».

YAMAMOTO : L'HOMME À ABATTRE

Le 4 avril 1943, c'est le 59^e anniversaire de l'amiral Yamamoto. C'est également le jour où il a prévu de lancer l'opération I-Go : des avions de guerre doivent décoller de cinq porte-avions et de la grande base japonaise de Rabaul, en Nouvelle-Bretagne, où est stationné Yamamoto, pour attaquer les forces alliées en Nouvelle-Guinée et à Guadalcanal, dans l'archipel des Salomon, où les troupes américaines ont débarqué en août 1942. Ces dernières se préparent à



remonter l'archipel des Salomon en direction de Bougainville et de Rabaul, occupées par les Japonais. Les mauvaises conditions météorologiques contraignent Yamamoto à reporter son offensive. L'opération, repoussée au 7 avril, va réduire encore davantage son effectif de pilotes de l'aéronavale expérimentés.

L'horizon paraîtrait encore plus sombre à Yamamoto s'il connaissait l'éventail des moyens de renseignement déployés contre lui. En plus des alertes fournies par les avions de reconnaissance et les observateurs côtiers – des espions alliés cachés dans les îles occupées par les Japonais –, les commandants américains en poste dans la zone du Pacifique Sud-Ouest reçoivent des décryptages envoyés par les briseurs de code. Préparés à l'opération I-Go, les pilotes de chasse américains abattent davantage d'avions japonais à l'approche qu'ils n'en perdent. Pour mobiliser ses troupes en difficulté, Yamamoto décide de rallier en avion les bases de Bougainville pour rendre visite aux blessés hospitalisés, et saluer les hommes qui devront chèrement payer pour résister aux avancées américaines.

Un officier de son état-major trace l'itinéraire de la rapide tournée de Yamamoto : il doit quitter Rabaul le 18 avril, à 6 h, et faire halte dans trois bases avant de rentrer. Les détails sont ensuite codés et communiqués par radio aux bases en question. Les agents américains chargés des écoutes « surveillaient particulièrement les circuits radio de Rabaul », écrira Layton, qui reçoit un texte partiellement

CIBLE NUMÉRO 1

Au début de 1943, Yamamoto (ci-dessus) s'adresse aux forces japonaises à Rabaul, en Nouvelle-Bretagne. L'amiral est pris pour cible par des pilotes de chasse américains une fois que son plan de vol entre Rabaul et les bases japonaises proches de Bougainville, le 18 avril, a été intercepté, déchiffré, et que Nimitz a décidé d'agir en conséquence.



« Bonne chance et bonne chasse! »

DE L'AMIRAL NIMITZ,
ORDONNANT À
L'AMIRAL HALSEY
D'ATTAQUER YAMAMOTO

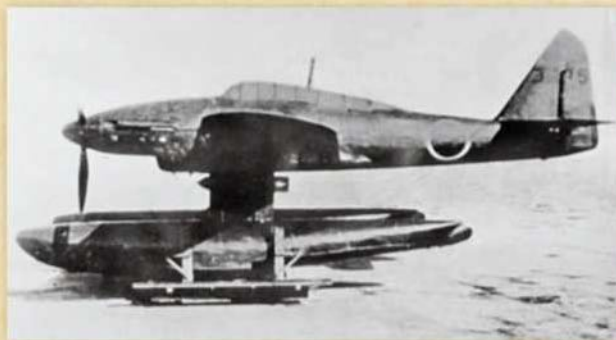
décrypté de l'itinéraire de Yamamoto moins de 36 heures après son envoi. La station Hypo n'est plus dirigée par Joseph Rochefort, mais des cryptanalystes qu'il a formés sont toujours présents. Ils aident Layton à calculer que le vol de Yamamoto au départ de RR – le code de Rabaul – devrait arriver à la portée des avions de chasse américains à Guadalcanal.

« Cela ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'abattre Yamamoto porterait un coup sérieux et décisif aux Japonais », se souviendra Layton. Nimitz partage son avis et obtient l'approbation de Washington de prendre Yamamoto pour cible. Puis Nimitz transmet l'ordre à l'amiral William Halsey, dit « Bull », commandant en chef de la zone du Pacifique Sud, avec ces encouragements : « Bonne chance et bonne chasse! » Halsey transmet l'itinéraire de Yamamoto à Guadalcanal. La

La vision de Yamamoto : des sous-marins porte-avions

Au début de l'année 1942, l'amiral Yamamoto propose de poursuivre la guerre sur le continent américain avec une flotte innovante de super sous-marins qui peuvent servir de porte-avions et pénétrer les défenses côtières américaines. Il ordonne la construction de dix-huit sous-marins I-400 de la classe Sen Toku (« Attaque spéciale »). Chacun d'eux est capable de lancer trois hydravions bombardiers, abrités dans un hangar étanche quand le submersible est immergé. La flotte devra s'approcher d'une ville côtière américaine sans être détectée ; puis elle remontera à la surface pour lâcher des dizaines de ces hydravions qui effectueront une attaque surprise, puis amerriront aux côtés des sous-marins, qui les récupéreront au moyen de grues. Le premier sous-marin de la classe Attaque spéciale, le I-400, mesure 120 m de long – presque deux fois plus que certains sous-marins américains plus anciens en service. Il peut naviguer jusqu'à 100 m de fond et possède un rayon d'action phénoménal de 37 500 milles marins (69 450 km).

Mais Yamamoto n'aura pas le temps de mettre son projet à exécution : il est trop ambitieux pour un empire de plus en plus sur la défensive. En janvier 1945, seuls deux des gros submersibles sont terminés. La construction des autres a été annulée. Les planificateurs de la marine japonaise envisagent d'utiliser les deux I-400 pour bombarder le canal de Panama ou conduire une guerre biologique sur la côte Ouest. Mais, en août 1945, les sous-marins sont envoyés mener une attaque kamikaze contre des navires américains ancrés dans les îles Carolines. La guerre se terminera avant qu'ils aient pu atteindre cet objectif, et ils seront livrés à la marine américaine.



CAPTURE D'UN GÉANT Après la guerre, le sous-marin porte-avions japonais I-400 arrive, sous le contrôle de la marine américaine, à Sasebo, au Japon (en haut). Son hangar étanche peut abriter trois hydravions bombardiers (ci-dessus) les ailes repliées.

mission est confiée au commandant John Mitchell dont le 339^e Fighter Group (groupe de chasse n° 339) pilote des Lightning P-38, le plus rapide et le plus meurtrier des chasseurs américains. Les pilotes sont prévenus que Yamamoto est leur cible mais ils sont priés de ne pas divulguer cette information, car les Japonais pourraient comprendre que leurs codes ont été brisés.

Le matin du 18 avril, Mitchell fait prendre à son escadrille de seize P-38 un itinéraire indirect pour atteindre Bougainville. Ils survolent la mer de Corail à une altitude dangereusement basse pour que les appareils soient plus difficiles à repérer de loin, et restent invisibles sur les radars. Mitchell prévoit d'intercepter l'avion de Yamamoto et son escorte de chasseurs peu avant 10 h du matin, sur la côte ouest de Bougainville. La plupart des P-38 s'attaqueront ensuite aux chasseurs, tandis que quatre pilotes chargés du « vol meurtrier » se dirigeront directement vers le bombardier transportant Yamamoto et son état-major. En réalité, l'amiral japonais a réparti son état-major entre deux bombardiers, afin de réduire le risque que tous ses membres disparaissent dans un accident ou une attaque. Vers 9 h 45, Mitchell repère ces deux appareils escortés par six Mitsubishi Zéro, près de la côte. Trois Zéro et un P-38 sont abattus dans le combat aérien qui s'ensuit. Puis des tirs fatals font plonger l'avion de Yamamoto dans la jungle et envoient l'autre bombardier s'écraser en mer. Une équipe de secours japonaise découvrira le corps de Yamamoto au milieu des débris de son appareil.

Le seul regret de Halsey est de ne pas avoir capturé Yamamoto vivant : « J'espérais traîner ce scélérat enchaîné sur Pennsylvania Avenue, pendant que vous lui asséneriez des coups de pied là où ils lui feraient le plus de bien ! » La réaction des Américains à la mort de Yamamoto est assez similaire. Depuis l'attaque de Pearl Harbor, l'amiral japonais est diabolisé et considéré comme un belliciste : il a déclaré un jour que la seule façon de vaincre les États-Unis était de s'emparer de la Maison-Blanche et de contraindre le président à capituler. Le pilote Thomas Lanphier, à qui revient également le mérite d'avoir abattu Yamamoto, communiquera ainsi après par radio : « Ce salaud ne dictera pas ses conditions de paix à la Maison-Blanche. » En réalité, Yamamoto voulait dire que la conquête des États-Unis et la prise de la Maison-Blanche étaient un fantasme, hors de portée du Japon. Tokyo pouvait espérer, tout au plus, priver les États-Unis de la capacité navale d'arrêter l'expansion japonaise dans le Pacifique. Si les codes et les plans de Yamamoto n'avaient pas été découverts, il aurait pu y parvenir. Mais, au moment de sa mort, il est confronté à un combat désespéré dont ceux qui connaissent la force des États-Unis aussi bien que lui craignent l'issue : l'amiral Nimitz ou le général MacArthur dictant leurs conditions à l'empereur Hirohito.

CLASSIFIED

U.S. NAVAL COMMUNICATION SERVICE
COMMANDER IN CHIEF
U.S. PACIFIC FLEET

INCOMING

141918

PRIORITY

NO ORIGINATOR TO RONI 2 (R AREA AIR FORCE) NONG 8 (SEAPLANE DIV 11) ENCRYPTED COMMANDER BALLALE GARRISON FORCE 131755 APRIL 18 X FROM CINC SOUTHEAST AREA FLEET X CINC COMBINED FLEET

WILL VISIT (7) RYZ (BALLALE) R BLANK AND RXP (BUIN) AIRBASE ON 18 APRIL AS ENCLOSED: PART 5 X WILL DEPART RABUL AT 6 HOURS IN MEDIUM ATTACK PLANE (6 FIGHTERS ESCORT) AND ARRIVE BALLALE AT 8 HOURS X HE WILL ARRIVE R BLANK AT 844 IN A SUS CHASER (COMM-ANIER NUMBER 1 BASE FOR F PROVIDE) X DEPART R BLANK AT 844 IN SUSCHASER AND ARRIVE BALLALE AT 1939 (7) (BLANK) AT 1 HOURS

DEPART BALLALE IN A MEDIUM ATTACK PLANE AND ARRIVE RXP (BUIN) AT 1110 X BLANKS X AT 14 DEPARTS RXP IN A MEDIUMBOMBER AND ARRIVE RABUL 1548 BLANK IN CASE OF BAD WEATHER DELAY ONE DAY X

TE 14 APR 43 CRYPTO-GROUP CBO ETH

SUB	ACT	PLN	PLA	OPERATIONS	PLANS	INT	DATA	STATUS	ACTIONS	PREPARED
X						X	X			

Subject File

CLASSIFIED

U.S. NAVAL COMMUNICATION SERVICE
COMMANDER IN CHIEF
U.S. PACIFIC FLEET

INCOMING

141916

PRIORITY

PART 2 11Y (NO ORIGINATOR TO RONI 2 APRIL 141755 SERIAL 1) DURING THIS TRIP THE CINC WILL LOOK INTO EXISTING CONDITIONS AND MAKE VISITS TO THE SICK YARDS X SOME BLANKS IN THIS PARAGRAPH PART 3 IN CASE BAD WEATHER SHOULD INTERFERE WITH THIS SCHEDULE IT WILL BE POSTPONED ONE DAY X COMMENT: IT WILL BE NOTED THAT THE ONE UNKNOWN PLACE IS 46 MINUTES BY SURCHASER FROM BALLALE X THE ROMAN DIGRAPH 'P' IN TWIN IS NOT CONFIRMED BUT LOOKS GOOD AS IT IS 14 MINUTES BY AIR FROM BALLALE X H COMMENT: TALLEYHO X LETS GET THE BASTARD

ATE 14APR43 CRYPTO-GROUP CBO HCK

SUB	ACT	PLN	PLA	OPERATIONS	PLANS	INT	DATA	STATUS	ACTIONS	PREPARED
X						X	X			

YAMAMOTO'S VISIT TO SHOTLAND 14TH.

PLAN DE VOL Nimitz envoie ce message décrypté dévoilant le plan de vol de Yamamoto à Halsey, qui le transmet à Guadalcanal avec le commentaire : « Taïaut! Attrapons ce salaud ! » Des pilotes de chasse, qui savent que Yamamoto doit décoller de Rabaul le 18 avril à 6 h, et connaissent l'heure et le lieu de son arrivée, partent de Guadalcanal pour l'intercepter.

L'OSS, NID D'ESPIONS

Une nouvelle agence de renseignement américaine dotée d'un permis de tuer est constituée en 1942.

Quand on demande à Franklin Roosevelt de placer le service de renseignement – dirigé par William Donovan, coordinateur de l'information – sous les ordres du Comité des chefs d'état-major interarmées, le président se méfie. « Ils vont vous absorber », prévient-il Donovan, qui répond avec fermeté : « Laissez-moi faire, M. le Président. »

Donovan sait que certains commandants lui reprochent d'avoir marché sur leurs plates-bandes et espèrent détruire ou neutraliser son service. Mais d'autres officiers reconnaissent que les recrues de Donovan, dont des bénévoles dotés d'une expérience militaire, sont capables d'exécuter des missions auxquelles les militaires de carrière sont mal adaptés – par exemple, aider des partisans à assassiner, saboter et subvertir les forces d'occupation ennemies. Donovan est certain que son organisation peut se mettre au service des forces armées sans se faire absorber. Il apprécie la lettre que lui envoie Roosevelt en juin 1942, où il déclare que l'agence agirait sous les ordres

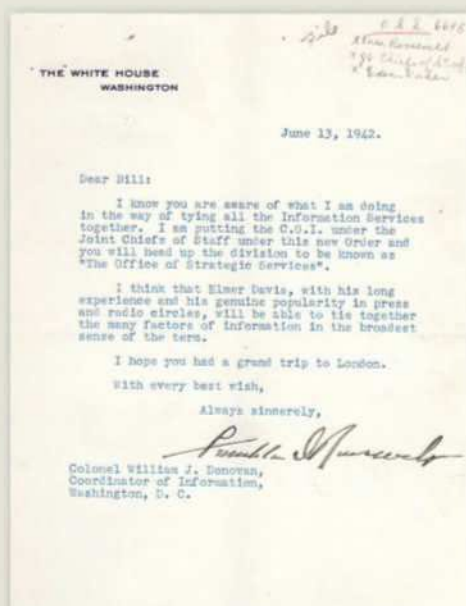
des chefs d'état-major et prendrait la nouvelle identité d'Office of Strategic Services (OSS, Bureau des services stratégiques).

Grâce à ses liens étroits avec l'armée, l'OSS joue un rôle actif dans l'effort de guerre. Certains agents se consacrent à la recherche et à l'analyse, et fournissent des évaluations sur les dirigeants et les capacités de l'Axe. D'autres subissent un entraînement de commando puis constituent des forces spéciales derrière les lignes ennemies. Stanley Lovell, qui met au point des armes secrètes pour les agents de l'OSS, incite son personnel à jeter ses « concepts habituels de respect de la loi par la fenêtre ». Donovan encourage des opérations qui auraient été jugées pas très nettes en temps de paix, comme de démoraliser les soldats et les civils de l'Axe avec de faux documents et de fausses émissions radio. L'OSS est dissous à la fin de la guerre, mais il contribuera à forger la Central Intelligence Agency (CIA), sous la direction de membres chevronnés de l'OSS, tel le chef des services secrets Allen Dulles.

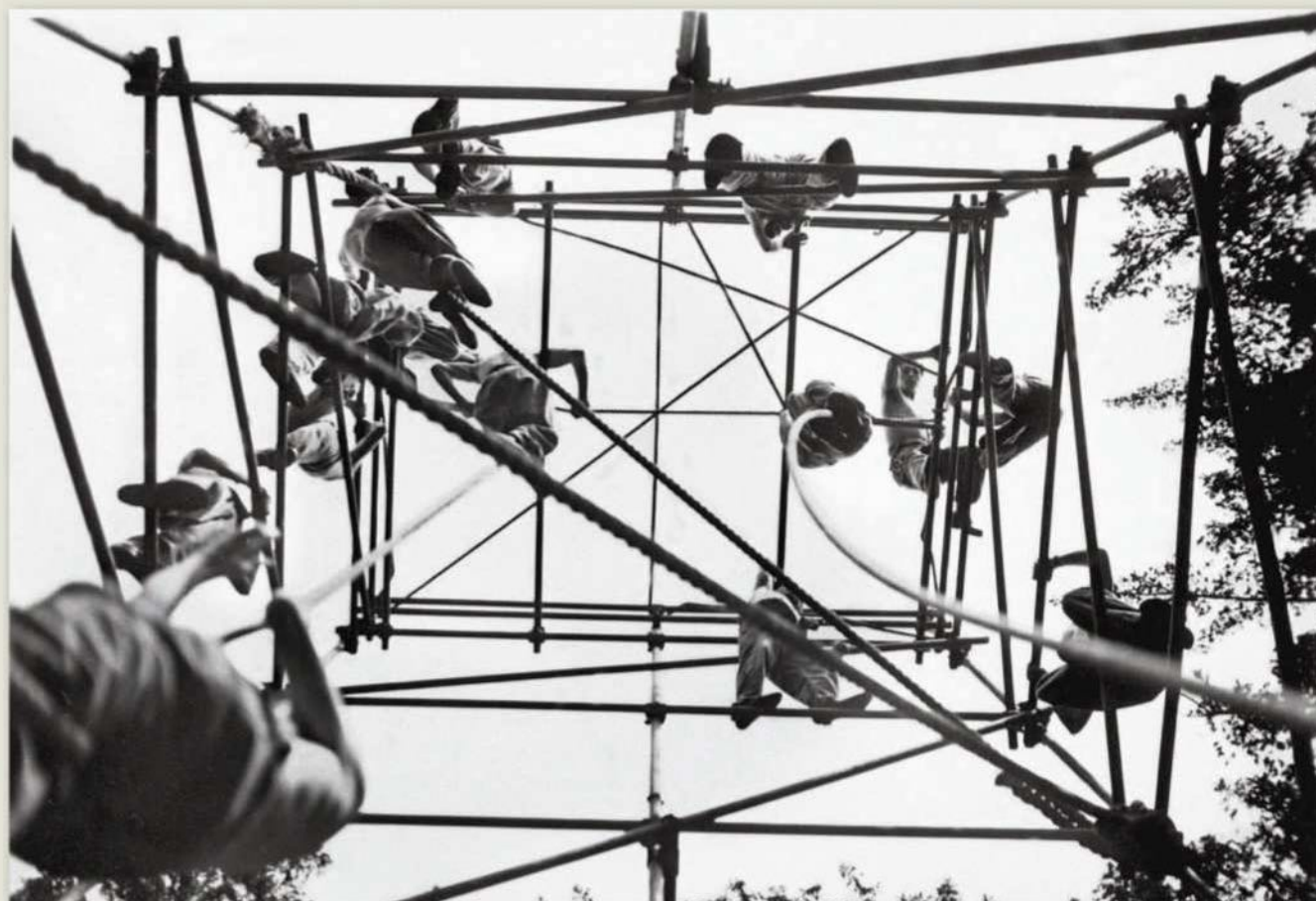


Après la dissolution du service, les anciens membres de l'OSS ont reçu une médaille (ci-dessus). Le Britannique William Fairbairn, expert du combat rapproché qui entraîne les recrues de l'OSS, leur montre comment manier un couteau (à gauche). Les agents qui opèrent derrière les lignes japonaises en Asie se voient remettre un avis, traduit en plusieurs langues, demandant de l'aide au cas où ils seraient blessés (ci-dessous).





Les aspirants OSS suivent un entraînement de commando avant d'être envoyés en territoire ennemi (ci-dessous). Comme il est inscrit sur la couverture d'un manuel de formation (ci-dessus, à droite) publié après que Roosevelt a placé l'OSS sous les ordres des chefs d'état-major (lettre ci-dessus, à gauche) travailler dans les services secrets n'est « pas un pique-nique ». Mais les recrues font aussi des blagues comme fabriquer de faux timbres à l'effigie d'Hitler représenté avec une tête de mort au-dessus des mots *Futsches Reich* (« Empire fichu »), et les envoyer sur des enveloppes en Allemagne.







LES COMBATTANTS DE L'OMBRE

NOOR INAYAT KHAN
(ci-contre) infiltre la France en 1943 pour le SOE britannique, et devient opératrice radio d'un réseau de résistance. La jeune femme reçoit ce pistolet compact Webley M1907 6.35 mm (ci-dessous), facilement dissimulable dans une poche ou un sac à main. En cas d'arrestation, elle et les autres résistants risquent l'exécution (voir page précédente).



Noor Inayat Khan est une candidate improbable pour les services secrets. Fille de Hazrat Inayat Khan, qui descend d'une lignée royale indienne et prône la non-violence, cette jeune femme sérieuse et douce est élevée à Paris, où elle devient une musicienne accomplie et écrit des livres pour enfants. Elle fuit le pays après la défaite de 1940, et s'installe avec sa mère, devenue veuve, à Londres, où elle reçoit une formation d'opératrice radio. Ses compétences et son français parfait attirent l'attention de Vera Atkins. Celle-ci supervise les agents féminins de la Section F – la section française du SOE, la Direction des opérations spéciales créée par le Premier ministre Churchill pour infiltrer la France occupée et « mettre le feu à l'Europe ». Après avoir affecté des femmes comme messagères auprès de réseaux français impliqués dans le sabotage et autres formes de résistance, la section F se prépare à leur faire jouer un rôle encore plus dangereux – transmettre, sur place, des messages radio codés, que l'ennemi risque d'écouter et de localiser.

Avant que Noor ne parte pour cette périlleuse mission, en 1943, Vera Atkins doit s'assurer que sa recrue, âgée de 29 ans, sera à la hauteur de l'épreuve. « Plutôt effrayée par les armes mais s'efforce de dominer sa peur », a écrit l'un des entraîneurs du SOE à son sujet. Ce qui inquiète Vera Atkins, ce n'est pas de savoir si Khan tirera pour tuer – un scénario qui n'est guère plausible pour une opératrice radio – mais si elle est prête à s'engager entièrement dans une mission qui pourrait lui être fatale si elle est prise. Environ un agent féminin du SOE sur quatre perd la vie en mission, et le risque d'arrestation est encore plus élevé dans les lieux grouillant d'agents des services de sécurité allemands, comme Paris, où Noor Inayat Khan devra opérer. Les membres du SOE courent des risques si importants qu'ils portent souvent sur eux une capsule de cyanure pour se suicider au cas où ils seraient capturés.





«Et maintenant, mettons le feu à l'Europe!»

DIRECTIVE DE WINSTON CHURCHILL AU SOE, DIRECTION DES OPÉRATIONS SPÉCIALES

LIVRAISON SPÉCIALE

Un pilote de la RAF monte à bord d'un Lysander utilisé par le SOE pour débarquer ses agents en Europe occupée; l'avion peut atterrir sur des pistes isolées, trop courtes ou trop accidentées pour des appareils plus gros. Son cockpit arrière est conçu pour un seul passager, mais il n'est pas rare que deux ou trois agents s'y entassent.

Noor Inayat Khan s'est portée volontaire pour une mission clandestine en France parce qu'elle souhaite faire «quelque chose de plus actif dans la poursuite de la guerre, quelque chose qui exige un plus grand sacrifice». À l'approche du départ, cependant, sa nervosité augmente. Vera Atkins lui dit qu'il n'est pas trop tard pour renoncer, mais Noor n'en a nullement l'intention. Ce qui l'inquiète, explique-t-elle, c'est qu'elle ne sait pas comment sa mère réagirait à sa mort. Elle se sent responsable d'elle et demande qu'on ne l'informe pas de son sort si elle disparaît en France, sauf si sa mort est confirmée.

Vera Atkins accepte sa requête, et conclut que Noor est prête à agir. Le fait que l'agent et sa responsable aient les mêmes antécédents et soient toutes deux réfugiées en Angleterre facilite les choses. Peu de personnes en contact avec Vera Atkins, qui parle un Anglais impeccable et se montre british jusqu'au bout des ongles, savent qu'elle est née Vera Rosenberg en Roumanie, un pays allié de l'Allemagne depuis le début de la guerre. Son père, un homme d'affaires allemand, et sa mère, un sujet britannique né en Afrique du Sud, sont juifs tous les deux. À Bucarest, Vera menait une vie privilégiée et avait comme amis et admirateurs des diplomates et des espions britanniques, ainsi que l'ambassadeur allemand. Elle a fui en Angleterre avec sa famille quand les fascistes antisémites de la Garde de fer ont pris le pouvoir en Roumanie.



CHRONOLOGIE

Événements de la guerre en Europe et en Afrique du Nord, de 1941 à 1943.

DÉCEMBRE 1941

Les troupes allemandes sont repoussées de Moscou et se retranchent pour un long combat, qui épuise le Reich et accroît ses exigences en main-d'œuvre et autres ressources dans les pays occupés.

JANVIER 1942

Reinhard Heydrich, général SS, expose la « solution finale » – le plan nazi secret d'extermination des Juifs européens – à la conférence de Wannsee, en Allemagne.

AVRIL 1942

Le SOE britannique est autorisé à infiltrer des agents féminins en France occupée pour aider et armer les groupes de résistance.

JUIN 1942

Reinhard Heydrich est assassiné par un commando tchèque à Prague, au cours d'une opération secrète menée par le gouvernement tchèque en exil à Londres et le SOE.

AOÛT 1942

Les agents du contre-espionnage allemand éradiquent un réseau d'espions à Berlin, connu sous le nom d'Orchestre rouge, d'après ses liens avec Moscou.

NOVEMBRE 1942

Les Alliés débarquent en Afrique du Nord. Hitler riposte en occupant la zone libre. L'Allemagne contrôle désormais l'ensemble du territoire français.

JUIN 1943

Jean Moulin, chef de la résistance française, est capturé par l'officier SS Klaus Barbie, et torturé à mort.



Des soldats allemands marchent péniblement dans la boue pendant leur retraite de Moscou (ci-dessus). Les membres d'une cellule de la résistance française sont rassemblés autour d'une radio clandestine (ci-dessous). Yvonne Corneau travaille pour le SOE comme opératrice radio en France (en bas, à droite). La mitrailleuse Sten est largement utilisée par les résistants dans l'Europe occupée (en bas, à gauche).



DÉDÉE DE JONGH

(ci-dessous) fondée, avec des membres de sa famille, le réseau Comète, qui vient en aide aux aviateurs alliés abattus par les Allemands au-dessus de la Belgique occupée. La carte ci-dessous retrace les itinéraires du réseau Comète (lignes en pointillés) et du réseau O'Leary (lignes pleines). Ces deux circuits d'évasion mènent les fugitifs en Espagne, où des agents consulaires britanniques les prennent en charge et les évacuent vers l'Angleterre, via Gibraltar.



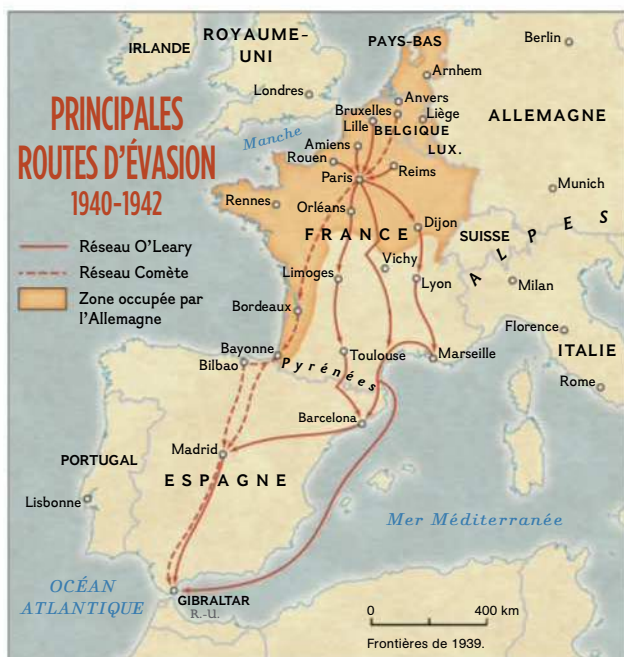
Vera Atkins prend soin de toutes ses « filles » (certaines ont 30 ou 40 ans), et se fait un devoir d'être présente à leur départ. Mais elle a des raisons d'être particulièrement inquiète pour Noor lorsqu'elle l'accompagne, le 16 juin 1943, à l'aérodrome. La jeune femme embarque dans un monomoteur Lysander, seul avion capable de se poser sur de courtes pistes dans les campagnes françaises. Le réseau qu'elle doit rejoindre – dirigé par Francis Suttill, nom de code Prosper – a subi récemment des pertes, peut-être dues à la présence d'un traître dans ses rangs. Juste avant le départ de Noor, deux Françaises qui dirigeaient une planque pour Suttill ont été arrêtées, ce qui renforce l'inquiétude concernant la sécurité du réseau. Il n'est pas facile pour Vera Atkins d'exposer à de tels dangers quelqu'un qui lui fait confiance et se fie à elle. À son agent qui s'apprête à s'envoler, et ne reviendra peut-être jamais, elle offre une broche en argent en forme d'oiseau.

RÉSISTANCE ET REPRÉSAILLES

En cette année 1943, de nombreux agents alliés infiltrés en Europe occupée travaillent étroitement avec des mouvements de résistance locaux, dont les actions audacieuses déclenchent souvent les représailles mortelles de l'occupant. Certains résistants risquent leur vie pour aider des aviateurs alliés à échapper à l'ennemi. Andrée « Dédée » de Jongh, aidée par d'autres compagnons, dont son père, crée un circuit d'évasion, le réseau Comète, et organise des planques dans sa Belgique natale, où de nombreux aviateurs en mission de bombardement sont abattus. Elle leur fournit des vêtements civils et de faux papiers d'identité, puis des passeurs leur font traverser la France jusqu'à l'Espagne neutre. Pour réduire le risque qu'une arrestation entraîne d'autres le long de l'itinéraire, les passeurs

ne se connaissent pas entre eux. Ils se débarrassent de leurs « colis » (les fugitifs) à des arrêts convenus où le passeur suivant les récupère un peu plus tard. Dédée elle-même mène des hommes via les Pyrénées jusqu'en Espagne, où des fonctionnaires britanniques agissant sous couvert diplomatique les embarquent à Gibraltar. Un service d'évasion britannique, le MI9, aide financièrement le réseau Comète et soutient le réseau O'Leary, du nom d'emprunt d'un médecin belge qui s'est réfugié en Angleterre après avoir été évacué de Dunkerque en 1940. Les deux réseaux finiront par être infiltrés et démantelés par les Allemands, mais ils sauveront près de 1500 personnes, dont beaucoup reprendront le combat contre le Reich.

Les représailles sont particulièrement sévères quand les résistants s'en prennent à des officiers allemands. En septembre 1941, Hitler envoie le général SS Reinhard Heydrich à Prague pour réprimer des actions de



résistants tchèques. Ceux-ci organisent alors une attaque audacieuse, et qui sera lourde de conséquences contre ce nazi redouté. Le travail d'Heydrich comme Protecteur de Bohême-Moravie – l'équivalent aujourd'hui de la République tchèque – n'est pas de protéger les populations de ces régions, mais de protéger le Reich en terrorisant les Tchèques et en augmentant leur contribution à l'effort de guerre. Personnage puissant œuvrant en coulisses avec tout pouvoir sur le SD (le service de sécurité de la SS qu'il a organisé) et la Gestapo (la police secrète d'État),

Heydrich espère triompher sur la scène publique en soumettant la population tchèque à sa politique de la carotte et du bâton. La carotte, c'est l'augmentation des salaires et des rations pour les travailleurs des manufactures et des usines d'armement. Si le sabotage industriel décline et la production de guerre augmente, ce n'est pas seulement à cause des avantages offerts par Heydrich, mais plutôt parce que les ouvriers redoutent le bâton qu'il brandit en faisant arrêter des milliers de Tchèques et en exécutant des centaines.

Nommé vice-gouverneur du Reich, Heydrich s'occupe secrètement de la « solution finale de la question juive ». Chargé de superviser l'anéantissement des Juifs dans les territoires occupés, et de garder secrète cette monstruosité, il annonce qu'ils seront « réinstallés à l'Est ». Cela doit les inciter à ne pas résister à la déportation et empêcher les non-Aryens, y compris les Tchèques slaves, les Slovaques et les Polonais, de reconnaître qu'ils sont eux aussi menacés par les nazis, qui les considèrent comme des sous-hommes. Après avoir regroupé les Juifs tchèques, Heydrich et ses séides SS commencent à étudier la composition raciale du reste de la population. Les jeunes gens sont examinés par des médecins prétendument aptes à identifier ceux que leurs traits aryens pourraient autoriser à intégrer le Reich. Comme le dit en privé Heydrich : « Nous tenterons de germaniser cette vermine tchèque. » Ceux qui ne seront pas germanisés devront continuer de travailler jusqu'à la fin de la guerre puis seront supprimés. Hitler leur réserve un « traitement spécial », c'est-à-dire l'extermination.

Le succès d'Heydrich – le développement de la production de guerre et l'écrasement de toute opposition – convainc l'ancien président tchécoslovaque Edvard Benes, qui s'est réfugié à Londres quand Hitler a morcelé son pays, de proposer « une action spectaculaire contre les nazis : un assassinat conduit dans le plus grand secret ». La cible est Heydrich, et le secret est essentiel, non seulement pour éviter d'alerter l'ennemi, mais pour dissimuler l'implication de Benes et du SOE qui arme



TRAINS DE LA MORT

Les Juifs du ghetto de Varsovie sont forcés de monter dans des wagons en 1942. La plupart sont dirigés vers les camps de la mort conçus par les SS pour tuer aussi vite que possible, à la différence des camps de concentration ou des camps de travail forcé, où les Juifs valides et les autres captifs réussissent parfois à survivre pendant des années.



« Nous tenterons de germaniser cette vermine tchèque. »

REINHARD HEYDRICH,
GÉNÉRAL SS ET
VICE-GOUVERNEUR DU REICH
EN BOHÈME-MORAVIE

La section F et les «filles d'Atkins»

Pendant la guerre, la section F du SOE expédie 39 femmes en France pour aider les résistants.

La première de ces volontaires, Virginia Hall, une Américaine, s'y rend de sa propre initiative avant même que le SOE autorise le recrutement d'agents féminins, en 1942. Les suivantes, dont les trois femmes en photo ci-dessous, sont appelées les «filles d'Atkins», d'après Vera Atkins (ci-contre), l'assistante du responsable de la section F. Si elle se préoccupe des quelque 400 agents du SOE assignés en France, Vera Atkins se sent personnellement responsable de ses «filles», dont certaines sont mères de famille. Toujours présente lors de leur départ en mission, elle est consciente des risques qu'elles courent. Leurs chances de survie sont bien moindres que celles des soldats dans l'armée.

Vera Atkins et son supérieur, Maurice Buckmaster, cherchent des recrues qui parlent un français irréprochable. La majorité des femmes sélectionnées ont été élevées en France ou y ont étudié, avant de rejoindre la Grande-Bretagne quand la guerre menaçait. Certaines se sont engagées dans la Force féminine auxiliaire de l'aviation (WAAF) ou au First Aid Nursing Yeomanry (FANY), une organisation caritative dont une unité secrète s'occupe des communications radio codées avec les agents du SOE à l'étranger. Eileen Nearne (ci-dessous, au centre) a été élevée en France. Rentrée en Angleterre en 1940 elle rejoint la branche secrète du FANY, avant d'intégrer la sec-



tion F. Sa sœur Jacqueline est alors messagère du SOE en France et ne veut pas que sa cadette se mette en danger. Mais Eileen insiste pour jouer son rôle d'opératrice radio. Capturée et torturée, elle est envoyée en camp de concentration. Elle en ressort si traumatisée que Jacqueline devra en prendre soin pendant longtemps. La plupart des opératrices radio ne restent guère plus d'un mois en France. Au-delà, elles sont ou arrêtées ou rapatriées. Yvonne Corneau (voir p. 53) accomplit cette tâche pendant plus d'un an, expédiant des messages et déménageant sans arrêt avec sa valise-radio.

Certaines recrues du SOE sont déjà expertes en matière de renseignement, telle Christine Granville (ci-dessous, à gauche), qui a été intermédiaire entre la résistance de sa Pologne natale et les renseignements britanniques. Née en France, Odette Sansom (ci-dessous, à droite), y retourne comme agent et est arrêtée en 1943 avec un officier du SOE, Peter Churchill. Elle raconte alors que c'est son mari, mais aussi un neveu du Premier ministre anglais. Ce mensonge poussera le commandement allemand, qui redoute des représailles, à les épargner.

FEMMES COURAGE Ci-dessous, trois recrues d'Atkins : Christine Granville, originaire de Pologne ; Eileen Nearne, britannique ; et la Française Odette Sansom, qui inspirera à Herbert Wilcox le film *Odette, agent S23*. Toutes trois survivront à la guerre, mais treize agents féminins du SOE perdront la vie en France.



et entraîne ceux qui vont le tuer. Peu de temps auparavant, les Allemands ont exécuté cinquante otages en France, après l'assassinat d'un commandant. Le coût de l'attentat contre Heydrich sera sûrement beaucoup plus élevé. Tout mérite ou blâme qui sera accordé à l'opération devra être attribué à des patriotes du pays agissant spontanément.

Cette description correspond précisément à Josef Gabčík et Jan Kubiš, les soldats désignés pour abattre Heydrich. Après un entraînement rigoureux de commando au SOE, puis une formation de parachutistes, ils atteignent leur zone de largage la nuit du 28 décembre 1941, en même temps que deux autres équipes chargées d'établir le contact radio entre la résistance tchèque et Londres. Mais Gabčík se blesse au pied en touchant terre et Kubiš doit le soutenir jusqu'à ce que des sympathisants les mènent à une planque dans Prague ; là, ils rencontrent le chef de la résistance, Ladislav Vaněk, à qui ils révèlent le but de leur mission. Tandis que Gabčík récupère lentement, des informateurs tchèques découvrent que Heydrich néglige sa propre sécurité. Lors de ses déplacements, le général SS circule souvent en voiture décapotable accompagné de son seul chauffeur.

En mai, Gabčík et Kubiš sont rejoints par plusieurs autres membres de commandos. Ils sont prêts à frapper. Vaněk alerte Londres sur le fait que les nazis répondront à l'attaque en anéantissant la résistance tchèque organisée, mais cette objection ne dissuade pas les commanditaires. « L'assassinat est une nécessité, insiste Gabčík, et, pour ma part, j'obéirai aux ordres qui m'ont été donnés. » Heydrich se rend tous les matins en voiture, avec son chauffeur, de sa résidence à son bureau, au palais Cernín, à Prague. Le 27 mai 1942, Gabčík et Kubiš passent à l'action. Ils ont repéré l'itinéraire de Heydrich et décidé de l'attendre dans un virage où la voiture devra ralentir. Gabčík ouvre sa valise et assemble une mitraillette Sten. Kubiš se place en face de lui, de l'autre côté de la route, avec deux bombes. Un autre combattant, Josef Valčík, fait le guet. La voiture de Heydrich apparaît et Gabčík presse la détente de la Sten, qui s'enraye. Heydrich sort son pistolet et ordonne au chauffeur de s'arrêter. Quelques secondes plus tard, Kubiš jette une bombe qui explose sur le véhicule. Blessé à la rate, Heydrich sort de la voiture et s'effondre, après avoir tiré plusieurs coups de feu incertains sur Gabčík, qui s'enfuit avec Kubiš. Heydrich est opéré, mais sa blessure s'aggrave. Il meurt le 4 juin 1942.

Gabčík, Kubiš et cinq autres membres du commando ont trouvé refuge dans la crypte d'une église de Prague. Hitler ordonne que tous ceux qui sont suspectés



L'ASSASSINAT D'HEYDRICH

Le 27 mai 1942, le combattant Jan Kubiš lance une grenade à main (telle celle ci-dessus, à gauche) sur la voiture de Reinhard Heydrich (en haut, après l'attaque). Ce dernier est blessé mortellement. Kubiš s'enfuit à bicyclette (ci-dessus, à droite).

« L'assassinat est une nécessité, et pour ma part j'obéirai aux ordres qui m'ont été donnés. »

JOSEF GABČIK,
COMBATTANT TCHÈQUE

d'avoir aidé le commando soient exécutés, ainsi que leurs familles ; le 9 juin, les agents de la Gestapo pénètrent dans la bourgade de Lidice, qu'ils soupçonnent d'avoir abrité les résistants. Tous les hommes adultes – 200 en tout – et plusieurs femmes sont exécutés ; les survivantes sont expédiées au camp de concentration de Ravensbrück. Les Allemands épargnent quelques enfants, mais plus de 80 sont déportés à Chelmno, en Pologne. La presse, contrôlée par les nazis, fait largement état du massacre pour mettre en garde les Tchèques d'accueillir des suspects.

À la mi-juin, le commando Karel Curda trahit ses camarades en échange d'une amnistie pour lui-même et sa famille, et d'une grosse récompense. Il ne connaît pas la cachette des fugitifs, mais oriente la Gestapo vers la maison d'une femme du réseau de Vanek. Celle-ci avale une capsule de cyanure à leur arrivée. Son fils, un messenger de Vanek, craque en voyant la tête décapitée de sa mère dans un

Joséphine Baker

Adulée et élevée au statut de star en France, Joséphine Baker remercie son pays d'adoption en se mettant à son service comme espionne et messagère pendant la Seconde Guerre mondiale. Née en 1906, à Saint-Louis, aux États-Unis, elle est, à 19 ans, danseuse de music-hall à Broadway, quand un imprésario français la remarque et l'emmène à Paris. Là, elle élève la danse exotique à une forme d'art, joue au cinéma et atteint une célébrité que peu d'artistes afro-américains obtiendront des décennies plus tard, dans une Amérique racialement divisée. En 1937, elle devient citoyenne française. Deux ans plus tard, tandis que la guerre se profile, le capitaine Jacques Abtey, des services secrets français, la contacte. Agent du Deuxième Bureau, il lui demande de profiter de sa fréquentation des cercles où se côtoient officiers et diplomates de divers pays pour espionner ceux qui pourraient travailler pour l'Axe ou trahir la France. Il la prévient que la mission sera dangereuse si les Allemands envahissent le pays, mais l'artiste accepte immédiatement.

AUDACE Personnage intrépide sur scène comme dans la vie, Joséphine Baker est messagère pour la résistance française ; plus tard, elle fait scandale aux États-Unis en dénonçant la ségrégation raciale.

ment. « La France a fait de moi ce que je suis, dit-elle à Abtey. Les Parisiens m'ont donné leur cœur et je leur ai donné le mien. Je suis prête, capitaine, à leur donner ma vie. »

Joséphine Baker et Abtey deviennent proches, et l'agent secret ne demande pas à la chanteuse de rester dans Paris occupé en juin 1940. De toute manière, la politique raciale allemande mettrait un terme à sa carrière. Joséphine s'enfuit à Vichy, en zone libre, et se produit de temps à autre en public tout en travaillant secrètement avec Abtey pour la France Libre, le mouvement de résistance du général de Gaulle. Début 1941, Joséphine et Abtey gagnent l'Afrique du Nord via l'Espagne. À la frontière, Joséphine vole des documents pour les agents de la France libre à Lisbonne, y compris des photos qu'elle dissimule sous ses vêtements et des messages écrits à l'encre invisible sur des partitions. Elle est occasionnellement messagère pour la résistance française en Afrique du Nord, jusqu'au débarquement américain, fin 1942. Ensuite, elle divertit les troupes alliées jusqu'à la libération de son Paris bien-aimé, en 1944.

Pour services rendus à la France en temps de guerre, Joséphine Baker reçoit la Légion d'honneur en 1961, ainsi que la croix de guerre.





VENGEANCE Pour punir l'assassinat d'Heydrich, les soldats allemands détruisent la bourgade de Lidice, tuant tous les hommes et de nombreuses femmes (à gauche), et envoyant la plupart des enfants dans les camps de la mort. De Lidice mise à sac, il ne reste que le panneau ci-dessus.

« Si les générations futures nous demandent pourquoi nous nous battons dans cette guerre, nous leur raconterons l'histoire de Lidice. »

FRANK KNOX,
SECRÉTAIRE AMÉRICAIN
À LA MARINE

aquarium. Il avoue : sa mère lui a dit de se réfugier avec les combattants dans une église. Bientôt, les SS encerclent l'édifice. Les fugitifs refusent de se rendre et abattent plus d'une douzaine d'Allemands avant de se donner la mort.

Les représailles, brutales, durent des mois. Plusieurs milliers de Tchèques sont tués, dont 3 000 Juifs qui n'ont rien à voir avec le complot et sont déportés dans les camps de la mort. La résistance tchèque est paralysée, mais les dirigeants nazis paient aussi le prix. L'assassinat de Heydrich les a privés de leur aura d'invincibilité, et la divulgation du massacre de Lidice lève le voile sur les atrocités des SS. « Si les générations futures nous demandent pourquoi nous nous battons dans cette guerre, déclarera plus tard le secrétaire américain à la marine Frank Knox, nous leur raconterons l'histoire de Lidice. »

Le ministre de la Propagande allemand Joseph Goebbels annonce que le complot a été « ourdi en Angleterre », mais ses mensonges sont si fréquents que l'accusation, bien que fondée, est facilement réfutée. « Aucun ordre pour le meurtre de Heydrich n'a jamais été émis de Londres », déclare le Foreign Office britannique. La vérité, ici, est une victime nécessaire de l'effort de guerre allié. Si Benes et les Britanniques avaient admis leur responsabilité, ils auraient aidé leurs ennemis et minimisé l'action héroïque de Gabčík, Kubis et d'autres patriotes qui firent le sacrifice ultime pour leur patrie. Comme le signalait le chef de la Gestapo à Prague dans un rapport sur les 252 parents et complices des patriotes capturés et condamnés à mort en septembre, beaucoup avaient crié, devant le peloton d'exécution : « Nous sommes fiers de mourir pour notre pays. »

LE RÉSEAU ORCHESTRE ROUGE À BERLIN

En octobre 1941, alors que le complot contre Heydrich s'organise à Londres, le lieutenant Harro Schulze-Boysen, officier du renseignement au ministère de l'Aviation allemand, reçoit chez lui, à Berlin, la visite d'Anatoly Gourevitch, un agent du GRU, le service de renseignement militaire de l'armée soviétique. Pour un espion russe, ce genre de rencontre est extrêmement risqué, mais les Soviétiques sont prêts à tout pour renouer le contact avec Schulze-Boysen, dont ils sont sans nouvelles depuis des mois. Et de son côté, Schulze-Boysen est si impatient de trahir le régime d'Hitler que, pendant des heures, il renseigne Gourevitch sur les plans et les capacités des Allemands. Il essaie d'autant moins de cacher la rencontre à sa femme, Libertas, que celle-ci est sa complice en crimes majeurs contre l'État nazi.

La haine personnelle de Harro Schulze-Boysen envers les nazis remonte à 1933 et l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Les troupes de choc nazies ont alors envahi les bureaux du journal d'opposition qu'il publiait avec son ami Henry Erlanger, et ont passé les deux hommes à tabac. Erlanger est mort sous les coups et Schulze-Boysen a été hospitalisé. Transformé par l'épreuve, il est devenu une taupe au sein de l'administration militaire allemande pour la miner de l'intérieur. « J'ai mis ma vengeance en attente », confie-t-il, avant d'entrer dans la Luftwaffe, où son appartenance à une longue lignée d'officiers de la marine allemande réussit à dissiper les doutes sur sa loyauté.

Libertas Schulze-Boysen est, comme son mari, issue d'une famille de la haute société. Elle a la chevelure blonde et l'aspect nordique dont nombre de nazis sont dépourvus et qu'ils envient. Autour du couple s'est formé un cercle d'acteurs, d'écrivains et de metteurs en scène qui n'ont rien à voir avec les célébrités insouciantes qu'on voit dans la presse hollywoodienne. Beaucoup ont des amis, des parents ou des ancêtres juifs, et tous sont épouvantés par l'antisémitisme des nazis. Des amis talentueux, comme l'écrivain et metteur en scène Adam Kuckhoff, ont du mal à trouver du travail, car ils ont participé à la contre-culture allemande si dynamique avant-guerre, et depuis considérée comme dégénérée. Kuckhoff présente Schulze-Boysen à l'homme qui va les aider à faire de ce cercle informel d'antnazis un réseau d'espions. Il s'appelle Arvid Harnack, et supervise la production militaire et industrielle allemande au ministère de l'Économie.

Harnack contacte Alexandre Korotkov, le chef des services secrets à l'ambassade soviétique, et enrôle Kuckhoff et Schulze-Boysen comme conspirateurs. Korotkov presse les nouvelles recrues de couper les liens avec les autres dissidents, qui pourraient les dénoncer en cas d'arrestation, mais les deux hommes restent impliqués dans des actes de résistance comme l'impression de prospectus anti-nazis. Beaucoup, autour d'eux, savent qu'ils sont contre le régime, et une poignée



HARRO ET LIBERTAS SCHULZE-BOYSEN

Formant un couple magnétique, Harro et Libertas Schulze-Boysen attirent chez eux, à Berlin, des opposants au régime nazi qui partagent leur vision. Pendant la guerre, certains les rejoindront dans un réseau d'espionnage qui fournit aux Soviétiques des secrets allemands, notamment les plans militaires obtenus par Harro en tant qu'officier de la Luftwaffe. Ce réseau berlinois fait partie des divers groupes de renseignement qui, partout en Europe, entretiennent des liaisons radio avec Moscou et sont collectivement connus sous le nom d'Orchestre rouge.

participe à leur action d'espionnage, y compris leurs femmes. À la différence de Libertas Schulze-Boysen et de l'épouse américaine d'Harnack, Mildred, qui est professeure d'anglais et passe parfois des messages au réseau, Greta Kuckhoff a un enfant dont elle doit s'occuper. Bien qu'il veuille la protéger, son mari accepte que Korotkov lui confie une valise contenant du matériel radio. Une livraison de ce genre est considérée plus sûre pour une femme que pour un homme, mais pour Greta, cela équivaut à « placer (sa) tête dans un nœud coulant ».

Après l'invasion de la Russie par l'Allemagne, en juin 1941, les Soviétiques abandonnent leur ambassade à Berlin. Pour les conspirateurs, les signaux radio sont les seuls moyens d'atteindre Moscou. Les messages expédiés par l'opératrice inexpérimentée sont brefs, puis s'interrompent totalement. Cela épargne au réseau berlinois d'être détecté par les techniciens allemands, qui n'ont pas le temps de localiser l'émetteur. Le contre-espionnage allemand soupçonne l'insaisissable

Le groupe de la Rose blanche

Peu de villes allemandes sont plus étroitement associées aux nazis que Munich, où Hitler célèbre chaque année, avec ses « anciens combattants », l'anniversaire du putsch de la Brasserie du 8 novembre 1923 (une tentative de prise de pouvoir par la force en Bavière).

Le 8 novembre 1941, il leur déclare : « Jamais, auparavant, un empire géant n'a été écrasé et éliminé aussi vite que la Russie soviétique. » Cependant, l'armée allemande s'enlise en Russie, et la résistance à son régime bourgeoise à l'université de Munich. Des étudiants engagés dans un petit groupe de résistance, la Rose blanche, ont servi comme médecins en Russie, où ils ont été témoins des atrocités et des revers de l'armée allemande. Dès 1943, les meneurs de ce mouvement – parmi lesquels l'étudiant en médecine Hans Scholl et sa sœur Sophie – distribuent des tracts antinazis dans Munich et ailleurs. Un de ces tracts prédit que la guerre d'Hitler réduira les villes allemandes en cendres ; un autre annonce que 300 000 Juifs ont été assassinés « de la manière la plus bestiale » par les Allemands en Pologne. Les agents de la Gestapo enquêtent sur ces

tracts, mais les membres de la Rose blanche continuent d'appeler à la résistance, ou écrivent sur les murs des slogans comme « Hitler, meurtrier de masse ». En février 1943, Hans et Sophie Scholl sont arrêtés à Munich, leurs tracts à la main. Ils sont accusés de trahison et condamnés à mort. Leur ami Christoph Probst et d'autres figures du mouvement sont également exécutés, mais leur message survit. L'un des derniers tracts de la Rose blanche passe clandestinement en Angleterre où il est reproduit. La RAF en lâche des centaines de milliers d'exemplaires sur l'Allemagne au milieu de l'année 1943.



TRIO DE REBELLES Rencontre, à Munich, entre Hans Scholl (à gauche), qui a servi sous l'uniforme allemand comme médecin, sa sœur Sophie (au centre) et Christoph Probst.



FIGURES DU RÉSEAU

Parmi les membres du réseau Orchestre rouge, on compte Arvid Harnack (ci-dessus, à gauche), qui initie les contacts avec les espions soviétiques, son épouse Mildred (au centre) et l'écrivain Adam Kuckhoff (à droite).

EXÉCUTIONS

Mildred Harnack et les autres femmes condamnées pour leur implication dans le réseau berlinois sont guillotonnées (ci-contre), une exécution plus rapide que celle réservée aux hommes, qui ont droit à une mort lente par pendaison.



« Cette mort
me convient. »

HARRO SCHULZE-BOYSEN,
ESPION CONDAMNÉ

« Et j'aimais
tellement
l'Allemagne ! »

LES DERNIERS MOTS
DE MILDRED HARNACK

agent, dont le doigt agile effleure la touche, d'être un « pianiste » jouant pour le compte d'un réseau d'espionnage soviétique qu'ils baptisent Orchestre rouge.

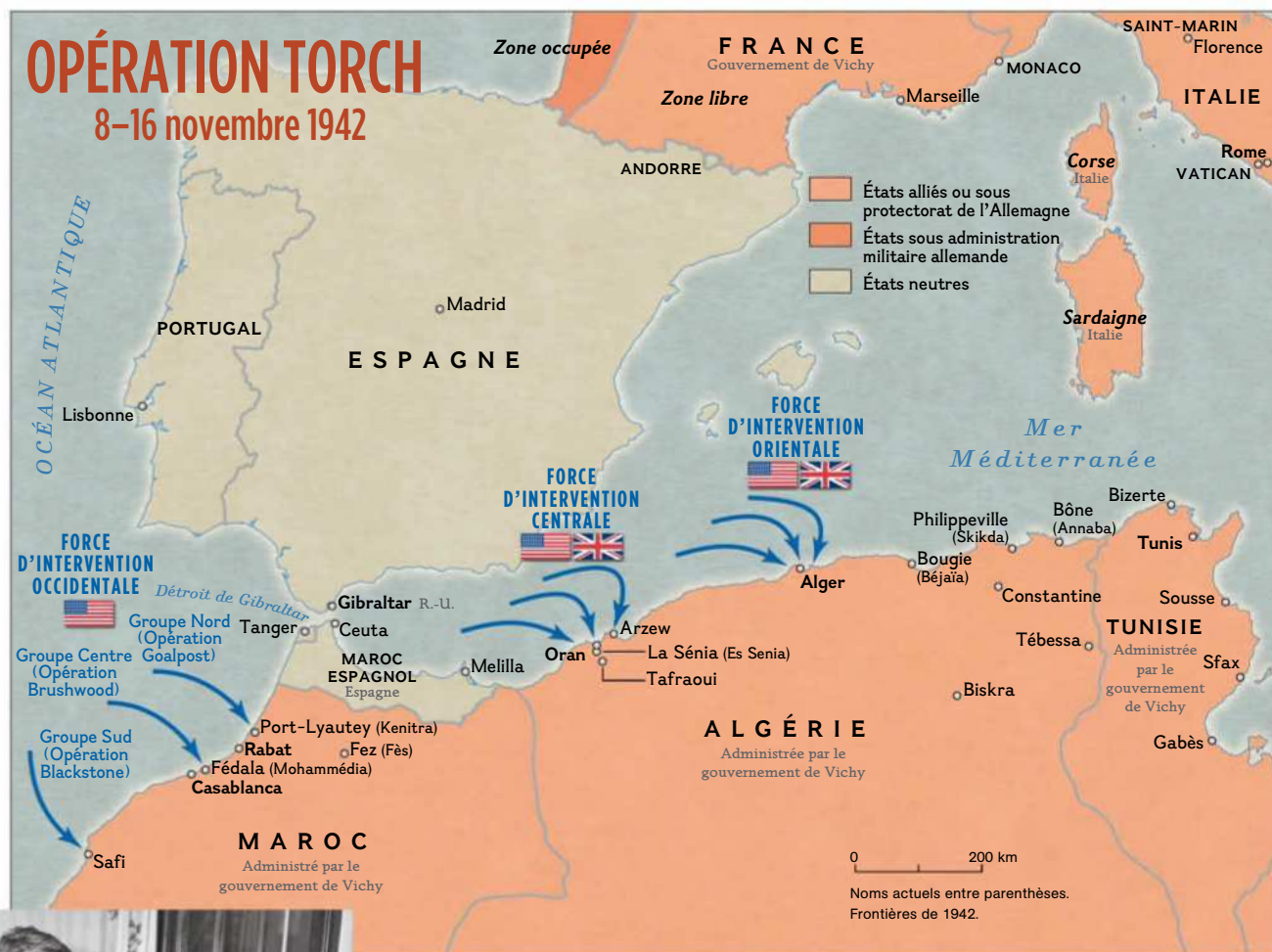
En fait, les meneurs du réseau berlinois ne savent pas qu'ils font partie de cette organisation. Ils n'ont jamais entendu parler de Léopold Trepper. Celui-ci a été recruté quelques années plus tôt par le GRU pour créer un réseau d'espionnage, et il dispose de bases en France et en Belgique d'où ses agents expédient des messages radio codés à Moscou. Quand ils l'arrêteront à Paris, les Allemands se vanteront d'avoir attrapé le « Grand chef » de l'Orchestre rouge. Mais Trepper n'avait aucune implication avec le réseau berlinois. Jusqu'à ce que Moscou, désespéré, contacte par radio son « Petit chef » à Bruxelles, Anatoli Gourevitch, pour lui ordonner de prendre contact avec le réseau de Berlin. Trepper est alors stupéfait d'apprendre que les Soviétiques ont inclus dans leur message les noms et adresses de leurs contacts. « Ce n'est pas possible, s'est-il exclamé. Sont-ils devenus fous ? »

Ses craintes sont fondées. Les agents allemands, qui enregistrent les communications de Gourevitch avec Moscou, finissent par localiser l'émetteur à Bruxelles, et réussissent à casser son code. Ils démasquent ainsi les responsables du réseau berlinois. En juillet 1942, la Gestapo les place sous surveillance renforcée, enregistre leurs conversations téléphoniques et élargit la liste des suspects. À la fin du mois d'août, Harro Schulze-Boysen est arrêté ; des douzaines d'autres, dont beaucoup sont des résistants sans aucune pratique de l'espionnage, connaissent le même sort. Hitler est consterné d'apprendre que des Allemands éminents conspirent contre son régime. Il ordonne des procès secrets qui aboutissent à 46 condamnations à mort d'hommes et de femmes, y compris les Schulze-Boysen, les Harnack et les Kuckhoff. Greta Kuckhoff sera épargnée et passera le reste de la guerre en prison. Libertas Schulze-Boysen implore d'avoir la vie sauve, en vain. Son mari se montre intraitable. « Cette mort me convient », déclare-t-il. Quant à Mildred Harnack, ses derniers mots sont pour son pays d'adoption, tellement civilisé naguère, à présent déshonoré par les nazis : « Et j'aimais tellement l'Allemagne ! »



OPÉRATION TORCH

8-16 novembre 1942



CARLETON COON

L'anthropologue américain (ci-dessus) est officier de l'OSS en Afrique du Nord quand les Alliés y débarquent, en novembre 1942, lors de l'opération Torch (carte ci-dessus). Les forces d'intervention (*task forces*) prennent le contrôle du Maroc et de l'Algérie, mais affrontent les forces de l'Axe en Tunisie.

L'OSS EN AFRIQUE DU NORD

Quand, en juin 1942, William Donovan prend en charge l'Office of Strategic Services (OSS), le Bureau des services stratégiques récemment créé à Washington, l'essentiel de sa mission consiste à réunir des informations et mener des actions clandestines en soutien au futur débarquement allié en Afrique du Nord, alors française, administrée par le gouvernement collaborationniste de Vichy. Donovan missionne un gradé de la marine, le colonel William Eddy, qui parle couramment le français et l'arabe, pour chercher la collaboration des chefs tribaux d'Afrique du Nord et enrôler des partisans. Parmi les subordonnés d'Eddy, un anthropologue de 38 ans, Carleton Coon, a travaillé sur le terrain au Maroc. Coon et ses collègues « n'étaient jamais soumis aux ordres, écrira plus tard Donovan. Nous leur demandions toujours : "Aimeriez-vous... (sous-entendu, aimeriez-vous vous faire tuer) ?" À quoi ils répondaient toujours : "Oui." » Coon, qui a été formé pour expédier des messages radio codés et mener des actions de sabotage, poursuit un rêve d'enfant : « Voyager dans d'étranges montagnes, soulever des tribus et anéantir l'ennemi avec des méthodes secrètes et non-orthodoxes. »



« Voyager dans
d'étranges
montagnes,
soulever
des tribus et
anéantir
l'ennemi avec
des méthodes
secrètes et non-
orthodoxes. »

LE RÊVE DE CARLETON COON,
OFFICIER DE L'OSS

Coon a commencé son travail clandestin à Tanger, la capitale du Maroc espagnol, au nord du Maroc français et en face de Gibraltar. Là, des agents du SOE britannique l'initient au maniement des explosifs. En retour, Coon et un autre agent de l'OSS recueillent sur les routes marocaines des cailloux, qui serviront de modèles au SOE pour fabriquer des bombes destinées à crever les pneus des véhicules allemands. « Nous avons remarqué qu'il y avait très peu de cailloux le long des routes, racontera Coon, mais beaucoup de crottins de mulet. Et ainsi, à notre collection de cailloux nous avons ajouté quelques échantillons de crottin local qui furent expédiés à Londres soigneusement emballés. » Les techniciens du SOE « concoctèrent du crottin explosif à partir de ces échantillons, ajoutait-il, et plus tard nous en fîmes bon usage en Tunisie ».

En 1942, Coon passe beaucoup d'heures à communiquer des renseignements militaires au quartier général du général Dwight « Ike » Eisenhower, le commandant des forces d'invasion, qui a quitté Londres peu avant le débarquement pour installer sa base à Gibraltar. En octobre, Eisenhower apprend que le général de division Charles Mast, de l'état-major de Vichy, souhaite rencontrer secrètement un officier américain de haut rang. Ike fait embarquer le général Mark Clark à bord d'un sous-marin britannique qui le débarque dans un port d'Algérie, où il rencontre dans un lieu secret le général Mast. Celui-ci assure à Clark que seule la marine française risque de riposter au débarquement. L'amiral François Darlan,



UN TRAÎTRE ASSASSINÉ

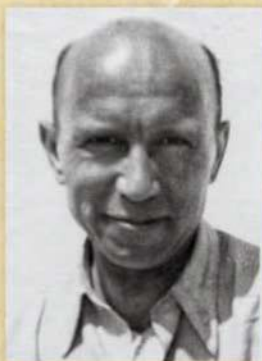
L'amiral François Darlan - ici, au centre de la photo, face au général Eisenhower - est commandant en chef des forces de Vichy lorsqu'il se rend à Eisenhower juste après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Connu pour collaborer avec les Allemands, Darlan est assassiné fin décembre 1942. L'attentat fait la une de la presse (ci-dessus) et met un terme à l'arrangement controversé conclu par Eisenhower, qui a confié à Darlan la responsabilité du Maroc et de l'Algérie.

d'abord chef du gouvernement de Vichy puis chef des forces militaires, n'a pas pardonné l'attaque de Mers el-Kébir menée le 3 juillet 1940 par les Anglais pour empêcher les vaisseaux de guerre français de tomber entre les mains des Allemands.

Fort de ce renseignement, Eisenhower sait à quoi s'attendre lorsque ses troupes débarquent en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942. C'est l'opération Torch (carte p. 64). La résistance de la marine française se dissipe vite quand Darlan accepte un cessez-le-feu et se met d'accord avec Ike qui lui confie l'administration du Maroc et de l'Algérie, pendant que les soldats américains attaquent les forces de l'Axe en Tunisie. Le 24 décembre, Darlan est abattu à Alger. Son assassin fait partie des

Fritz Kolbe, l'agent idéal

De Fritz Kolbe, Allen Dulles a dit qu'il était « l'agent du renseignement rêvé ». Une description appropriée pour cet homme qui méprise les nazis et refuse d'entrer dans leur parti, mais accède aux documents secrets allemands et les partage avec l'OSS. Né en 1900, Kolbe a servi sous les drapeaux peu avant la fin de la Première Guerre mondiale. À la différence d'Hitler et d'autres vétérans qui jurent de venger la défaite allemande, Kolbe considérait le conflit comme un gaspillage tragique de vies humaines, et voulait s'opposer à ceux qui s'apprêtaient à entraîner de



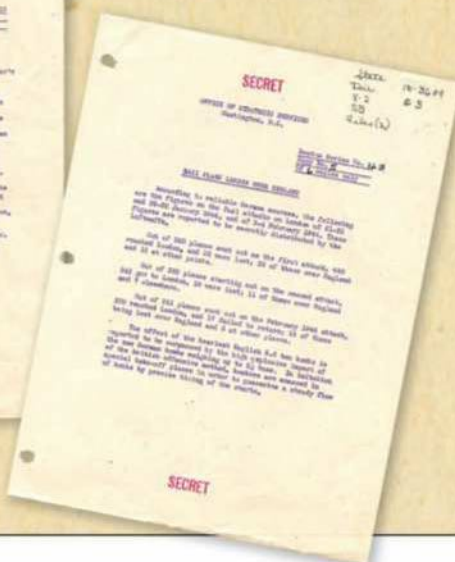
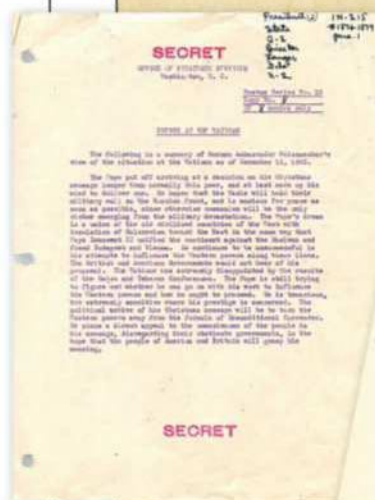
travailler déjà à Berlin pour le ministère des Affaires étrangères. S'il reste dans la capitale allemande, c'est parce que les nazis ont besoin de fonctionnaires expérimentés comme lui qui, sans être membres du parti, savent diriger des administrations, car celles-ci augmentent rapidement à mesure que s'étend le III^e Reich.

Fin 1941, Kolbe se lance dans l'analyse de télégrammes diplomatiques et militaires sensibles pour le compte de Karl Ritter, qui sert d'intermédiaire entre le ministère des Affaires étrangères et le commandement suprême de

nouveau les Allemands sur une voie sanglante. Plusieurs années avant la prise de pouvoir d'Hitler, Kolbe

la Wehrmacht. « Dès les premiers jours, j'ai été en contact avec les secrets des nazis, raconte Kolbe. Je savais que je devais absolument trouver un moyen de les transmettre. » Il utilise plusieurs méthodes pour regrouper des renseignements, qu'il remettra plus tard à Dulles : il recopie des rapports à la main ; les emporte pour les photographier ; ou soustrait les carbones des documents dactylographiés. En 1943, un de ses amis du ministère l'ayant aidé à passer en Suisse comme messenger, Kolbe confie à Dulles sa première livraison. Avant la fin de la guerre, il réussira à faire passer à l'OSS plus de 1600 documents secrets allemands avec l'aide de complices. Les deux mémos ci-contre sont un courrier de l'ambassadeur allemand au Vatican et un rapport sur les pertes de la Luftwaffe au cours d'un raid aérien sur Londres.

TOP SECRET En 1943, Kolbe fournit un rapport allemand expédié de Rome (à gauche) annonçant que le pape veut exhorter les États-Unis et la Grande-Bretagne à renoncer à leurs exigences de reddition inconditionnelle et à s'entendre avec l'Allemagne pour contrer le communisme soviétique. Or, aucun accord de ce genre n'était en projet.



nombreux volontaires français entraînés dans les commandos par Carleton Coon et d'autres agents, dans le cadre d'une opération conjointe SOE-OSS. Aucune des deux agences n'est associée à l'attentat, mais leurs instructeurs sont soupçonnés et doivent se disperser. Coon se retrouve en Tunisie, où il supervise des Arabes et d'anciens légionnaires français en les chargeant de se glisser entre les lignes de l'Axe, d'épier les mouvements de troupes, de faire sauter des ponts et de déposer du crottin explosif sur le trajet des véhicules ennemis.

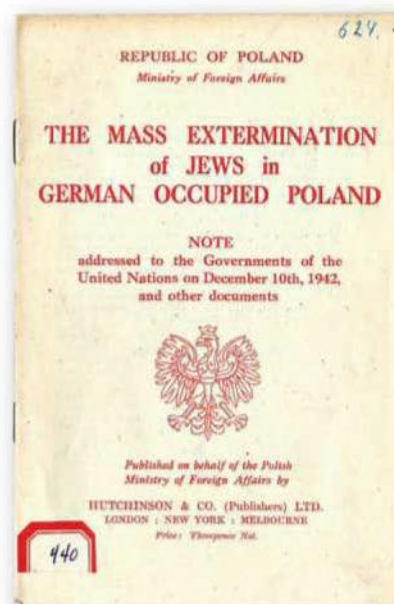
Peu après le débarquement des troupes américaines en Afrique du Nord, les Allemands envahissent la zone libre pour protéger le sud de la France d'une invasion. À la même époque, Allen Dulles, patron de l'OSS, traverse la zone de Vichy pour se rendre en Suisse, où il va officier sous couverture diplomatique. Il manque être arrêté par la Gestapo quand son train atteint la frontière, et passe en Suisse grâce à un policier français sympathisant. Dulles porte sur lui une lettre de crédit d'un million de dollars qu'il dépose dans une banque suisse et qu'il utilisera pour payer ses informateurs et messagers. Mais sa source d'information la plus précieuse est gratuite. Une nuit de 1943, Fritz Kolbe, qui travaille alors pour le ministère des Affaires étrangères à Berlin et lit chaque jour les dépêches diplomatiques et militaires provenant des ambassades et des postes de commandement allemands à travers le monde, frappe à la porte de Dulles : il lui offre l'accès à ce trésor. Kolbe ne demande rien d'autre que la satisfaction de saboter le régime nazi. Bien que cela semble trop beau pour être vrai, l'Allemand est bientôt reconnu à Washington comme un maître espion. Ses révélations propulsent Dulles au faite de sa profession comme futur directeur de la CIA.

L'ARMÉE SECRÈTE FRANÇAISE

Après l'entrée des Allemands en zone libre, les fonctionnaires français connaissent partout un regain de pression pour participer à la mise en œuvre de la « solution finale ». Certains s'y prêtent, qui clameront par la suite qu'ils ignoraient le sort des Juifs qu'ils arrêtaient. Pourtant, le plan secret des nazis pour la mise en œuvre de la Shoa est connu dès décembre 1942. Les pays alliés, regroupés sous le nom de Nations unies, déclarent que les Allemands « mettent à exécution l'intention souvent annoncée par Hitler d'exterminer les Juifs en Europe. » L'annonce – diffusée en diverses langues par les services internationaux de la BBC – s'appuie notamment sur un rapport publié par le gouvernement polonais en exil à Londres, et intitulé « L'Extermination massive des Juifs dans la Pologne occupée par les Allemands ». Jan Karski, un officier polonais qui a pris le maquis après l'invasion de son pays, a participé à la collecte de ces informations. Les responsables de la résistance juive lui ont appris que les déportés du ghetto de Varsovie n'étaient pas « réinstallés à l'Est », mais

LE RAPPORT DE KARSKI

Résistant polonais, Jan Karski (ci-dessous), rassemble des preuves destinées à un rapport du gouvernement polonais en exil à Londres dès 1942 (en bas). Sa publication pousse les Alliés à dénoncer les tentatives nazies d'« extermination des Juifs en Europe ».





ENNEMIS JURÉS

L'officier de la Gestapo Klaus Barbie (en haut) est tristement connu pour les tortures qu'il inflige à ses prisonniers. En 1943, il est sur la trace de Jean Moulin (en bas), le chef de la résistance en France.

exterminés dans des chambres à gaz, tout comme les Tziganes. Des milliers de Juifs du ghetto ont pris les armes et sont morts en combattant les soldats allemands. Parmi ceux qui collaborent à l'arrestation des Juifs – ou risquent l'arrestation pour les sauver – peu ignorent leur sort. « Nous étions confrontés à un génocide, se souvient un Français qui cachait des Juifs. Ceux que les Allemands prenaient mouraient. »

Les membres des réseaux d'évasion risquent eux aussi l'exécution. Dédée de Jongh, responsable du réseau Comète, est arrêtée en janvier 1943 et déportée à Ravensbrück, où elle survit parce que les Allemands ne la croient pas quand elle avoue sa fonction sous la torture. Malgré la répression, le nombre d'aviateurs et de réfugiés sortis de France augmente en 1943, le réseau Comète renaît sous une nouvelle direction, et des réseaux plus petits surgissent, qui échappent à la Gestapo. En envahissant la zone libre, les Allemands ont privé le régime de Vichy de toute légitimité et on incité plus de patriotes français à rejoindre la résistance que les SS et leurs complices de Vichy ne pourront jamais capturer ou tuer.

À la fin de 1942, un officier SS du nom de Klaus Barbie prend la direction de la Gestapo à Lyon. Plus tard, il se vantera : « Je n'étais qu'un lieutenant, mais j'avais plus de pouvoir qu'un général. » Barbie est sur les traces des responsables de la résistance française, dont Jean Moulin, désigné par le chef de la France libre, le général de Gaulle, pour unifier les groupes de résistants. Ces réseaux sont formés de militants communistes français mais aussi d'anticommunistes véhéments comme le capitaine Henry Frenay, qui a fondé et dirige en zone libre le réseau Combat. Déjà, en juin 1940, Moulin a tenté de se trancher la gorge plutôt que de signer sous la torture une déclaration mensongère accusant les soldats sénégalais de viols et de meurtres de civils français. Il lui en reste une cicatrice qu'il dissimule sous une écharpe, alors qu'il devient la cible de la Gestapo. Surmontant l'opposition des critiques qui, comme Frenay, le soupçonnent d'être un sympathisant communiste, Moulin convoque la première réunion du Conseil national de la résis-

tance, à Paris, le 27 mai 1943. Frenay n'y participe pas, mais Combat est représenté, ainsi que les communistes et tous les grands groupes de l'opposition.

Peu de décisions sont prises lors de cette première réunion, mais celle-ci est néanmoins un triomphe pour Moulin. « Il était très, très heureux, rappelle un ami qui dîne ensuite avec lui. Ce soir-là, il était détendu, ce qui était extrêmement rare. » C'est un bref répit pour un homme autour de qui l'étau se resserre. Jean Moulin



« Je n'étais
que lieutenant,
mais j'avais
plus de pouvoir
qu'un général. »

KLAUS BARBIE

demande même à sa sœur de ne pas le contacter si leur mère, qui est souffrante, meurt. « Ils m'arrêteraient à l'enterrement », dit-il.

Le 9 juin 1943, le général Charles Delestraint, candidat de De Gaulle à la tête du regroupement de résistants français connu sous le nom d'Armée secrète, qui appuiera le débarquement allié en France, est arrêté à Paris alors qu'il attend René Hardy. Celui-ci travaille pour Frenay, à Combat, et vient d'établir un plan de sabotage des lignes de la SNCF. Hardy est arrêté sur le chemin du rendez-vous ; il est interrogé par la Gestapo et relâché. Cela aurait dû l'exclure de toute opération ultérieure de la résistance en tant qu'informateur potentiel de la Gestapo, mais Hardy cache son arrestation. Pour choisir un remplaçant à Delestraint, Moulin organise une rencontre à Lyon, le 21 juin. Frenay envoie un représentant, qui vient avec Hardy. Peu après l'arrivée de Moulin, Barbie et ses agents surgissent et embarquent tous les suspects, sauf Hardy, qui réussit à s'enfuir. Jean Moulin ne survit pas

Le ghetto de Varsovie

Plus de 400 000 Juifs ont été confinés par les nazis dans le ghetto de Varsovie – environ 300 ha entourés d'un mur surmonté de barbelés. Des familles entières s'entassent dans une seule pièce, les maladies se propagent et des milliers d'affamés périssent de mort lente. En juillet 1942, quand les SS et la police allemande commencent à déporter les habitants du ghetto, les Juifs qui résistent sont peu nombreux. On leur dit qu'ils partent se réinstaller ailleurs, et il est difficile d'imaginer un endroit pire que celui qu'ils quittent. Mais certains, en contact avec l'extérieur, apprennent la vérité sur l'opération baptisée « Reinhard », en hommage à Heydrich qui vient d'être assassiné.

La rumeur dit que les déportés sont transférés à Treblinka, un camp de la mort en Pologne. Elle pousse les groupes de résistance du ghetto à s'organiser. Fin 1942, il y a assez d'armes, certaines fournies par la résistance polonaise, pour plus de 700 combattants.

En janvier 1943, après une accalmie de plusieurs mois, les troupes allemandes reprennent la déportation des quelque 60 000 Juifs restants. Les combats éclatent et les Allemands se retirent après avoir évacué 5 000 personnes. Les chefs de la résistance

prennent le contrôle du ghetto et exécutent des agents nazis qui ont infiltré les lieux, ainsi que des Juifs collaborateurs. Anticipant un nouvel assaut, les rescapés creusent des bunkers pour se cacher ; d'autres se préparent au combat. En avril, le général SS Jürgen Stroop lance une campagne d'éradication totale. Dès le premier jour, il perd une douzaine d'hommes. Il décide alors d'incendier le ghetto. Beaucoup de Juifs sont enfumés et capturés ; 7 000 meurent au combat ou sont pris au piège des bunkers. Il faudra presque un mois à Stroop pour raser le ghetto et déporter près de 50 000 survivants dans des camps d'où peu d'entre eux sortiront vivants.



DEPORTÉS En 1943, les Juifs quittent le ghetto de Varsovie que les Allemands ont incendié. La majorité d'entre-eux périra dans les camps de la mort. Avraham Meyer, au premier plan avec un manteau sombre, sera l'unique survivant de sa famille.



LE TEMPS DES BARRICADES

Des partisans français engagés contre les Allemands tiennent une barricade, en 1944. Après le débarquement, les groupes de résistance soutenus par le SOE et l'OSS redoublent d'efforts pour libérer la France.

longtemps à ses tortures. L'un des derniers témoins à l'avoir vu vivant, le 24 juin 1943, est un prisonnier arrêté un peu plus tôt : Moulin est étendu sur un banc dans une prison lyonnaise, à moitié mort. « Il avait perdu conscience. Ses yeux caves paraissaient enfoncés dans sa tête. Il avait une affreuse blessure bleuâtre à la tempe. Un léger bruit éraillé sortait de ses lèvres tuméfiées. Sans aucun doute, il avait été torturé par la Gestapo. » S'il avait parlé, la résistance française aurait été décapitée. Mais Jean Moulin emporta ses secrets dans la tombe.

Hardy a été fortement soupçonné d'avoir trahi, mais il a été acquitté après la guerre. Si l'identité du traître a fait l'objet d'innombrables spéculations, celle des meurtriers n'est pas un mystère. Jean Moulin est mort dans une prison tenue par les Allemands. Et si Klaus Barbie n'a pas donné le coup fatal, il avait le sang de Moulin sur les mains – l'un des crimes qui lui ont valu le titre de « Boucher de Lyon ».

Honoré par la France d'après-guerre comme un héros national, Jean Moulin figure sur la longue liste des hommes et des femmes qui ont résisté aux nazis jusqu'à leur dernier souffle. Au moment où la Gestapo resserre les mailles du filet autour de Moulin, les agents du contre-espionnage désintègrent également le réseau Prosper du SOE, que Noor Inayat Khan a rejoint comme opératrice radio en juin 1943. À la fin du même mois, Francis Suttill, le responsable du réseau, et plusieurs de ses agents sont arrêtés. On soupçonne Henri Déricourt, un pilote français impliqué dans les infiltrations du SOE, d'avoir trahi. Mais Déricourt sera jugé et acquitté. La cause de l'effondrement du réseau n'a jamais été déterminée officiellement.

Noor Inayat Khan a échappé à l'arrestation pendant plusieurs mois en changeant constamment de planque. En septembre 1943, elle est le dernier opérateur du SOE à transmettre encore de Paris. Les Allemands publient sa description et offrent une récompense pour sa capture. Appréhendée en octobre, elle est interrogée par Hans Josef Kieffer, le chef du SD, le service de la sécurité SS. « Elle n'a rien lâché. On ne pouvait se fier à rien de ce qu'elle disait », dira-t-il. Après une tentative de fuite, Noor Inayat Khan subit un traitement de plus en plus dur. Son épreuve s'achève au camp de concentration de Dachau. En septembre 1944, elle et trois autres femmes infiltrées en France pour le SOE – Yolande Beeman, Madeleine Damerment et Eliane Plewman – sont exécutées. Son dernier mot, tandis que son bourreau presse une arme contre l'arrière de sa tête, est : « Liberté. » Peut-être sait-elle déjà, tandis que les nouvelles des avancées alliées parviennent jusqu'aux sombres cachots de l'Allemagne nazie, que la liberté, pour laquelle elle et d'autres agents ont combattu en France, est sur le point de triompher.



LE FEU SACRÉ Cette affiche de guerre, imprimée à Londres en 1944, évoque « la flamme de la résistance française » qui, selon Charles de Gaulle, ne doit jamais s'éteindre.

« Elle n'a rien lâché. On ne pouvait se fier à rien de ce qu'elle disait. »

L'OFFICIER SS HANS JOSEF KRIEGER APRÈS L'INTERROGATOIRE DE L'AGENT NOOR INAYAT KHAN

SOUTIEN À LA RÉSISTANCE

Armes et savoir-faire pour les combattants de la liberté.

Le SOE et l'OSS soutiennent, dans toute l'Europe occupée, des groupes de résistants enthousiastes mais mal équipés et sous pression. Non seulement les deux services livrent des armes et de l'équipement, mais ils dépêchent des agents rompus aux opérations clandestines. La plupart reçoivent un entraînement de parachutisme avant d'être largués en territoire ennemi par des bombardiers. Ceux-ci sont aménagés pour livrer aussi des armes, du matériel radio et d'autres équipements essentiels pour la résistance sur les zones désignées. L'une des armes favorites des partisans est le pistolet mitrailleur Sten (ci-dessous à gauche), fabriqué efficacement et à bas prix dans les usines britanniques. Des ateliers secrets ailleurs en Europe produisent

leur propre version de l'arme. Les ingénieurs alliés imaginent également des bombes puissantes mais discrètes, et qui peuvent être déclenchées par un détonateur à retardement, permettant aux saboteurs de s'enfuir à temps.

À force d'essais et d'erreurs, les renseignements alliés affinent la livraison des équipements et la conception des activités d'espionnage. Ces progrès culmineront en 1944 avec l'opération Jedburgh, un projet commun du SOE, de l'OSS et des services secrets des pays occupés, qui consistera à parachuter des petits groupes d'officiers et d'opérateurs radio derrière les lignes ennemies pour coordonner les attaques des résistants quand les Alliés débarqueront en France et s'avanceront en Belgique et en Hollande.



Un partisan français explique à ses camarades le fonctionnement du pistolet mitrailleur MK II Sten fourni par le SOE (ci-dessus, à gauche), qui envoie aussi des radios logées dans des valises (en bas, à droite). Les saboteurs reçoivent du TNT ou du plastic pour détruire les grosses structures comme les ponts (en haut, à droite). Des petits détonateurs, tel celui utilisé ci-dessous à gauche, sont destinés à faire dérailler un train à l'approche.





Les agents du SOE s'entraînent au saut en parachute avant leur largage en territoire ennemi (ci-dessous).
 Qu'ils soient américains ou anglais, ils ont droit à un couteau utilitaire de l'armée (à droite)
 utilisable comme arme si nécessaire. Des opérateurs radio reçoivent un transmetteur à batterie (ci-dessus)
 qui leur permet d'expédier des messages au cours de leurs déplacements.







CHAPITRE

4

FIN DE PARTIE EN EUROPE



CONSPIRATIONS, RUSES ET COUPS DE BLUFF

SUBTERFUGES Des soldats anglais soulèvent un tank Sherman fictif (ci-dessous), l'un des nombreux leurres en caoutchouc gonflable positionnés dans le Pas-de-Calais avant le débarquement en Normandie (page précédente) pour faire croire aux Allemands que les Alliés débarqueraient près de Calais. Cet artifice relaie les fausses informations que des agents doubles sous contrôle britannique communiquent à l'Abwehr, le service de renseignement militaire dirigé par l'amiral Wilhelm Canaris (ci-contre), secrètement opposé à Hitler.



Lorsqu'il débarque à Istanbul, en janvier 1943, le capitaine de corvette George Earle est officiellement attaché naval à l'ambassade américaine. Officieusement, il est l'agent « pas si secret » de Roosevelt en Turquie, un pays neutre grouillant d'espions. « J'étais responsable auprès du président, écrit-il, et n'en référais qu'à lui. » Earle est bien connu des services de l'Abwehr, le renseignement militaire allemand, comme étant antinazi, et pourtant, peu après son arrivée à Istanbul, le nouveau venu reçoit la visite d'un des principaux responsables des renseignements allemands. « Un matin, une semaine après mon installation au luxueux Park Hotel, on frappe doucement à la porte de ma suite, écrit-il. Un homme de petite taille aux cheveux blancs, la cinquantaine, entre dans la pièce. » Le mystérieux visiteur s'incline et se présente : « Amiral Wilhelm Canaris, chef de l'Abwehr. »

Canaris n'a pas l'air d'un homme impliqué dans le monde impitoyable de l'espionnage. « Il voyageait avec ses teckels, et réservait des chambres d'hôtel avec des lits jumeaux, note Earle, un pour ses chiens et l'autre pour lui. » Mais Canaris joue un jeu dangereux qui lui vaudra d'être accusé de haute trahison. Sans en informer Hitler, il vient voir si Earle pourrait convaincre Roosevelt de renoncer à son exigence de reddition inconditionnelle, et de passer un accord avec l'Allemagne. Les armées allemandes sont sur le point de perdre la bataille décisive de Stalingrad ; Canaris espère conclure une paix séparée avec les Américains et les Britanniques avant que les Soviétiques récupèrent leurs territoires perdus et déversent leur vengeance sur le Reich.

Canaris passe sous silence qu'il faudra écarter Hitler du pouvoir car les Alliés ne pourraient jamais traiter avec lui. Astucieux et circonspect, l'amiral laisse la



« Nous mettrons
toute la machine
de guerre
allemande à
votre disposition
pour laisser les
Russes à l'écart. »

BARON KURT VON LERSNER,
CONSPIRATEUR ALLEMAND,
À L'AGENT AMÉRICAIN
GEORGE EARLE

STALINGRAD Les armées
allemandes partent en
captivité après leur défaite
à Stalingrad. La victoire
soviétique annonce que le
projet d'Hitler de conquérir
la Russie est brisé. En
Allemagne, cette défaite
détermine ses ennemis à
éliminer le Führer avant
qu'il ne mène définitive-
ment le Reich à sa perte.

question à d'autres conspirateurs comme le baron Kurt von Lersner qui, peu après la visite de Canaris, soumet un plan à Earle : des officiers allemands se saisiront d'Hitler, d'Himmler, le chef des SS, et d'autres dignitaires nazis, et les remettront aux Alliés. « Pendez-les si vous voulez, dit Lersner. Peu nous importe... Nous mettrons toute la machine de guerre allemande à votre disposition pour laisser les Russes à l'écart. » Earle communique cette proposition au président, mais Roosevelt et Churchill ont de bonnes raisons de rejeter un plan de paix séparée qui les opposerait à Staline et à son Armée rouge, qui a payé le prix fort de la guerre.

D'autres opposants à Hitler projettent de l'éliminer, même si sa mort n'épargnera ni la défaite, ni l'occupation à l'Allemagne. Pour le général de brigade Henning von Tresckow, tuer le Führer est un impératif moral depuis qu'il a ordonné une « guerre d'extermination » en Russie. En mars 1943, Tresckow pose une bombe dans l'avion d'Hitler, mais l'engin n'explose pas, et le complot passe inaperçu. Pendant ce temps, la Gestapo resserre son étau autour du chef de cabinet de Canaris, le général Hans Oster, un ennemi résolu du régime nazi. Deux de ses complices sont appréhendés : Dietrich Bonhoeffer, un pasteur dissident, et le beau-frère d'Oster, Hans von Dohnanyi, un officier de l'Abwehr. Les deux hommes nient toute conspiration contre Hitler, mais Oster est mis aux arrêts pendant que l'enquête se poursuit.



CHRONOLOGIE

Événements de la guerre en Europe, de 1943 à 1945.

JANVIER-FÉVRIER 1943

Les Soviétiques remportent la bataille de Stalingrad, infligeant une défaite cinglante aux Allemands.

AVRIL-MAI 1943

L'opération Mincemeat, campagne de désinformation britannique, détourne l'attention d'Hitler de la Sicile comme cible potentielle d'un débarquement allié.

JUILLET 1943

Les armées alliées envahissent la Sicile. Mussolini est décrédibilisé et perd le pouvoir.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1943

Au cours de leur rencontre à Téhéran, Roosevelt, Churchill et Staline approuvent l'opération Overlord (le débarquement en Normandie) et l'opération Bodyguard (une campagne de désinformation détournant l'attention des Allemands de la Normandie).

JUIN 1944

Les armées alliées débarquent en Normandie, mais Hitler reste convaincu que le débarquement principal se déroulera autour de Calais et immobilise sur place des troupes importantes.

JUILLET 1944

Une bombe dissimulée par le colonel Claus von Stauffenberg au quartier général d'Hitler, à l'est de la Prusse, explose sans tuer le Führer.

AVRIL-MAI 1945

Hitler se suicide, l'Allemagne est vaincue.



Un mitrailleur allemand au milieu des ruines en flammes de Stalingrad, avant l'écrasement des armées d'Hitler par les Soviétiques, en janvier 1943 (ci-dessus). Rencontre entre Staline, Roosevelt et Churchill à Téhéran, à la fin de 1943 (en bas, à gauche). Ci-dessous, un soldat américain pendant le débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1945.





«Ce serait une erreur de miser sur une aussi grosse supercherie.»

RÉPONSE INITIALE
DU COLONEL DUDLEY CLARKE
À L'OPÉRATION MINCEMEAT



L'ESPION TRAVESTI
Maître en diversion
stratégique, le colonel
Dudley Clarke est arrêté à
Madrid en 1941 vêtu en
femme (ci-dessus) au
cours d'une mission clan-
destine qui tourne mal.

Canaris reste libre parce que les agents de la Gestapo n'ont pas encore la preuve de sa culpabilité et qu'Himmler les rappelle. «Veuillez laisser Canaris tranquille», insiste-t-il, un ordre surprenant de la part de l'homme qui espère absorber l'Abwehr et fusionner tous les services de renseignement allemands au sein des SS. Himmler imagine peut-être qu'en laissant Canaris à son poste, Hitler lui-même sera amené à se séparer bientôt de l'amiral. Les défaillances de l'Abwehr, y compris l'arrestation de ses espions aux États-Unis et l'échec du service à anticiper le débarquement allié en Afrique du Nord, ont entaché sa réputation. Elle va être encore plus entamée par la traversée des armées alliées entre l'Afrique du Nord et la Sicile, en juillet 1943, rendue possible par des ruses qui auront fait douter les Allemands sur l'endroit de l'attaque. Cette action préparera à son tour le terrain à une supercherie encore plus grande destinée à distraire Hitler de l'offensive massive du jour J, qui signera la condamnation du Reich.

UN TRAVAIL D'ILLUSIONNISTES

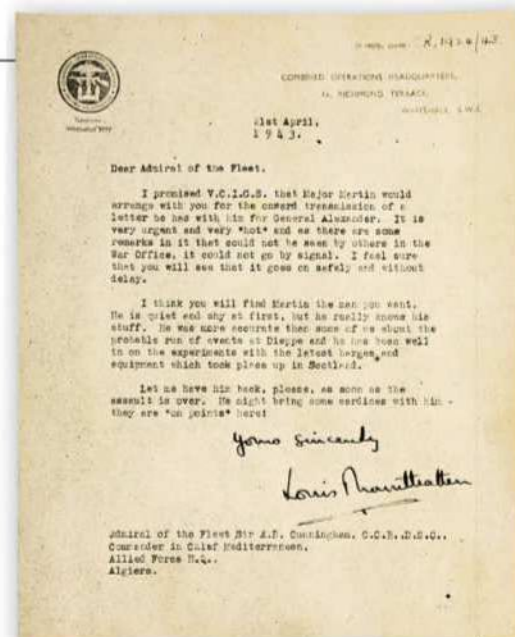
Le débarquement en Sicile – nom de code : opération Husky – est précédé par un rassemblement au large de la Tunisie d'une énorme flotte d'invasion qui ne peut échapper à la vigilance de l'ennemi. En Sicile, la majorité des soldats affectés à la défense de l'île sont des Italiens mal équipés et démoralisés par les fiascos militaires de Benito Mussolini, en Afrique du Nord et dans les Balkans. Mais ils ont l'appui de deux divisions allemandes endurcies. Si Hitler réalise que la Sicile est la véritable cible du débarquement et expédie sur place d'importants renforts, prévient Eisenhower, les chances de succès d'Husky sont «pratiquement nulles et le projet doit être abandonné».

Le colonel Dudley Clarke se voit confier la mission de détourner l'attention de l'ennemi sur d'autres cibles que la Sicile. Ce maître de l'illusion dans l'armée britannique a réchappé à un incident scandaleux qui aurait ruiné la carrière d'un officier de moindre rang. À la fin de l'année 1941, Clarke a été arrêté à Madrid habillé en femme, dans le cadre de ce qui devait être une mission secrète. L'affaire aurait pu s'avérer désastreuse si les autorités espagnoles, qui coopèrent avec l'Abwehr et la Gestapo, l'avaient remis aux Allemands pour interrogatoire. Clarke détient en effet de nombreux secrets. Par exemple, les nombreuses unités que l'état-major de l'Axe imagine déployées en Afrique du Nord sont le fruit de son imagination. Ce sont des inventions rendues crédibles auprès de l'ennemi par de faux rapports d'agents doubles, des messages radio artificiels, des tanks et des aéronefs d'opérette qui ne sont réels qu'observés du ciel. Ses supérieurs espèrent qu'après avoir été capturé travesti en femme, Clarke sera «plus prudent dans l'avenir immédiat». Il va les remercier de lui donner une seconde chance en dissimulant magistralement la campagne imminente de Sicile derrière des menaces d'invasion de la Grèce, sous le joug allemand, et de la Sardaigne, assez proche de la Tunisie pour être le théâtre d'un débarquement. Clarke sait que les chefs des renseignements deviennent soupçonneux quand on

leur offre la preuve flagrante des intentions de l'ennemi. « Ce serait une erreur de miser sur une aussi grosse supercherie », lance-t-il la première fois qu'il entend parler de l'opération Mincemeat. Ce projet audacieux s'inspire du crash d'un hydravion de la RAF au large de l'Espagne. Les autorités espagnoles ont récupéré, parmi les victimes, le corps d'un officier de la France libre dont la valise contenait des documents identifiant les espions alliés en Afrique du Nord. L'interception de messages radio provenant d'Espagne a révélé que les agents franquistes communiquaient ces documents à l'Abwehr. En apprenant l'incident, le capitaine d'aviation Charles Cholmondeley a immédiatement compris que, si un cadavre déguisé en messager britannique s'échouait sur la côte espagnole avec des informations sur un débarquement ailleurs qu'en Sicile, les autorités espagnoles transmettraient ces informations aux Allemands.

L'idée séduit le capitaine de corvette Ewen Montagu, un collègue de Cholmondeley au comité XX, le service chargé de superviser les agents doubles du MI5 anglais et de fournir des fausses pistes aux Allemands. Montagu convainc Clarke que, pour dissimuler une cible aussi évidente que la Sicile, il faut prévoir un plan audacieux visant le « cœur de la machine de guerre allemande ». Pour ce faire, Montagu écrit une lettre sous la signature du général Archibald Nye, à Londres, adressée au général Harold Alexander, le futur commandant des armées en Sicile, annonçant que des troupes supplémentaires allaient être engagées pour envahir la Grèce et la Sardaigne. Cette fiction vise à immobiliser les troupes de l'Axe déjà présentes en Grèce pendant que l'opération Husky se déroulera en Sicile. La lettre dit aussi que les Alliés déclencheront un « bombardement aérien intensif » de la Sicile (effectivement prévu avant le débarquement sur l'île) pour dissimuler qu'une autre offensive visera une autre cible. Le courrier ne mentionne pas où ce coup tombera, mais Montagu laisse un indice clair dans une missive de Lord Louis Mountbatten, chef des opérations combinées, à l'amiral Andrew Cunningham, chef des forces navales dans l'opération Husky, présentant le messager fictif qui transportera les documents de l'opération Mincemeat : le capitaine William Martin, des Royal Marines. La lettre demande que Martin soit rapatrié au quartier général à Londres « dès la fin de l'offensive », et ajoute : « Il pourra ramener quelques sardines avec lui, elles ont "le ticket" ici ! » Montagu espère que les Allemands interpréteront les « sardines » (soumises aux tickets de rationnement en Grande-Bretagne) comme une référence sournoise à la Sardaigne.

Entre-temps, l'équipe de désinformation a récupéré un cadavre, destiné à jouer le rôle du capitaine Martin : c'est le corps de Glyndwr Michael, un vagabond gallois de 34 ans dont personne n'a réclamé la



LE FAUX CAPITAINE MARTIN

La lettre inventée (ci-dessus) laisse accroire que le fictif capitaine Martin pourrait revenir avec des « sardines », ce qui suggère un débarquement allié en Sardaigne plutôt qu'en Sicile. Sur le supposé cadavre de Martin ont été placés une photo de sa fiancée Pam (ci-dessous) et deux billets d'un spectacle que le couple aurait vu avant la prétendue mort accidentelle de Martin dans le crash d'un avion.





«La canne, la ligne et le plomb de Mincemeat avalés...»

TÉLÉGRAMME À WINSTON CHURCHILL SUR LE SUCCÈS DE L'OPÉRATION MINCEMEAT

dépouille après sa mort d'une pneumonie suite à un empoisonnement. Le cadavre a été plongé dans de la neige carbonique, et Cholmondeley et ses comparses fabriquent les effets personnels du capitaine Martin, y compris des lettres d'amour d'une fiancée nommée Pam. L'une de ces lettres se conclut ainsi : « Bill chéri... s'il te plaît, ne les laisse pas t'envoyer dans le bleu de la façon horrible qui est la leur aujourd'hui – maintenant que nous nous sommes trouvés, ne crois pas que je le supporterais. » À la différence des lettres de Pam et d'autres indices personnels qui sont glissés dans les poches du capitaine fictif, les lettres de désinformation cruciales sont enfermées dans une mallette enchaînée au corps pour empêcher qu'elle soit emportée quand un sous-marin lâchera le cadavre au large de

Le monde secret du rocher de Gibraltar

Dominant l'étroite entrée de la Méditerranée, le bastion britannique de Gibraltar, à l'extrémité méridionale de l'Espagne, occupe une position stratégique qui en fait fréquemment le théâtre de conflits et d'intrigues pendant la guerre. Durant les bombardements et raids aériens, le gigantesque rocher abrite quelque 15 000 soldats dans plus de 50 km de tunnels. Mais, plus qu'une forteresse, c'est un centre de renseignement vital, dans une région dominée par l'Axe jusqu'au débarquement allié en Afrique du Nord. Avant d'envahir l'Union soviétique, en 1941, Hitler a envisagé d'envoyer des troupes allemandes à travers l'Espagne pour s'emparer de Gibraltar. Churchill s'est assuré contre le risque que le dictateur espagnol Francisco Franco autorise cette intervention : il a déposé secrètement, dans la succursale new-yorkaise d'une banque suisse, 10 millions de dollars destinés aux principaux gradés du régime franquiste. L'un d'eux a promis que les Espagnols s'opposeraient au passage des Alle-



mands. Mais les Britanniques ne leur font pas entièrement confiance, et l'amiral John Godfrey, directeur du renseignement naval, décide de lancer l'opération Tracer : au cas où le bastion serait évacué, six sentinelles resteraient enfermées secrètement à l'intérieur du Rocher. Des fissures dans la pierre leur permettraient de surveiller la mer et de communiquer par radio les mouvements des navires ennemis, mais ils ne pourraient pas quitter la grotte ; ils subsisteraient grâce aux rations entreposées et généreraient leur propre électricité en pédalant sur une bicyclette. La grotte, baptisée Stay Behind Cave, a été creusée, mais n'a jamais été utilisée. Les Alliés conserveront leur mainmise sur Gibraltar qui continuera d'intercepter et de décrypter les messages radio de l'Axe.

BASTION BRITANNIQUE Le Rocher de Gibraltar domine un terrain d'aviation souvent attaqué, tout comme la base navale. Les défenseurs peuvent s'abriter dans des tunnels (ci-dessus), mais une offensive allemande terrestre à travers l'Espagne aurait condamné le bastion.

l'Espagne. Cholmondeley et Montagu participent à l'habillement du mort, et décongèlent ses pieds avec un appareil de chauffage jusqu'à ce qu'ils soient assez ramollis pour entrer dans des bottes. Puis le corps est largué au large du port de Huelva, peu avant l'aube du 30 avril 1943. Il porte un gilet de sauvetage pour assurer sa flottaison et donner l'impression d'une noyade après un accident d'avion.

Le plan manque être déjoué quand le cadavre est repéré par un pêcheur et confié à des officiers de la marine espagnole; l'un de ces derniers offre au vice-consul britannique de Huelva de lui donner la mallette. Par chance, le vice-consul est au courant de l'opération Mincemeat, et recommande à l'officier de garder la mallette pour que ses supérieurs en vérifient le contenu. L'argument fait mouche. Les documents du capitaine Martin ne seront rendus aux Britanniques qu'après avoir été photographiés et communiqués à l'Abwehr. Le 14 mai, un message décodé adressé au haut commandement allemand détaille l'offensive supposée sur la Grèce, et confirme que l'information vient d'une source «absolument sûre». Churchill, qui a approuvé Mincemeat et s'entretient ce jour-là avec Roosevelt, à Washington, reçoit un télégramme dont le contenu le ravit: «La canne, la ligne et le plomb de Mincemeat avalés par personnes concernées qui, d'après les meilleures informations, semblent agir en conséquence.»

Un seul dignitaire nazi demeure sceptique: Joseph Goebbels, ministre de la Propagande. Il demande à Canaris si la lettre «très explicite» de Nye à Alexander n'est pas «une simple imposture». Canaris en garantit l'authenticité et Hitler mord lui aussi à l'hameçon. Il conclut, d'après les documents trouvés sur le corps du capitaine Martin, «que les attaques prévues seront dirigées principalement contre la Sardaigne et le Péloponnèse», à l'extrémité méridionale de la Grèce. Il ordonne en conséquence que la Panzerdivision, la première division blindée allemande stationnée en France, soit redéployée en Grèce.

Si Hitler avait envoyé cette division blindée en Sicile, les perspectives d'un débarquement auraient été beaucoup plus sombres. Dès les premières heures de l'invasion, le 10 juillet 1943, les unités allemandes présentes sur l'île ne réussissent pas à empêcher les Italiens d'abandonner le terrain. Les soldats de l'Axe qui ne sont pas tués ou capturés refluent bientôt en Italie continentale. Mussolini, déshonoré par la débâcle, est destitué. Le sacro-saint Pacte d'acier entre l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste a volé en éclat grâce au capitaine Martin, un homme qui n'a jamais existé, et aux magiciens qui l'ont inventé.



MACABRE MISE EN SCÈNE

Les maîtres d'œuvre de l'opération Mincemeat, le capitaine Charles Cholmondeley (ci-dessus, à gauche) et le capitaine Ewen Montagu (à droite), posent devant la camionnette transportant, jusqu'à une base navale en Écosse, le cadavre de Glyndwr Michael, déguisé (en haut) en «capitaine Martin».

«La femme qui
boite est l'un
des agents
alliés les plus
dangereux en
France.»

UN OFFICIER DE
LA GESTAPO DÉCRIVANT
L'AGENT VIRGINIA HALL



VIRGINIA HALL
Ce dessin de l'Américaine,
agent de l'OSS, a été
réalisé par son collègue
Peter Harratt, nom de code
Aramis. Un bateau a
débarqué Harratt et Hall
en France occupée
en mars 1944. Le dessin la
montre peu avant qu'elle
teigne ses cheveux en gris
et se déguise en vieille pay-
sanne française pour
échapper à la Gestapo.

OPÉRATIONS OVERLORD ET BODYGUARD

À la fin de 1943, les armées alliées sont passées de la Sicile au sud de l'Italie, et elles progressent vers Rome. À la même période, des équipes réduites de commandos du SOE, de l'OSS et de la France libre s'entraînent à des missions clandestines derrière les lignes allemandes, qui devront appuyer Overlord, le débarquement allié dans la France occupée, prévu en juin 1944. Des B-24 de l'armée de l'air américaine, adaptés pour parachuter des hommes et des armes, transporteront ces équipes pour l'opération appelée Jedburgh. Pour ce type de mission, la tourelle de mitrailleuse du B-24 a été remplacée par une trappe destinée au largage des hommes en territoire ennemi, et baptisée « Joe hole ».

L'OSS a des Joe, mais aussi des Jane. Et aucune ne prend autant de risques que l'Américaine Virginia Hall. Née dans le Maryland, éduquée en Europe et maîtrisant le français, Hall n'a aucune intention d'attendre l'entrée en guerre des États-Unis pour agir. C'est ainsi qu'elle travaille en indépendante pour le SOE, voyageant en France sous son propre nom comme journaliste, contactant des groupes de résistants et aidant des fugitifs à échapper à la répression allemande. Fin 1942, elle est recherchée, et doit gagner l'Espagne en traversant les Pyrénées à pied, ce qui n'est pas une mince affaire pour une femme qui a une jambe de bois – due à un accident de chasse avant-guerre. Début 1944, elle est transférée à l'OSS et retourne en France occupée. « La femme qui boite est l'un des agents alliés les plus dangereux en France, déclare un officier de la Gestapo. Nous devons la trouver et la détruire. » Pour éviter l'arrestation, Hall se teint les cheveux en gris et se fait passer pour une vieille paysanne. Elle continue d'aider la résistance armée jusqu'au jour J.

Ce débarquement, que les Allemands anticipent depuis longtemps, va pourtant les prendre au dépourvu grâce à l'une des campagnes de désinformation les plus efficaces jamais menées. Baptisée opération Bodyguard, elle doit détourner l'attention des Allemands de la Normandie où Overlord va se déployer.

« La vérité est si précieuse en temps de guerre, observe Churchill, qu'elle devrait toujours être accompagnée d'un garde du corps de mensonges. » Une bonne partie de ces mensonges est destinée à renforcer chez Hitler la certitude que les troupes alliées traverseront le Pas-de-Calais et débarqueront dans la région, non loin du port belge d'Anvers, qui pourra leur servir de base d'approvisionnement. Les Alliés ont cependant décidé de ne pas débarquer à Calais parce que le mur de l'Atlantique y est plus fortifié qu'ailleurs – en Normandie, les défenses sont moins redoutables.

Ces plans de désinformation pourraient se retourner contre ceux qui les ont forgés si l'ennemi percevait à jour l'opération Bodyguard et déterminait le véritable objectif. Mais les officiers alliés mesurent ces risques et peuvent les réduire. Ils

lisent dans les pensées de l'ennemi depuis qu'ils ont forcé les codes de l'Axe. D'abord, les décodeurs américains chargés de déchiffrer les communications diplomatiques japonaises ont obtenu une information cruciale grâce au général Hiroshi Oshima, l'ambassadeur du Japon en Allemagne. Après son inspection du mur de l'Atlantique, celui-ci a confirmé qu'Hitler anticipait un débarquement allié près de Calais. Ensuite, à Bletchley Park – un service de décryptage des messages ennemis – les cryptanalystes britanniques ont cassé le code naval allemand, ce qui a permis aux Alliés de gagner la bataille de l'Atlantique. Enfin, ce même service a déchiffré des rapports de l'Abwehr indiquant quels agents doubles du MI5 sont les plus appréciés à Berlin et peuvent être utilisés au mieux par les Alliés pour mener leur campagne de désinformation autour du débarquement.

Deux agents s'imposent : l'Espagnol Juan Pujol et le Yougoslave Dusko Popov. Depuis son retour des États-Unis, en 1942, sans résultats probants à son actif, Popov a regagné la confiance de l'Abwehr en expédiant de Grande-Bretagne des

Le mur de l'Atlantique

Fin 1943, quand le général Hiroshi Oshima, ambassadeur du Japon en Allemagne, inspecte le mur de l'Atlantique, nul ne peut imaginer qu'il va être involontairement l'espion des Alliés. Oshima espère que les Allemands sauront repousser l'invasion alliée attendue quelque part sur la côte Atlantique de l'Europe occupée. Mais ses rapports à Tokyo sur les préparatifs allemands sont interceptés et décryptés par les cryptanalystes américains, qui partagent leur talent avec les planificateurs de l'opération Overlord. Dans son rapport initial sur le mur de l'Atlantique, en novembre, Oshima résume le plan défensif des Allemands : il consiste à briser toute tentative de débarquement « aussi près de l'eau que possible ». Oshima ajoute que les envahisseurs alliés pourraient ne pas être « arrêtés partout le long de la ligne ; mais même si quelques hommes réussissaient à atteindre le rivage, ce ne serait pas facile pour eux d'écraser la puissante contre-attaque des réserves allemandes qui peuvent se regrouper à la vitesse de l'éclair ».

L'analyse d'Oshima renforce les conclusions des planificateurs de l'opération Bodyguard – la campagne de désinformation conçue pour camoufler Overlord – qu'il ne faut pas seulement, pour gagner la partie, tromper les Allemands sur le lieu du débarquement, mais aussi les empêcher d'envoyer leurs réserves sur la zone du débarquement dès

qu'il aura eu lieu. Le rapport d'Oshima confirme que la région de Calais (ci-dessous) est mieux fortifiée que la Normandie et dispose de puissantes réserves – et qu'Hitler est sensible aux désinformations conçues pour immobiliser ces réserves sur place pour défendre Calais d'une invasion qui aurait lieu après le débarquement, soi-disant de diversion, en Normandie.

LES ALLEMANDS À CALAIS En avril 1944, des officiers allemands, menés par le maréchal Erwin Rommel (première rangée, troisième à gauche), inspectent les barrages mis en place pour faire obstacle aux péniches de débarquement près de Calais.



MONTY ET SON SOSIE

Acteur et soldat, M. E. Clifton James (ci-dessous) est remarqué par un gradé pour sa ressemblance avec le général Bernard Montgomery (en bas). Il est envoyé à Gibraltar et en Afrique du Nord en mai 1944, pour répandre la fausse information que Monty prépare une offensive en Méditerranée.



rapports qui mélangent vrais renseignements et fausses informations. Pujol, quant à lui, a renforcé sa réputation à Berlin en avertissant les Allemands du débarquement en Afrique du Nord dans une lettre retardée à dessein par les Britanniques, qui n'est parvenue à ses destinataires qu'après le début de l'opération.

Tout en mentionnant Calais comme la cible la plus vraisemblable du débarquement, les agents doubles du MI5 attisent les craintes allemandes d'une invasion alliée en Norvège, poussant Hitler à rajouter des troupes aux douze divisions allemandes déjà sur place. Une opération de diversion est également lancée en

Méditerranée, avec l'acteur britannique M. E. Clifton James dans le rôle du général Bernard Montgomery, commandant des forces alliées d'invasion terrestre en Normandie. Fin mai 1944, James se rend à Gibraltar et en Afrique du Nord pour faire croire que Montgomery prépare un gros coup sur ce terrain plutôt qu'en France. Sa performance trompe quelques témoins, mais pas les agents du renseignement allemand, déjà convaincus que le débarquement aura lieu quelque part le long du mur de l'Atlantique. Qui plus est, Pujol et d'autres agents qui ont la confiance de l'Abwehr signalent à l'envi dans leurs rapports que le Premier groupe d'armées des États-Unis, le réputé Fusag (First US Army Group), débarquera bientôt à Calais sous les ordres du général George S. Patton.

Patton, un partisan des assauts blindés massifs, paraît destiné à jouer un rôle de premier plan dans Overlord, mais Eisenhower lui inflige un blâme pour avoir traité de couards et giflé deux soldats américains blessés hospitalisés. L'incident n'entame pas l'image de Patton aux yeux des états-majors allemands, qui se fient aux rapports indiquant que Patton est de nouveau dans les bonnes grâces d'Eisenhower, et que ce dernier vient de le nommer à la tête du Fusag. Ce corps d'armée est composé en réalité de divisions fantômes et de quelques unités réelles engagées ailleurs. Pour conforter l'existence du Fusag, des spécialistes des effets spéciaux et des accessoires réalistes au cinéma ont construit des centaines de tanks, d'avions et de péniches de débarquement factices.

Le plus grand défi des organisateurs de Bodyguard est d'entretenir la menace fictive du Fusag après le jour J, et d'empêcher un rapide redéploiement des armées allemandes de Calais en Normandie. À cette fin, les rapports de Popov gonflent l'ordre de combat des Alliés en ajoutant les unités fantômes du Fusag au groupe d'armée de Montgomery. Les responsables des renseignements allemands à Berlin concluent à l'existence de plus de 90 divisions alliées en Grande-Bretagne, quasiment le double de leur nombre réel et plus qu'il n'en faut pour lancer une seconde invasion à Calais, après le débarquement de « Monty » en Normandie.



THREE DIMENSIONAL SPITFIRE
In this case built on old Moth's undercarriage



FLAT SPITFIRE



THREE DIMENSIONAL DUMMY BOSTON



THREE DIMENSIONAL DUMMY BOSTON
SHOWING CONSTRUCTION

Au début de l'année 1945, le MI5 et le Comité XX s'inquiètent de la destitution de l'amiral Canaris de l'Abwehr, et de la création par Hitler d'un « service de renseignement allemand unifié » confié à Himmler, le chef des SS. Hitler ne considère pas encore Canaris comme un traître, mais il le limoge pour la raison même qui faisait espérer au MI5 qu'il conserverait son poste : les preuves croissantes de l'incompétence, sinon de la déloyauté des agents de l'Abwehr. Peu après la prise de contrôle des services de renseignement par les SS, la Gestapo appréhende Johann Jeben, qui a recruté Popov pour l'Abwehr et est lui-même impliqué dans des malversations financières. Jeben a lui aussi été retourné par le MI5, et il sait que les rapports de Popov sur le Fusag sont faux. Son arrestation menace les campagnes de désinformation autour du jour J. Redoutant qu'il n'avoue la vérité à la Gestapo, le MI5 désactive Popov, mais d'autres agents doubles restent opérationnels.

On ne saurait décrire comme une diversion l'immense armada qui, le 6 juin 1944 à l'aube, se lance à l'assaut des plages de Normandie. C'est pourtant l'illusion que le MI5 réussit à imposer grâce à la performance éblouissante de Juan Pujol qui, en livrant des scénarios ingénieux, se montre à la hauteur de son nom de code, Garbo.

LE SOUCI DU DÉTAIL

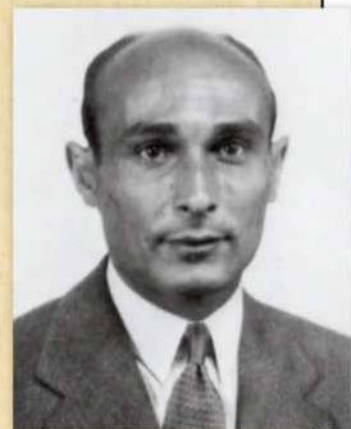
Ces photos, collées dans un rapport britannique confidentiel, montrent qu'un faux Spitfire en trois dimensions (en haut, à gauche) projette une ombre plus convaincante qu'un modèle plat du même avion. Les pilotes de reconnaissance allemands et les analystes de photos de reconnaissance observent ce genre de détail. C'est pourquoi les spécialistes britanniques du trompe-l'œil créent des formes complètes d'avions fictifs comme le bombardier léger Boston de la RAF (en haut, à droite), terminées par un travail de peinture masquant la structure en bois (dessous, à droite).

Pour s'assurer que les Allemands ne perdront pas confiance en Pujol parce qu'il a minimisé la menace sur la Normandie, le MI5 obtient la permission que l'agent double prévienne son contrôleur allemand à Madrid de l'invasion, juste avant le débarquement des premières troupes. Le message n'est transmis en Allemagne que dans la matinée, parce que l'opérateur radio en Espagne n'a pas fait son quart de nuit, mais la démarche renforce la réputation de Pujol à Berlin. Le 9 juin, il enfonce le clou dans un message décrivant les opérations en Normandie (où plus d'un million de soldats débarqueront d'ici la fin du mois) comme une « manœuvre de diversion » destinée à attirer les réserves allemandes de Calais. Reprenant les estimations gonflées de Popov sur la puissance des troupes stationnées en Grande-Bretagne, Pujol annonce que les Alliés disposent d'une réserve d'« environ 50 divisions avec lesquelles ils frapperont un second coup » dans le Pas-de-Calais.

Son rapport parvient dans la soirée à Hitler, en même temps qu'une analyse des services secrets allemands confirmant que le message de Pujol « souligne l'opinion déjà formulée par nous qu'il faut s'attendre à une attaque supplémentaire ailleurs (Belgique ?) ». Pour contrer l'offensive désormais attendue près de la frontière franco-belge, Hitler maintient sur place pendant six semaines la 15^e armée allemande. Le chef des renseignements d'Eisenhower, le général Kenneth Strong, écrira que si les Allemands avaient « déplacé leurs divisions du Pas-de-Calais en

Maîtres ès duplicité

Parmi les agents doubles chargés d'abuser astucieusement l'ennemi à l'approche du jour J, il y a l'audacieux Dusko Popov (le premier ci-contre), qui rencontre personnellement les officiers du renseignement allemands, et le discret Juan Pujol (le second à droite), qui communique avec eux par lettre ou radio. Les deux hommes ont en commun le génie de la duplicité ou la capacité de paraître ce qu'ils ne sont pas : des adeptes du Reich hitlérien. Après son retour des États-Unis sans aucune information utile pour Berlin, Popov admoneste ses contacts allemands qu'il accuse de l'avoir envoyé là-bas « sans aucune aide » ; il leur fait ensuite avaler une estimation excessive des forces alliées et grossit la menace sur Calais. Pujol, de son côté, allonge constamment la liste des sous-agents fictifs du MI5 qui lui fournissent des fausses pistes qu'il relaie aux Allemands, y compris une secrétaire du bureau de la Guerre à Londres qui se révèle « délicieusement indiscrete » et l'abreuve de détails attractifs sur les plans d'invasion anglo-américains.



RECONNAISSANCE TARDIVE Les efforts stupéfiants de deux agents doubles, le Yougoslave Dusko Popov et l'Espagnol Juan Pujol, pour détourner l'attention des Allemands du débarquement imminent en Normandie, sont restés ignorés du public jusqu'après la fin de la guerre.



Normandie les premiers jours, quand le mauvais temps gênait les moyens militaires et le soutien aérien, l'invasion alliée aurait connu un grand péril». Quelques unités allemandes sont bien arrivées en Normandie, mais les raids aériens, les équipes de l'opération Jedburgh et les partisans français ont ralenti leur progression. Les impostures autour du jour J sont apparemment démasquées quand la menace fantôme du Fusag ne se concrétise pas, et que Patton prend le commandement de la 3^e armée des États-Unis en Normandie. Mais Juan Pujol réussit à conserver la confiance du renseignement allemand en prétendant que les troupes du Fusag ont été transférées en Normandie pour vaincre la résistance acharnée des Allemands sur place – un transfert qui aurait soi-disant poussé Patton à protester de façon si véhémement auprès d'Eisenhower que ce dernier l'aurait dégradé et placé sous les ordres du général Montgomery en France. En juillet, Pujol apprend que, loin d'être soupçonné de trahison, il se voit accorder par Hitler la croix de fer pour ses services héroïques. Il répond modestement : « Ce n'est pas seulement moi qui ai gagné cette récompense, mais tous les camarades qui, par leurs avis et leurs conseils, ont rendu possible mon travail ici. » En apparence, Pujol fait référence à ses sous-agents fictifs en Grande-Bretagne ; c'est aussi un hommage voilé à ses véritables camarades du MI5, qui s'occupent si bien de lui que les Allemands ne comprendront son double jeu que longtemps après la défaite.

OPÉRATION JEDBURGH

Cette équipe, qui pose dans Paris libéré, a été parachutée en France en août 1944 pour aider la résistance. Certains combattants arborent fièrement les ailes des forces spéciales (en haut). Ce coup de poing américain (ci-dessous) fait partie de l'équipement, en cas de combat rapproché.





OPÉRATION WALKYRIE

Stauffenberg et son aide de camp, le lieutenant Werner von Haeften, s'envolent dans la matinée du 20 juillet 1944 vers la Tanière du loup, avec deux bombes dans leurs bagages. La journée est chaude et, en arrivant, Stauffenberg demande à changer de chemise dans une autre pièce avec l'aide de Haeften. Il en profite pour amorcer les bombes ; à l'aide d'une pince, il brise une ampoule contenant un acide qui rongera le fil du détonateur, déclenchant l'explosion. Mais il ne réussit à amorcer qu'une seule bombe avant la réunion, et il ne sait pas quand l'engin va

exploser. Le général Walter Warlimont, l'un des officiers présents, s'émerveillera plus tard de l'aplomb de Stauffenberg entrant dans la salle de conférence, « un œil couvert d'un bandeau noir, un bras mutilé dans une manche d'uniforme vide, grand et très droit, regardant directement Hitler ». Vers 12 h 35, il s'installe trois sièges à droite du Führer, la mallette à ses pieds. Hitler, quand on lui demande s'il souhaite entendre Stauffenberg s'exprimer, répond qu'il entendra son rapport plus tard. Stauffenberg en profite pour quitter la pièce sous prétexte qu'il attend un coup de téléphone. Pendant son absence, l'officier assis à sa droite renverse la mallette et la place derrière l'un des gros pieds en bois de la table, à une plus longue distance d'Hitler. À 12 h 42, la bombe explose avec une telle force que certains pensent à un raid aérien. Persuadés qu'Hitler est mort, Stauffenberg et Haeften quittent le bunker dans la confusion générale et repartent pour Berlin. Peu après l'explosion, toutefois, le Führer est sorti des décombres, blessé mais vivant. Quatre personnes assises près de la mallette ont perdu la vie. Il aurait fallu que les deux bombes fonctionnent pour que Hitler soit tué.

À Berlin, le général Friedrich Fromm, au courant du complot, apprend que le Führer est sauf et refuse d'activer l'opération Walkyrie. Dans l'après-midi, Stauffenberg et les autres conspirateurs séquestrent Fromm, et annoncent la mort d'Hitler. Mais les troupes fidèles au régime prennent d'assaut le quartier général de l'armée de réserve. Libéré, Fromm essaie de cacher qu'il n'a rien fait pour empêcher l'attentat en faisant abattre les meneurs – mais il sera quand même arrêté et pendu. Stauffenberg passe devant le peloton d'exécution peu après minuit. D'autres sont pendus à des crocs de boucher et meurent lentement – des exécutions filmées qu'Hitler regarde fébrilement. Plusieurs milliers d'Allemands sont soupçonnés et le paient de leur vie. Parmi eux, le maréchal Erwin Rommel, qui n'a jamais comploté pour tuer Hitler, mais ne l'a pas averti quand les conspirateurs lui ont demandé de se joindre à eux. Il préfère le suicide à l'exécution – tout comme le général Tresckow qui n'exprime aucun regret. « Je suis maintenant plus convaincu que jamais que nous avons fait ce qu'il fallait faire, dira-t-il. Je suis convaincu qu'Hitler est le plus grand ennemi non seulement de l'Allemagne, mais du monde entier. » L'échec du complot laisse l'Allemagne à la merci d'un dictateur qui préfère voir son pays réduit en cendres plutôt que se rendre à ses adversaires. « Nous serons

COUP MANQUÉ Tout est détruit dans la salle de conférence après que Stauffenberg a placé la mallette contenant la bombe à retardement sous la table, au centre de la pièce, et quitté les lieux juste avant l'explosion.



« Nous avons franchi le Rubicon. »

COLONEL CLAUD VON STAUFFENBERG, AVANT LA CONFÉRENCE AVEC HITLER LE 20 JUILLET 1944.

« Nous serons
peut-être
détruits, mais (...) nous entraînerons
le monde avec
nous – un monde
en flammes. »

ADOLF HITLER

peut-être détruits, déclare-t-il, mais dans ce cas-là, nous entraînerons le monde avec nous – un monde en flammes. » À la fin de 1944, des quartiers entiers de Berlin et d'autres villes allemandes brûlent sous les bombes. Les armées alliées se rapprochent par l'ouest et par l'est, et l'objectif des Soviétiques de se venger de l'agression d'Hitler expose la population allemande à des menaces effroyables. Pourtant, Hitler choisit d'engager les dernières forces du Reich dans une tentative désespérée de repousser les Occidentaux avant que les Soviétiques fassent leur percée à l'est. Près de 100 000 soldats allemands sont tués et 600 tanks détruits

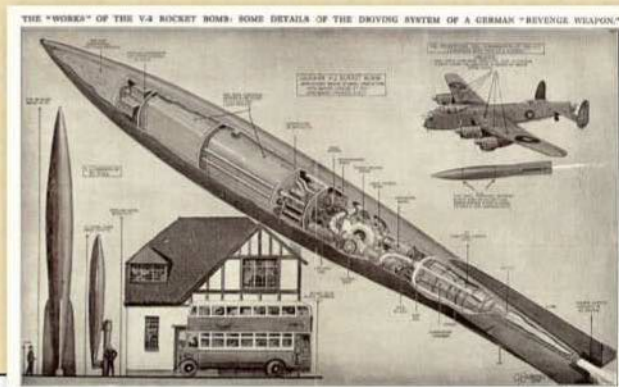
Les missiles de la vengeance

Le redoutable V2 allemand, un missile balistique (ci-dessous), fonçait sur ses cibles à la vitesse de 3 200 km/h, et ne pouvait être stoppé par aucun moyen de défense. Comme le V1 (en bas, à droite), cette arme de la vengeance voulue par Hitler est conçue clandestinement, mais les renseignements alliés sont au courant. Les raids aériens sur le complexe de Peenemünde retardent la fabrication du V2, et la production s'installe dans une mine du

massif du Harz, où les détenus de camps de concentration travaillent 15 heures par jour et meurent en grand nombre. « Ne tenez pas compte du coût humain, déclare le commandant SS à ses hommes. Le travail doit avancer le plus vite possible. » Pourtant, les premières attaques de ces bombes volantes n'auront lieu qu'après le jour J ; elles contribueront peu à la vengeance d'Hitler et ne retarderont pas le châtimement que l'agression hitlérienne fait planer sur l'Allemagne.



VON BRAUN ET SES MISSILES Vêtu d'un costume noir, Wernher von Braun – un nazi qui entre dans la SS pour promouvoir la réalisation du V2 qu'il a conçu – se tient au milieu d'officiers allemands durant un test du missile supersonique balistique, montré à l'extrême gauche sur sa rampe de lancement, et représenté en bas à côté du plus petit missile de croisière V1 avec son équipement interne schématisé.





ARMAGEDDON Un soldat de l'Armée rouge agite triomphalement le drapeau soviétique au-dessus de Berlin détruit, le 2 mai 1945 (à gauche). Les armées russes se sont emparées du palais du Reichstag, le parlement allemand. Deux jours plus tard, Hitler se suicide dans son bunker (ci-dessous) pour ne pas être capturé par les vainqueurs.

au cours de la bataille des Ardennes. La déroute livre Berlin à l'offensive brutale des Soviétiques.

Hitler espère conjurer la défaite avec deux armes secrètes appelées *Vergeltung* (représailles) – le missile de croisière V1 et le missile balistique V2. Cet espoir est anéanti lui aussi. Les attaques du V1 commencent au milieu de 1944 et tuent ou blessent plus de 50 000 personnes – un maigre bilan comparé au million de morts des raids aériens alliés sur l'Allemagne. Le supersonique V2 est terrifiant, mais sa charge utile n'est guère plus importante que celle du V1 et il n'atteint aucune cible stratégique en Russie ou dans les territoires occupés par les Soviétiques. Imaginés par Wernher von Braun, qui a adhéré au parti nazi pour propulser sa carrière, les V2 sont fabriqués par 20 000 prisonniers des camps de concentration qui œuvrent dans les tunnels d'une usine souterraine. Le nombre des morts parmi ces travailleurs forcés excède de loin le nombre des tués ou des blessés par les attaques de V2, dont l'impact sur l'issue de la guerre est négligeable.

À la fin, tout ce qui reste à Hitler devant l'imminence de la catastrophe est sa vengeance sur ceux qui ont osé s'opposer à lui. Avant de se suicider dans son bunker de Berlin, le 30 avril 1945, il condamne à mort l'amiral Canaris, le général Hans Oster et d'autres, accusés d'avoir conspiré contre lui. Dans sa cellule où il attend d'être pendu, le 9 avril, Canaris dicte en code à un autre prisonnier son épitaphe : « Mon temps est écoulé. N'ai pas été un traître. Ai fait mon devoir d'Allemand. »



LE POUVOIR DE LA PROPAGANDE NOIRE

La guerre secrète des mots pour démoraliser l'adversaire.

En mars 1945, l'Allemagne est confrontée à la défaite et le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, presse Hitler de s'adresser au pays à la radio. Mais Hitler est trop prudent pour tenter de galvaniser son public avec une voix qui a désormais « les stridences du désespoir », pour citer un auditeur. En revanche, les Alliés se servent efficacement de la radio pour répandre des rumeurs démoralisantes dans des émissions qui, en apparence, émanent du Reich. Selon un haut fonctionnaire allemand, ce qu'on appelle la « propagande noire », qui utilise également des affiches et des pamphlets antinazis soi-disant d'origine allemande, épuise « l'esprit combattant de l'armée et l'endurance du peuple ».

En 1939, Goebbels lance lui aussi des émissions de propagande noire qui paraissent réalisées dans les pays opposés à l'Allemagne. Il sponsorise aussi la propagande sur Radio Berlin. William Joyce,

un fasciste anglais qui a fait défection, commence à émettre pour Radio Berlin avec les mots « *Germany Calling* », (L'Allemagne appelle). Les auditeurs britanniques méprisent ses diatribes et le surnomment « Lord Haw-Haw » en raison de son accent nasal affecté. Pour déjouer les nuisances nazies, les Britanniques créent le Political Warfare Executive (PWE), la Direction de la guerre politique, un service propageant la propagande noire en Allemagne sous forme de programmes radio, de tracts et de faux. Selton Delmer, le cerveau du PWE, élevé en Allemagne, choque ses auditeurs avec un programme animé par un personnage indéfini appelé *Der Chef* (le Chef) qui fulmine contre les nazis et qui quitte l'antenne en 1943, réduit au silence par une fusillade simulée de la Gestapo. Delmer dirige aussi la propagande noire imprimée du PWE qui utilise les mots et les images comme des armes de démoralisation de l'ennemi, et inspire à l'OSS des réalisations comparables.



Pour répondre à la propagande noire allemande, telle cette fausse version d'un quotidien londonien (ci-dessous) annonçant, en 1940, de lourdes pertes de la RAF, le PWE imagine des faux ingénieurs, y compris du papier à rouler (à gauche) qui contient des instructions en allemand sur comment échapper au service militaire, et que les résistants peuvent glisser dans les poches des soldats. Des contrefaçons de timbres allemands pour un organisme de charité (ci-dessous, à gauche) représentent Himmler exigeant des dons avec une arme et un soldat mutilé.





Ci-dessous, une affiche anglaise tourne en ridicule l'animateur radio pro-allemand William Joyce, surnommé Lord Haw-Haw. Des tracts de propagande noire de l'OSS instillent le défaitisme et poussent les Allemands à la désertion. On voit (à gauche, de haut en bas) un soldat projetant l'ombre d'un squelette, le crâne et les os d'Hitler, un nazi fantomatique légendé « la force par la peur » et un Führer morbide titré « Le coupable ».







PROTÉGER LE PLUS GRAND SECRET DE LA GUERRE

LE PHYSICIEN J. ROBERT OPPENHEIMER (ci-contre) dirige la conception et la production de l'arme nucléaire dans le cadre d'une opération top secret.

Le 6 août 1945, un B-29 décolle de l'île de Tinian dans le Pacifique, prise aux Japonais par les marines américains un an plus tôt (photo page précédente), et largue la bombe atomique sur Hiroshima, à 8h15. Le feu nucléaire rase la ville. Retrouvée dans les décombres, la montre ci-dessous s'est arrêtée définitivement.



Lorsque le physicien J. Robert Oppenheimer arrive au Nouveau-Mexique, en avril 1943, pour diriger le nouveau laboratoire gouvernemental de Los Alamos, il devient la clé de voûte d'un dossier top secret, le projet Manhattan : un gigantesque chantier dévolu à la fabrication d'une bombe atomique capable de mettre fin à la guerre. Peu de gens sont aussi importants pour la sécurité nationale que cet homme âgé de 39 ans. Pourtant, Oppenheimer n'a pas encore reçu l'habilitation de sécurité requise (le droit d'accéder à des informations protégées) et il est soupçonné par le FBI et le G-2, le service de renseignement de l'armée, d'avoir des liens avec un réseau d'espions dirigé par les Soviétiques. Un officier du G-2 à Los Alamos va même jusqu'à l'accuser de « jouer un rôle clé dans les tentatives de l'Union soviétique d'obtenir des informations secrètes particulièrement vitales pour la sécurité des États-Unis ».

L'accusation se fonde sur le fait que plusieurs proches d'Oppenheimer ont été ou sont membres du parti communiste. Oppenheimer nie avoir noué des liens avec ce parti. Mais, du temps où il enseignait à l'université de Californie, son soutien actif à des causes l'a mis en contact avec des communistes ou des sympathisants communistes, dont les membres de la Brigade Abraham Lincoln. Ces derniers ont violé le Neutrality Act, la loi de neutralité américaine, en combattant contre le dictateur espagnol Francisco Franco. Oppenheimer partage avec ces combattants la haine du fascisme, et il a aidé des parents et des scientifiques juifs en Allemagne à fuir le régime nazi. Il rencontre Steve Nelson à une soirée caritative à Berkeley. Cet ancien de la Brigade Abraham Lincoln est un communiste déclaré, et un agent secret du consulat soviétique à San Francisco. Le FBI l'a mis sur écoute. Les hommes du contre-espionnage ont des preuves qu'il y a eu des contacts entre Nelson et Oppenheimer et plusieurs de ses collègues au Radiation Laboratory, à Berkeley, où sont menées des recherches fondamentales pour le projet Manhattan. Dans une conversation enregistrée par le FBI au moment où Oppenheimer a été nommé à Los Alamos,





«L'incroyable succès de Los Alamos est né du brio, de l'enthousiasme et du charisme avec lesquels Oppenheimer l'a dirigé.»

EDWARD TELLER,
PHYSICIEN À LOS ALAMOS



ACCÈS INTERDIT

Le panneau à l'entrée de Los Alamos, au Nouveau-Mexique, ne divulgue rien de la nature du projet qui sera mené à son terme dans ces bâtiments étroitement surveillés. C'est là qu'à partir de 1943, les meilleurs scientifiques du monde se lancent dans la réalisation de la bombe atomique.

Nelson a mentionné le physicien comme un ancien «rouge» désormais «trop nerveux» pour aider les communistes depuis qu'il travaille pour le gouvernement.

Le lieutenant-colonel Boris Pash, du G-2, interroge Oppenheimer et le pousse à fournir des détails sur un collègue de Berkeley qui lui aurait parlé, avant sa nomination à Los Alamos, d'un chimiste britannique prêt à passer des «informations techniques à des scientifiques soviétiques». Oppenheimer, craignant que son collègue lui propose de trahir des secrets nucléaires, l'avait interrompu. Malgré les pressions de Pash, il refuse de nommer le professeur ou d'identifier d'autres scientifiques sollicités, dit-il, pour aider les Russes. Pash considère ce refus de donner des noms comme une preuve suffisante pour refuser à Oppenheimer son habilitation de sécurité et le renvoyer de son poste de directeur de Los Alamos.

Oppenheimer sauve son poste grâce à un homme pour qui la sécurité est une priorité absolue: le brigadier général Leslie Groves, responsable du projet

Manhattan. Groves est convaincu qu'Oppenheimer a des compétences uniques pour surmonter les défis à venir, et qu'il saura mieux que quiconque diriger une équipe de scientifiques brillants aux egos aisément froissables. L'un de ces scientifiques imprévisibles, Edward Teller, qui rompra plus tard avec Oppenheimer, a expliqué pourquoi le job lui convenait si bien: «Il savait organiser, cajoler, être drôle, apaiser les ressentiments, diriger vigoureusement sans le laisser paraître... L'incroyable succès de Los Alamos est né du brio, de l'enthousiasme et du charisme avec lesquels Oppenheimer l'a dirigé.» Groves fait aussi confiance au jugement de son propre responsable de la sécurité à Los Alamos, le capitaine John Lansdale, qui conclut qu'Oppenheimer ne peut pas être un communiste. De fait, Oppenheimer adore les États-Unis et leurs libertés, dont la liberté d'expression, ce qui le rend réticent à révéler les noms de collègues dont les opinions politiques sont considérées par d'autres comme anti-américaines. Il finit par nommer le

collègue qui lui a parlé de partager des «informations techniques», mais c'est seulement sur l'insistance de Groves, et après que le général a mis Boris Pash sur la touche et accordé à Oppenheimer son habilitation de sécurité.

LA COURSE À LA BOMBE ATOMIQUE

Tiré d'affaire grâce à Groves, Oppenheimer se lance dans l'entreprise colossale de libérer l'énergie atomique en utilisant une particule nucléaire dont il ignorait l'existence dans les années 1920, quand il étudiait la physique à l'université. À l'époque, on pensait que l'atome est un noyau de protons chargés positivement autour desquels orbitent des électrons plus petits chargés négativement. En 1932, James Chadwick, du laboratoire Cavendish à l'université de Cambridge, en Grande-Bretagne, découvre le neutron qui est, pour simplifier, égal en poids au proton et ajoute de la masse au noyau. Cela permet d'envisager la fragmentation des atomes

CHRONOLOGIE

Événements de la guerre entre les États-Unis, le Japon et l'Union soviétique, de 1942 à 1950.

JANVIER 1942

Le président Roosevelt autorise le projet Manhattan, projet top secret de fabrication de la bombe atomique.

AVRIL 1943

Le travail scientifique sur l'arme nucléaire commence à Los Alamos, au Nouveau-Mexique.

MARS-AVRIL 1944

L'amiral Mineichi Koga, successeur de Yamamoto comme chef de la flotte combinée du Japon, meurt dans un accident d'avion au large de l'île philippine de Cebu. Son plan secret Z pour repousser la flotte du Pacifique tombe entre les mains des Américains.

JUILLET-AOÛT 1944

Les troupes américaines s'emparent de Saipan et Tinian, dans le Pacifique Ouest, plaçant le Japon à portée des bombardiers stratégiques basés sur les aérodromes de ces îles.

JUILLET 1945

Une bombe atomique mise au point à Los Alamos est testée avec succès sur le site de Trinity, au Nouveau-Mexique. Le président Harry S. Truman informe Joseph Staline que les États-Unis possèdent «une nouvelle arme d'une force destructrice inhabituelle».

AOÛT 1945

Le Japon annonce sa reddition inconditionnelle, après la destruction d'Hiroshima et Nagasaki par deux bombes nucléaires.

AOÛT 1949

L'Union soviétique teste avec succès une bombe atomique; la guerre froide s'amplifie.

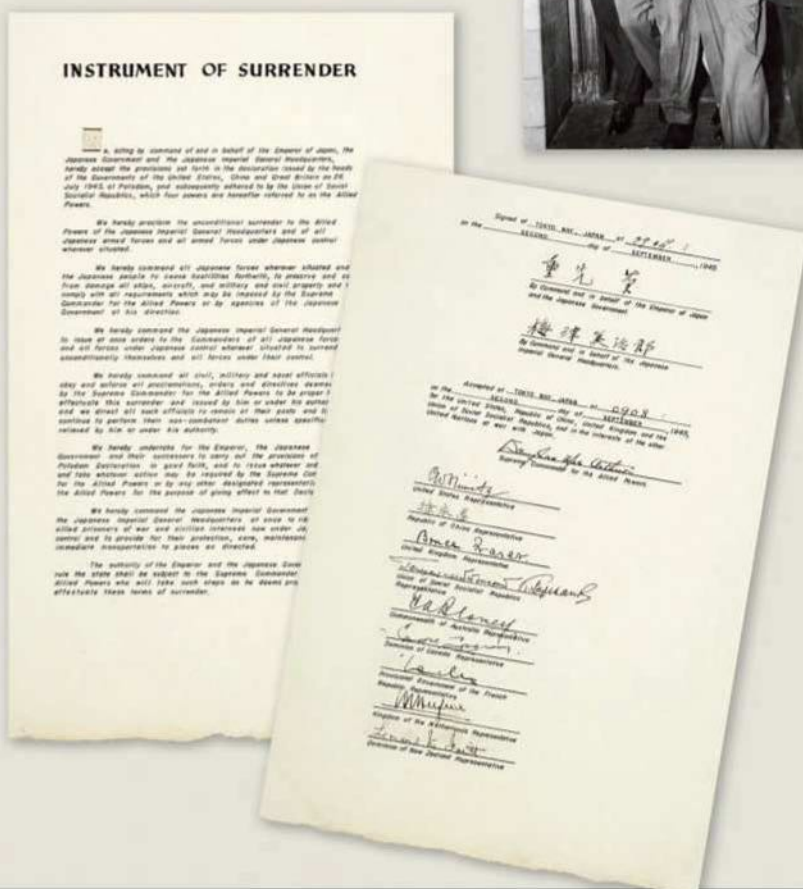
FÉVRIER-JUIN 1950

Arrestations d'agents britanniques et américains suspects d'avoir fourni des secrets atomiques aux Soviétiques.



Le physicien Ernest Lawrence est l'inventeur du cyclotron et du calutron qui permettent d'enrichir l'uranium des bombes atomiques (ci-dessus, à gauche). Robert Oppenheimer et le général Groves, directeur du projet Manhattan, sur Trinity Site en juillet 1945 (ci-dessus, à droite). L'acte de reddition japonais est signé en août 1945 (ci-dessous).

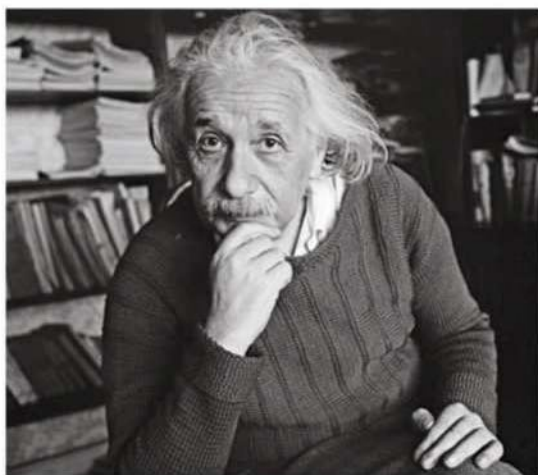
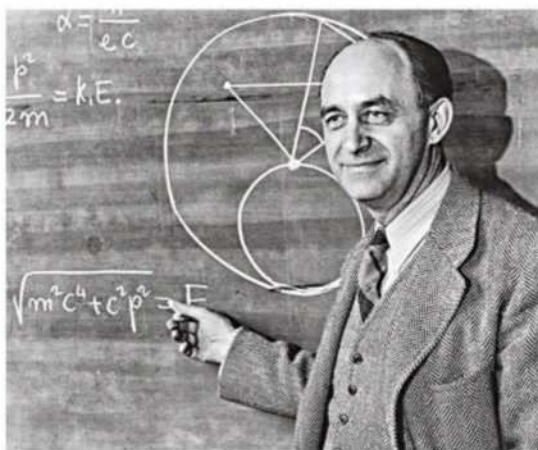
Ci-contre, David Greenglass (tête baissée) est arrêté à Los Alamos pour espionnage pour le compte des Soviétiques.





«Le navigateur italien a atteint le Nouveau Monde.»

ARTHUR COMPTON, DIRECTEUR DU LABORATOIRE DE MÉTALLURGIE À L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO, ANNONCE QU'ENRICO FERMI CONTRÔLE LA RÉACTION NUCLÉAIRE EN CHAÎNE.



RÉFUGIÉS DE GÉNIE

L'Allemand Albert Einstein (ci-dessus), dont la lettre à Roosevelt en 1939 conduit au projet Manhattan, et l'Italien Enrico Fermi (en haut), dont les travaux aboutissent aux réacteurs nucléaires qui produisent à la fois le combustible des bombes atomiques et l'énergie nucléaire pacifique, ont tous deux fui le fascisme.

en les bombardant de neutrons qui n'ont aucune charge électrique et ne sont pas repoussés par les protons. Quand le physicien italien Enrico Fermi expose de l'uranium à des émissions de neutrons, il observe un « effet très intense », qui excède de loin la radioactivité émise naturellement par l'uranium. Fermi, dont l'épouse est juive, a quitté l'Italie après que Mussolini a déclaré que « les juifs n'appartiennent pas à la race italienne ». Il fait partie des quelques physiciens d'élite, dont l'Allemand Albert Einstein et le Hongrois Leó Szilárd, que les politiques antisémites des dictateurs de l'Axe ont poussés à trouver refuge aux États-Unis.

L'annonce, au début de 1939, que des scientifiques allemands ont obtenu la fission en fragmentant le noyau de l'uranium alarme Leó Szilárd, qui mène alors des expériences sur l'uranium avec Fermi à l'université Columbia, à New York. Il redoute de terribles conséquences si Hitler obtient la bombe atomique. Il s'adresse à Einstein dont la célèbre équation $E = mc^2$ (l'énergie est égale à la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière) indique qu'une seule bombe soumise à la fission nucléaire libère assez d'énergie pour détruire une vaste zone. Dans une lettre au président Roosevelt, Einstein annonce qu'il sera bientôt « possible d'organiser une réaction en chaîne nucléaire dans une grosse quantité d'uranium », et de fabriquer une bombe assez puissante pour détruire une ville entière.

Ce qui démarre sous Roosevelt comme un modeste programme de recherche nucléaire se transforme, lorsque les États-Unis entrent en guerre, en un programme tous azimuts pour obtenir la bombe atomique. Autorisé en janvier 1942, le projet Manhattan est administré par le redoutable général Groves du corps des ingénieurs de l'armée des États-Unis, qui est décrit par l'un de ses assistants comme « le plus grand salopard, mais aussi l'un des individus les plus compétents que j'aie jamais connus ». À cette date, les scientifiques ont déterminé que seul un petit composant du minerai d'uranium, l'isotope ^{235}U , est extrêmement fissile, et peut supporter une réaction en chaîne explosive quand son noyau se fractionne. Plusieurs méthodes sont testées pour séparer le ^{235}U du composant principal, le ^{238}U

(le chiffre indique la masse atomique ou la somme des protons et des neutrons dans le noyau). La technique dans laquelle Groves investit le plus est due à Ernest Lawrence, le directeur du Radiation Laboratory à Berkeley, en Californie, et l'inventeur du cyclotron, une machine qui utilise des électroaimants pour accélérer les particules nucléaires. Lawrence a développé le calutron, un accélérateur qui propulse le ^{238}U , plus lourd, à une vitesse supérieure et abandonne de petites quantités de ^{235}U , plus léger, qui peuvent être récupérées. Des centaines de calutrons sont construits à Oak Ridge, dans le Tennessee, où la sécurité est si

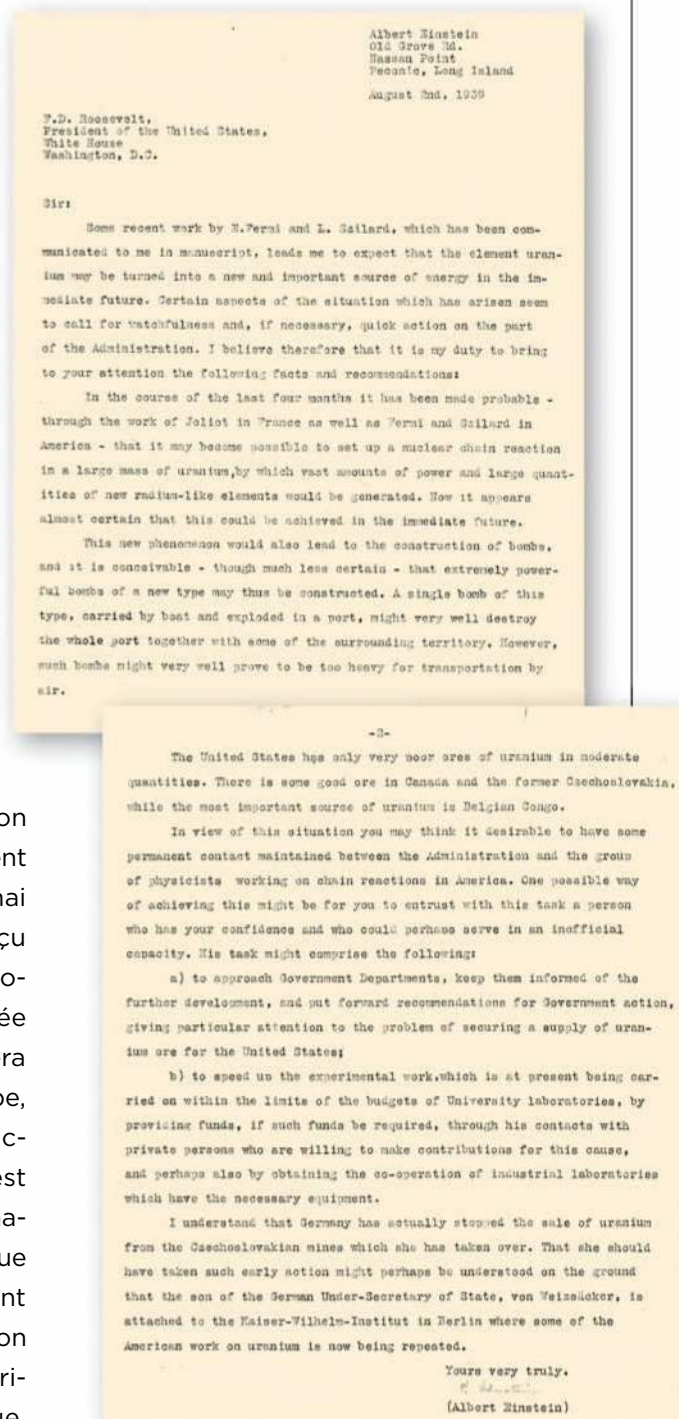
stricte que, dans leur grande majorité, les 13 000 employés du site ignorent qu'ils produisent du combustible pour l'arme nucléaire.

Entre-temps, Fermi a rejoint le projet Manhattan, et intégré un laboratoire à l'université de Chicago. Fin 1942, son équipe produit la première réaction en chaîne nucléaire contrôlée dans un petit réacteur contenant une masse critique d'uranium. « Le navigateur italien a atteint le Nouveau Monde », rapporte le directeur du laboratoire Arthur Compton. Contrôler la réaction en chaîne signifie que des réacteurs produiront un jour de l'énergie nucléaire pacifique, mais qu'ils permettront aussi de transformer l'uranium en isotope du plutonium ^{239}Pu , encore plus fissile que le ^{235}U . Il faut pour cela de gros réacteurs qui, faute de refroidissement adéquat, risquent de fondre et de relâcher une radioactivité mortelle. Groves choisit un site isolé, Hanford, dans l'État de Washington, où le fleuve Columbia fournit de l'eau pour refroidir les réacteurs et de l'énergie hydroélectrique pour les contrôler. Les résidents d'Hanford ont trente jours pour évacuer la zone.

À Los Alamos, un nombre incroyable de scientifiques talentueux se rassemble dans le seul but de travailler fébrilement à la conception de deux bombes, l'une alimentée avec de l'uranium 235, l'autre avec du plutonium 239. Un temps, Oppenheimer et son équipe ont craint d'être devancés par les scientifiques allemands. Mais la guerre progresse et l'Allemagne subit des bombardements ciblés dévastateurs qui lui font perdre les moyens scientifiques et industriels nécessaires pour mener à bien un énorme programme d'armes secrètes comme le projet Manhattan, qui emploie 130 000 personnes à son apogée. Le projet s'avère si complexe que les États-Unis ne disposent toujours pas de l'arme nucléaire à la défaite de l'Allemagne, en mai 1945. Mais, à ce moment-là, les chercheurs de Los Alamos ont reçu suffisamment de combustible d'Oak Ridge et d'Hanford pour produire des bombes des deux types. La bombe à uranium, baptisée « Little Boy », sera mise à feu par une charge explosive qui projettera un bloc d'uranium 235 dans une quantité plus grande de cet isotope, produisant alors une masse explosive supercritique. Cela ne fonctionnerait pas avec la bombe à plutonium, parce que le ^{239}Pu est soumis à une fission spontanée si rapide qu'aucune onde de détonation ne pourrait l'amener à former assez vite une masse supercritique pour empêcher la bombe de faire long feu. Les scientifiques résolvent le problème en produisant « Fat Man », une bombe ronde avec en son cœur du ^{239}Pu entouré d'explosifs organisés pour éclater et comprimer instantanément le combustible en une masse supercritique.

L'AVIS DE L'EXPERT

Dans sa lettre à Roosevelt, Einstein annonce que la fabrication d'une bombe atomique est envisageable; il exhorte Roosevelt à promouvoir la recherche nucléaire aux États-Unis.



« Il était parfaitement absurde de croire que les Russes ne pouvaient pas faire ce que les autres faisaient. »

LE PHYSICIEN DANOIS NIELS BOHR DEMANDE QUE LA RUSSIE SOIT INFORMÉE DU PROJET MANHATTAN POUR ÉVITER LA COURSE AUX ARMEMENTS

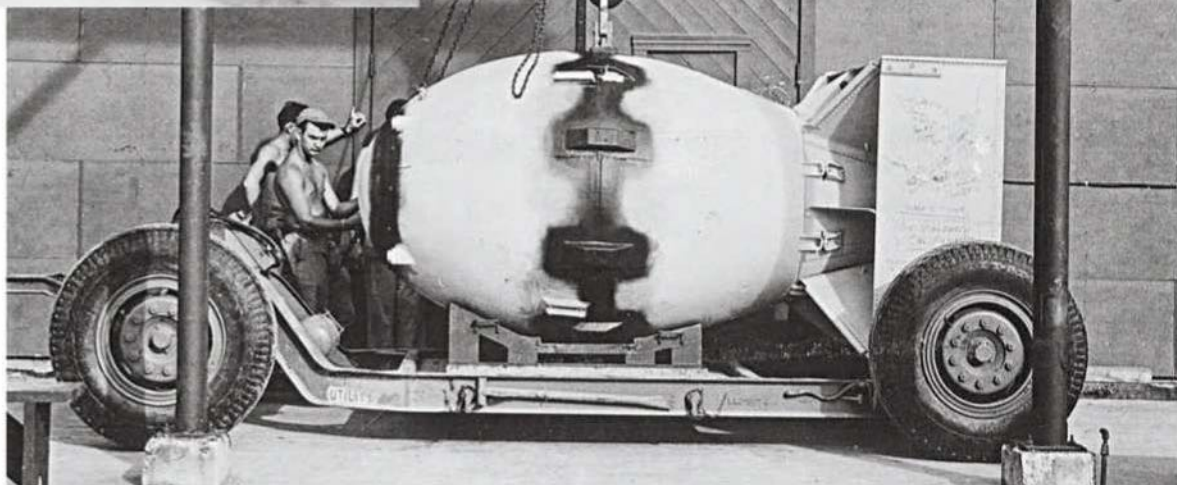
DEUX MONSTRES Les bombes atomiques, dont le largage sur le Japon ouvre l'ère nucléaire, sont **Little Boy** (ci-dessous), alimentée avec de l'uranium 235 produit à Oak Ridge, au Tennessee, et **Fat Man** (en bas), alimentée avec du plutonium 239 obtenu à Hanford, dans l'État de Washington.

Cette technique sera testée avec l'explosion de la bombe sur un terrain d'essai au sud du Nouveau-Mexique. Nom de code de l'opération : Trinity.

L'ABOUTISSEMENT DU PROJET MANHATTAN

A lors que la fin de la guerre semble encore lointaine, des questions se posent, à savoir s'il faut utiliser la bombe atomique contre le Japon et s'il est nécessaire d'informer les Soviétiques de cette découverte capitale. Depuis la fin de 1944, les bombardiers B-29 décollent de Saipan et Tinian – deux îles dans le Pacifique prises aux Japonais – pour frapper les villes nippones avec des bombes conventionnelles et incendiaires. En mars 1945, les bombes incendiaires tuent plus de 80 000 habitants à Tokyo. Mais rien de cela ne convainc l'empereur Hirohito de se rendre, et les troupes américaines sont confrontées à la perspective glaçante de prendre d'assaut l'archipel nippon. Selon des estimations basées sur les batailles récentes d'Iwo Jima, d'Okinawa et dans les Philippines, l'invasion du Japon pourrait coûter un million de morts aux États-Unis. Pour éviter cette boucherie et mettre un terme à la guerre du Pacifique, les états-majors américains veulent déployer aussi vite que possible des armes nucléaires contre le Japon.

Le travail sur le projet Manhattan est si intense que peu de ses participants ont le temps d'en envisager les conséquences. L'un des premiers à y réfléchir est le physicien danois Niels Bohr. Il partage avec Oppenheimer et quelques autres la conviction que l'arme nucléaire sera une malédiction pour l'humanité, ou une bénédiction si





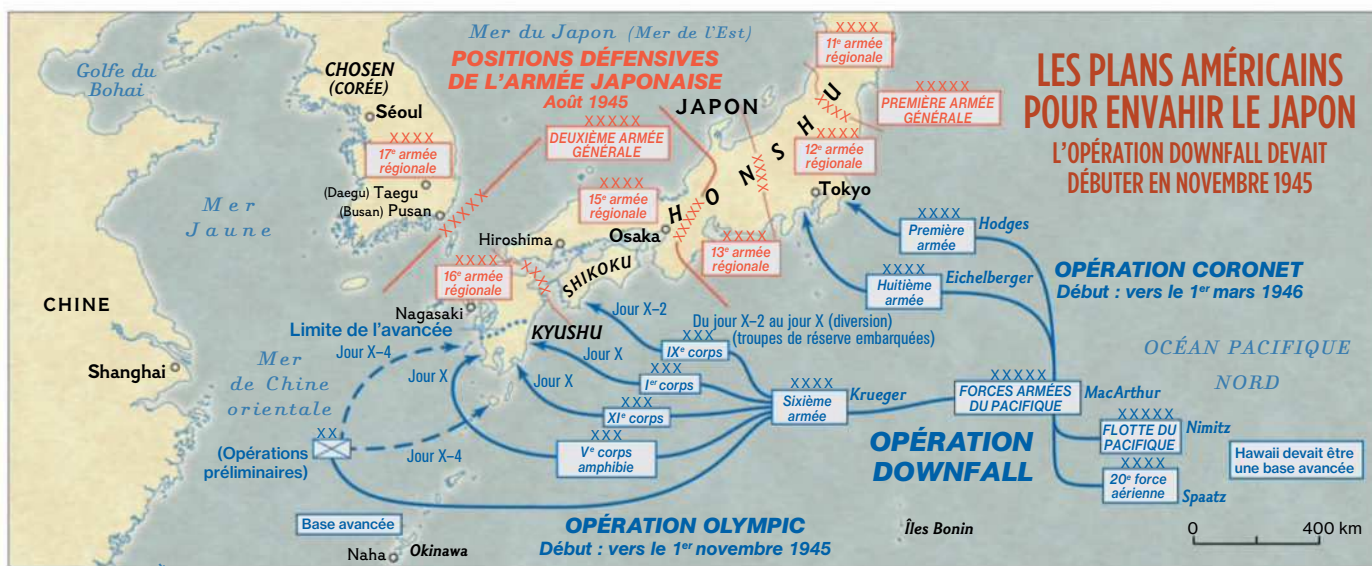
les grandes puissances reconnaissent que la guerre nucléaire est sans issue et choisissent de coopérer au lieu de rivaliser. Selon Bohr, le secret autour du projet Manhattan est contre-productif. « Il était parfaitement absurde de croire que les Russes n'étaient pas capables de faire ce que les autres faisaient », dira-t-il plus tard, ajoutant que « le secret sur l'énergie nucléaire n'a jamais existé » au sein de la communauté scientifique.

Au cours d'une rencontre avec Winston Churchill, en 1944, Bohr insiste auprès du Premier ministre anglais pour que les Américains et les Britanniques – ces derniers ont substantiellement contribué au projet Manhattan – informent leurs alliés soviétiques de l'élaboration de la bombe, et se mettent d'accord avec eux pour éviter la course aux armements. Pour Churchill, ce genre de proposition frise la trahison. « Il faudrait enfermer Bohr, fait-il remarquer, ou, à tout le moins, lui faire comprendre qu'il est à deux doigts du crime mortel. »

Le président Roosevelt se montre plus compréhensif, mais il est d'accord avec Churchill que le secret sur les nouvelles armes doit être préservé. Ce secret est si bien gardé que le vice-président Harry S. Truman n'apprend l'existence de la bombe nucléaire qu'après la mort de Roosevelt, le 12 avril 1945, lorsqu'il devient le commandant en chef des armées. Pour Truman, comme pour le général Groves, la nouvelle arme est un atout militaire qu'il faut empêcher les Soviétiques d'avoir, et qu'il faut utiliser pour épargner des vies américaines en obligeant le Japon à se rendre.

SANGLANTE IWO JIMA

Les marines américains rampent derrière une colline sur l'île japonaise d'Iwo Jima, pendant l'offensive sanglante qui se poursuit un mois après qu'ils ont hissé leur drapeau au sommet du mont Suribachi (à l'arrière-plan), le 23 février 1945. Ici et ailleurs, les pertes excessives des troupes à mesure qu'elles se rapprochent du Japon renforcent l'argument militaire en faveur de la bombe atomique.



LE CHOIX DE TRUMAN
Devenu président après la mort de Roosevelt, en avril 1945, Truman se voit proposer un plan secret d'invasion massive du Japon, l'opération Downfall (carte ci-dessus), qui implique l'engagement de millions de soldats. Les troupes envahiraient d'abord Kyushu, avant de débarquer sur Honshu et d'encercler Tokyo et les principales villes. Truman, anticipant l'énormité des pertes en hommes, autorise l'usage de l'arme atomique qui pourrait arrêter la guerre.

Quelques-unes des personnes qui ont participé à la fabrication des premières bombes atomiques refusent qu'elles soient larguées sur le Japon. Leó Szilárd fait circuler une pétition en ce sens parmi les scientifiques du projet Manhattan, proposant que la bombe soit testée devant des témoins internationaux, ce qui donnerait une chance au Japon de se rendre avant que les États-Unis ne prennent la décision de le bombarder. Mais Robert Oppenheimer doute qu'un essai nucléaire poussera les Japonais à la reddition. Il estime aussi que les militaires sont mieux placés que les scientifiques pour décider de l'utilisation de ces armes. « Comment peuvent-ils [les scientifiques] décider de la manière de terminer une guerre ? » demande-t-il. Il est partisan de prévenir l'Union soviétique du projet d'utiliser la bombe contre le Japon, mais il sait que cela n'arrêtera pas la course aux armements : celle-ci a déjà commencé, comme l'attestent les tentatives des Soviétiques de voler des secrets militaires.

Le 16 juillet 1945, alors que le président Truman se prépare à rencontrer Joseph Staline et Winston Churchill à Potsdam, dans l'Allemagne occupée, les scientifiques de Los Alamos sont réunis bien avant l'aube pour observer l'essai Trinity. « Soudain, écrit le physicien Isidor Rabi, il y eut un énorme éclair lumineux... la lumière la plus vive que j'aie ou que selon moi personne ait jamais vue. Il explose, se précipite sur nous et nous traverse. » La réaction initiale d'Oppenheimer et d'autres spectateurs est la stupéfaction, suivie, dans certains cas, d'un sentiment d'appréhension. « Certains se sont interrogés sur l'avenir de l'espèce humaine, se souvient Norris Bradburry, le successeur d'Oppenheimer à Los Alamos. Pas moi. Nous étions en guerre et la chose fonctionnait. » Truman prend connaissance du succès du test dans un télégramme codé : « Opéré ce matin... Dr Groves satisfait. » Il en informe le dirigeant soviétique. « J'ai mentionné fortuitement que nous avions

« Soudain, un énorme éclair lumineux (...) Il explose, se précipite sur nous et nous traverse. »

LE PHYSICIEN ISIDOR RABI, DÉCRIVANT L'EXPLOSION DE LA BOMBE AU PLUTONIUM SUR LE SITE DE TRINITY LE 16 JUILLET 1945

une nouvelle arme d'une capacité destructrice inhabituelle, relate-t-il. Le Premier ministre russe n'a témoigné aucun intérêt particulier. Il a seulement dit qu'il était heureux de l'apprendre, et qu'il espérait que nous en ferions "bon usage contre les Japonais". » En réalité, Staline est déjà au courant, et le programme nucléaire soviétique est en bonne marche grâce aux divulgations des espions à Los Alamos, à la solde de Moscou, qui ne sont pas encore découverts.

Le décor est planté pour la conclusion dramatique de la Seconde Guerre mondiale quand, le 26 juillet 1945, la déclaration de Postdam appelle le Japon à se rendre inconditionnellement ou à faire face à une « destruction prompte et totale ». Peu disposé à céder, sauf si l'empereur Hirohito est autorisé à garder le pouvoir, une condition que Truman a refusée, le Japon rejette la déclaration. Deux explosions atomiques vont contraindre le souverain nippon à se rendre : la première a lieu le 6 août 1945, quand une bombe à uranium ravage Hiroshima ; la seconde, déclenchée trois jours plus tard par une bombe à plutonium, dévaste Nagasaki. Ces bombardements tuent plus de 150 000 personnes. Des milliers d'autres sont contaminées par les retombées radioactives et meurent dans les semaines qui suivent.

RIVALITÉ DES GÉANTS

Churchill, Truman et Staline se serrent la main devant les photographes au cours de la conférence de Potsdam, en juillet 1945 (ci-dessous), qui annonce la guerre froide. Informé du résultat positif de l'essai Trinity le matin même (en bas), Truman mentionne la nouvelle arme à Staline. La rivalité nucléaire entre les États-Unis et l'URSS a déjà commencé.



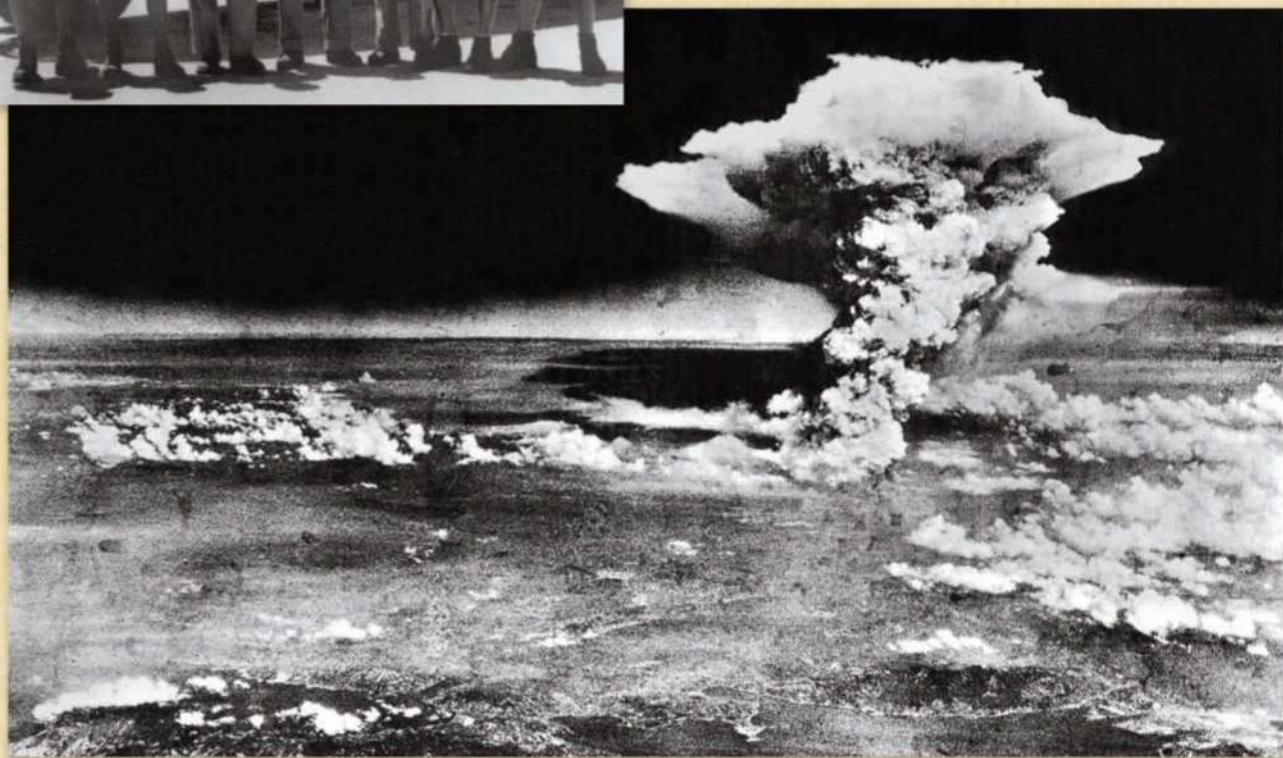
Objectif : Hiroshima

En mai 1945, après s'être entraînée sur une base aérienne secrète dans l'Utah, une unité d'élite baptisée 509^e groupe composite s'envole vers Tinian, dans la mer des Philippines. L'île a été sélectionnée pour sa longue piste qui permet le décollage de B-29 portant une charge extra-lourde. Seuls le capitaine de l'équipe, le colonel Paul Tibbets, et son second savent que leur mission consiste à larguer des bombes atomiques sur le Japon. Sur Tinian, les membres de l'unité occupent un bâtiment sans fenêtres

derrière une clôture où patrouillent des gardes armés. « Nous avions des appareils flambant neufs et recevions le meilleur traitement, se rappelle l'un d'eux. On n'avait pas l'impression de faire quelque chose pour mettre fin à la guerre. »

Le 6 août 1945, Tibbets oriente le *Enola Gay* – un B-29 baptisé d'après le nom de sa mère et chargé en soute d'une bombe de 4 500 kg – sur la piste et décolle à 2 h 45 du matin. Quelques heures plus tôt, l'équipage a eu connaissance qu'il va larguer l'arme la plus destructrice jamais fabriquée. Après plusieurs heures de vol, Tibbets apprend que le ciel est dégagé au-dessus d'Hiroshima, la première cible. La bombe est larguée à 9 300 m d'altitude à 8 h 15 ; elle explose 49 secondes plus tard à 600 m d'altitude pour faire le maximum de dégâts. Tibbets exécute un brusque virage en descente pour s'éloigner et échapper au plus vite aux ondes de choc, mais l'avion est rudement secoué. « Mes amis, annonce alors Tibbets, vous venez de larguer la première bombe atomique. »

L'ÉQUIPE DU ENOLA GAY Le colonel Paul Tibbets se tient, au centre, avec les membres de l'équipage devant le B-29 qu'il pilotera vers Hiroshima. Après avoir largué la bombe, Tibbets regarde en arrière et voit un nuage (ci-dessous) « s'élever et proliférer à une hauteur monstrueuse ».



DIVISIONS ET GUERRE FROIDE

Les Américains se réjouissent de la défaite du Japon, mais leur jubilation est de courte durée. Comme l'observe le célèbre chroniqueur radiophonique américain Edward R. Murrow, «rarement, et pour ainsi dire jamais, une guerre ne s'est achevée avec un tel sentiment d'incertitude et de peur, une telle perception que l'avenir est obscur et la survie menacée». Nulle part, l'inquiétude de l'avenir n'est plus grande qu'à Los Alamos, où Edward Teller travaille déjà à une «superbombe» – un engin thermonucléaire qui utilise la chaleur intense générée par la fission nucléaire pour produire la fusion nucléaire, agglutinant les atomes d'hydrogène pour former l'hélium et relâchant des quantités d'énergie massives pendant le processus.

Ces bombes à hydrogènes, appelées bombes H, produisent l'équivalent de 100 millions de tonnes de TNT, contre 12 500 tonnes pour la bombe d'Hiroshima.

Oppenheimer exhorte le président Truman à protéger les États-Unis non pas en l'engageant dans la course aux armements, mais en cherchant un accord avec les Soviétiques et d'autres puissances nucléaires potentielles. Mais l'Union soviétique est désormais la rivale amère des États-Unis, et le plaidoyer d'Oppenheimer tombe complètement à plat. «M. le Président, dit-il à propos des attaques d'Hiroshima et Nagasaki, j'ai du sang sur les mains.» À quoi Truman répond, imperturbable : «C'est moi qui ai du sang sur les mains... Laissez-moi ce souci.»

La révélation que des agents pro-soviétiques ont pénétré le projet Manhattan, et permis à l'URSS de tester sa première bombe atomique en 1949, exacerbe davantage la guerre froide et la furie anticommuniste aux États-Unis – ce qu'on a appelé «*the Red Scare*» (la Peur rouge). À cette période, les cryptanalystes américains du programme Venona – le déchiffrement des messages entre Moscou et ses agents – mettent au jour l'espionnage nucléaire soviétique. D'après les décryptages, plus de 300 Américains espionnent pour le compte de l'URSS, et plusieurs d'entre eux ont accès à Los Alamos. Le partage confidentiel des conclusions de Venona entre le FBI et les services britanniques entraîne l'arrestation du physicien Klaus Fuchs, qui avait adhéré au parti communiste allemand avant de s'enfuir en Grande-Bretagne et d'être intégré à Los Alamos. Fuchs a livré des informations sur le nucléaire d'une importance capitale, et pourtant, la sentence la plus dure ne lui est pas appliquée : il passera neuf ans en prison, contrairement à Julius et Ethel Rosenberg qui sont condamnés à mort pour avoir transmis des secrets nucléaires aux Soviétiques et exécutés. Aux yeux de nombreux Américains, l'affaire Rosenberg atteste que la Peur rouge est fondée. D'autres y voient une «chasse aux sorcières» contre ceux qui divulguent la technologie nucléaire, alors que les scientifiques savent depuis longtemps que cette technologie ne peut pas rester secrète.

Au cours de la guerre froide, les Américains recrutent de nombreux scientifiques allemands, dont d'anciens nazis. Quand il a donné le feu vert au projet Paperclip – nom de code du recrutement secret des savants allemands – Truman a exclu



ESPIONS ATOMIQUES

Membre du parti communiste allemand avant de devenir citoyen britannique, le physicien Klaus Fuchs (ci-dessus, sur la photo de son badge à Los Alamos) est arrêté en février 1950 et accusé de transmettre des secrets nucléaires aux Soviétiques. En juin, David Greenglass, mécanicien à Los Alamos, est appréhendé et accusé d'espionnage pour les Soviétiques. Greenglass incrimine sa sœur Ethel et son mari Julius Rosenberg (en haut). Tous deux sont condamnés en 1951 et exécutés en 1953.



RETOUR EN GRÂCE

Wernher von Braun (au centre) accompagne le président John F. Kennedy et le vice-président Lyndon B. Johnson pendant leur visite, en 1962, du centre de vol spatial Marshall à Huntsville, en Alabama. La contribution de von Braun au programme spatial américain, pour laquelle il reçoit la médaille nationale des sciences, éclipse son rôle d'inventeur du missile V2 pour Hitler.

quiconque a été « membre du parti nazi ou partisan actif de l'appareil militaire nazi ». Si cette interdiction avait été rigoureusement appliquée, beaucoup de ceux qui finiront par travailler pour l'administration américaine auraient été écartés, notamment Wernher von Braun, un membre notoire du parti nazi et des SS, qui avaient contraint des prisonniers des camps de concentration au travail forcé pour poursuivre le programme balistique des V2.

Tandis que de nouveaux alliés de la guerre froide sont recrutés par l'administration américaine parmi d'anciens ennemis, d'autres, considérés comme des héros de la guerre, entrent dans l'ère du soupçon. Après avoir quitté la direction de Los Alamos, Oppenheimer est devenu président du comité consultatif général de la Commission à l'énergie atomique (AEC). En 1949, ce comité se prononce contre la bombe à hydrogène, décrite comme une « arme de génocide », qui engagerait les États-Unis dans une « politique d'extermination des populations civiles ». Cette recommandation alarme Edward Teller, et ceux qui le soutiennent pour mettre au point la bombe H, y compris Lewis

Strauss, un membre de l'AEC. Strauss exhorte le président Truman à ne renoncer à « aucune arme qu'un ennemi peut raisonnablement espérer posséder ». En 1950, Truman recommande à l'AEC de poursuivre le travail « sur toutes les formes d'armes atomiques, y compris la bombe dite à hydrogène, la superbombe ».

En 1953, lorsqu'il devient directeur de l'AEC, Strauss veut interdire à Oppenheimer toute implication dans la politique nucléaire en suspendant son habilitation de sécurité – une procédure qui ouvre la voie à des auditions pour déterminer si le « père de la bombe atomique » est un risque pour la sécurité nationale. Les auditions ne révèlent rien de plus qu'en 1943, quand Oppenheimer faisait déjà l'objet d'une enquête, et qu'en 1947, lorsque le renouvellement de son habilitation de sécurité a requis un nouvel examen. Mais les temps ont changé. Dans son témoignage, Teller « présume » qu'Oppenheimer est loyal envers les États-Unis, mais ajoute qu'il se sentirait plus en sécurité si les « intérêts vitaux de ce pays » n'étaient plus entre ses mains. En mai 1954, deux des trois présidents civils des auditions concluent qu'Oppenheimer est un risque pour la sécurité nationale. Le troisième justifie son désaccord en faisant valoir qu'ils se sont tous entendus auparavant sur la loyauté d'Oppenheimer, et que lui refuser une habilitation de sécurité pour ce dont on l'a disculpé dans le passé n'est « guère la procédure à adopter dans un pays libre ».

À la différence de la guerre contre les Allemands et les Japonais, qui a uni les Américains comme jamais auparavant, la guerre froide les divise et soulève des conflits comme celui qui oppose Oppenheimer à ses ennemis. Oppenheimer sait que le secret est souvent nécessaire pour protéger la sécurité nationale, mais il

met en garde contre une guerre secrète interminable où les questions urgentes sur l'avenir du pays et la prospérité du monde seraient décidées derrière des portes closes. On court un «grave danger», fait-il observer, quand on prend des décisions comme la mise au point de nouvelles armes de destruction massive «sur la base de faits tenus secrets. Ce n'est pas parce que les hommes qui contribuent à ces décisions sont dénués de sagesse ; c'est parce que la sagesse ne peut s'épanouir, et la vérité être reconnue, sans débat ni critique».

Le résultat des auditions d'Oppenheimer soulèvera des débats et des critiques considérables, mais le physicien ne retrouvera jamais la confiance du gouvernement. Peu de gens auraient pu imaginer, à la fin de la guerre, que Wernher von Braun, dont les fusées semaient la terreur sur Londres, obtiendrait une médaille pour sa contribution à la science américaine, et que Robert Oppenheimer, qui fit tant pour assurer la victoire de son pays sur le Japon, se verrait un jour interdire de le servir.

«J'invite l'AEC à poursuivre le travail sur toutes les formes d'armes atomiques, y compris la bombe à hydrogène, la superbombe.»

PRÉSIDENT TRUMAN,
31 JANVIER 1950

Un réseau de taupes soviétiques

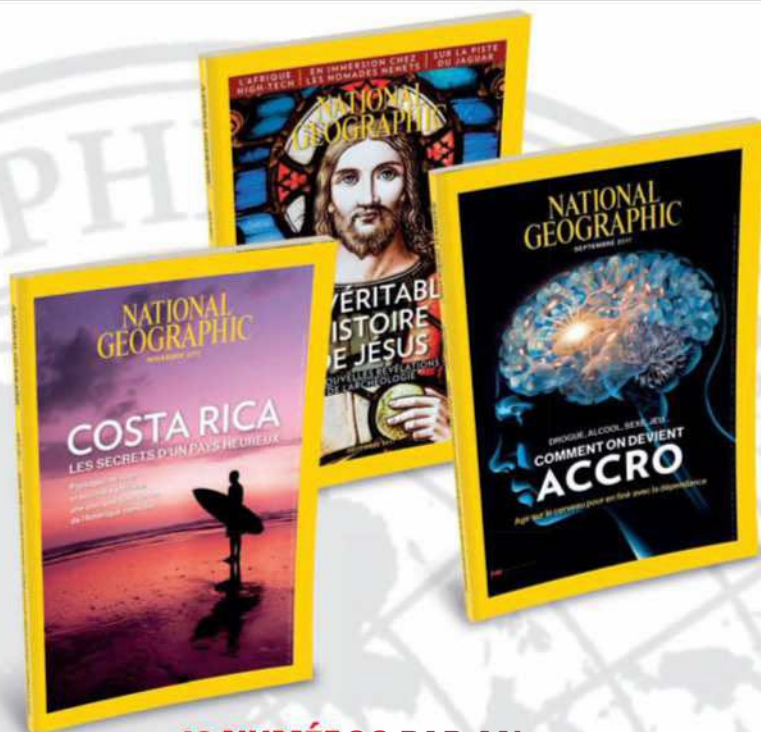
Nommé responsable du contre-espionnage à l'ambassade britannique à Washington, en 1949, Kim Philby a accès aux plus grands secrets américains. Son affectation est une aubaine, non seulement pour lui, mais aussi pour le KGB, pour lequel il travaille secrètement. Il a ainsi livré à Moscou de nombreux agents. Philby est ami avec plusieurs autres taupes soviétiques avec qui il a fait ses études à Cambridge. On les appellera «les Cinq de Cambridge». Le groupe comprend notamment Anthony Blunt, un officier du contre-espionnage pendant la guerre, et deux membres du Foreign Office ayant accès aux secrets d'État – Donald Maclean, qui est rentré à Londres après avoir travaillé à Washington, et Guy Burgess, qui vit dans un appartement au sous-sol de la maison de Philby. Mais, en 1946, leurs combines sont sur le point d'être dévoilées. Philby, qui a accès au programme de décryptage Venona, est informé que Maclean est soupçonné d'être un agent soviétique ayant livré des secrets nucléaires américains avant de quitter Washington. Philby envoie

Burgess à Londres pour avertir Maclean ; les deux hommes s'enfuient à Moscou. En 1951, Philby est soupçonné à son tour pour ses liens avec les transfuges et est contraint de démissionner. En 1963, il part à Moscou. Anthony Blunt passera aux aveux un an plus tard en échange de l'immunité. Malgré tous les dégâts dont ils sont coupables, aucun des espions de Cambridge ne sera poursuivi. Ils resteront des membres privilégiés de la classe dominante britannique, même s'ils ont violé ses codes.



TROISIÈME HOMME Kim Philby face à la presse, à Londres, en 1955, après la divulgation d'informations sur ses liens avec les transfuges Guy Burgess et Donald Maclean. Soupçonné d'être le troisième espion du réseau, il s'enfuit quelques années plus tard à Moscou.

ABONNEZ-VOUS À L'OFFRE PASSION !



12 NUMÉROS PAR AN

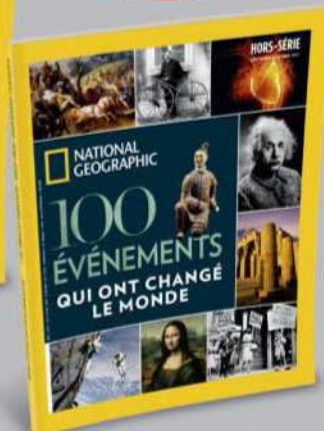
Chaque mois, avec National Geographic, vivez une aventure humaine unique !



6 HORS-SÉRIES PAR AN

Retrouvez les **qualités journalistiques et photographiques** de National Geographic à travers des **reportages exclusifs** et explorez une **thématique différente** à chaque numéro.

6€25 par mois
seulement !



Service en +

Je m'abonne en 3 CLICS sur notre boutique officielle prismashop.fr !

1

RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE www.prismashop.fr



2

CLIQUEZ SUR « MON OFFRE MAGAZINE »



3

SAISISSEZ LE CODE OFFRE MAGAZINE INDIQUÉ CI-DESSOUS



BON D'ABONNEMENT

Bulletin à compléter et à retourner sans affranchir à :
National Geographic - Libre réponse 91149 - Service Abonnements - 62069 Arras Cedex 09.

1 - JE CHOISIS MON OFFRE D'ABONNEMENT

☐ Je m'abonne à l'**OFFRE LIBERTÉ National Geographic + Hors-Séries** (18 n° / an) pour **6€25/mois** au lieu de 8€99*.
Je recevrai l'autorisation de prélèvement à remplir par courrier.

- N'AVANCEZ PAS D'ARGENT • PAYEZ EN PETITES MENSUALITÉS
- ARRÊTEZ VOTRE ABONNEMENT QUAND VOUS VOLEZ

MEILLEURE OFFRE

☐ Je préfère m'abonner à l'**offre Comptant National Geographic + Hors-Séries** (1 an / 18 n°) pour **79€** au lieu de 107€99*.
Je règle mon abonnement ci-dessous.

☐ Je préfère m'abonner à **National Geographic seul** (1 an / 12 n°) pour **49€90** au lieu de 66€*.
Je règle mon abonnement ci-dessous.

NGEHS43P

2 - JE RENSEIGNE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

☐ Mme ☐ M (Civilité obligatoire)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Merci de m'informer de la date de début et de fin de mon abonnement :

Tél. : _____
E-mail : _____

- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE CHOISIS MON MODE DE RÈGLEMENT

Je règle mon abonnement par :

- ☐ Chèque bancaire à l'ordre de NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE
☐ Carte bancaire : (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date de validité M M A A Cryptogramme : _____

Signature obligatoire : _____

L'abonnement, c'est aussi sur : www.prismashop.nationalgeographic.fr

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. **A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.



CRÉDITS

COUVERTURE : (photo principale), Roger-Viollet ; (colonne à droite, de haut en bas), Erich Lessing/Art Resource ; akg-images/Interphoto ; Erich Lessing/Art Resource ; Wikimedia Commons.

3, Estate of Ewen Montagu ; **4-5**, U.S. National Archives ; **6-7**, AP Photo/File ; **8**, Wikimedia Commons/Public Domain ; **9**, AP Photo ; **10**, caricature de l'hebdomadaire *Mucha*, Varsovie, 8 septembre 1939/ Public Domain ; **11 (HAUT G)**, ullstein bild/Getty ; **11 (HAUT D)**, Laski Collection/Getty ; **11 (BAS)**, U.S. National Archives ; **12**, ullstein/bild.akeg-images ; **13 (LES DEUX)**, Universal History Archive/Getty ; **14 (G)**, autorisation Uliana Bazar ; **14 (CTR)**, Hanns Hubmann/ullstein bild via Getty ; **14 (D)**, Keystone-France/Getty ; **15 (HAUT)**, tiré du livre *Spy, Counterspy* (Grosset & Dunlap, 1974) ; **15 (BAS)**, Walter Stoneman/National Portrait Gallery, Londres ; **16**, Imperial War Museum ; **17 (LES DEUX)**, National Archives of the UK ; **18 (HAUT)**, tiré du livre *Englandspiel* (Van Holkema & Warendorf, 1978) ; **18 (CTR)**, autorisation Adri Wijnen/www.englandspiel.eu ; **18 (BAS)**, NIOD, Institute for War, Holocaust and Genocide Studies ; **19 (HAUT)**, Erich Lessing/Art Resource, NY ; **19 (BAS)**, National Archives of the UK ; **20**, Library of Congress, 3c28525 ; **21**, National Archives of the UK ; **22**, Bettmann/Getty ; **23**, AP Photo ; **24 (HAUT)**, autorisation Uliana Bazar ; **24 (BAS)**, Sueddeutsche Zeitung Photo/AlamyStock Photo ; **25 (G)**, Universal Images Group/Getty ; **25 (D)**, John Frost Newspapers/Alamy Stock Photo ; **26 (G)**, bpk, Berlin/Art Resource, NY ; **26 (CTR, HAUT)**, David Pollack/Getty ; **26 (CTR B)**, Swmin Ink 2, LLC/Getty ; **26 (D HAUT)**, Wikimedia Commons à [https://commons.wikimedia.org/wiki/File: %D0%9D%D0%B5_%D0%B1%D0%BB%D1%82%D0%BO%D0%BOBO !_1941.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:%D0%9D%D0%B5_%D0%B1%D0%BB%D1%82%D0%BO%D0%BOBO!_1941.jpg). License à <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/legalcode> ; **26 (BAS D)**, Universal History Archive/UIG via Getty ; **27**, US National Archives ; **28-29**, Naval History and Heritage Command ; **30**, Naval History and Heritage Command ; **31**, Universal History Archive/Getty ; **32**, tiré de *Reports of General MacArthur*, vol. II, partie I (Department of the Army, 1966), p. 69 ; **33 (HAUT)**, Naval History and Heritage Command ; **33 (CTR G)**, Australian War Memorial Museum ; **33 (CTR D)**, U.S. National Archives ; **33 (BAS)**, Rebecca Hale/Equipe NG (photo), National Cryptologic Museum (artefact) ; **34**, TopFoto/The Image Works ; **35 (HAUT)**, Fotosearch/Getty ; **35 (BAS)**, Rebecca Hale/Equipe NG (photo), National Cryptologic Museum (artefact) ; **36**, Naval History and Heritage Command ; **37 (HAUT)**, Naval History and Heritage Command ; **37 (BAS)**, National Cryptologic Museum ; **38**, Naval History and Heritage Command ; **(39 HAUT)**, utilisé avec la permission du Oakland Tribune, copyright © 2016. Tous droits réservés ; **39 (BAS)**, Planet News Archive/SSPL/Getty ; **40**, U.S. National Archives ; **41 (TOUT)**, Australian War Memorial Museum ; **42 (LES DEUX)**, Naval History and Heritage Command ; **43**, ullstein bild via Getty ; **44 (HAUT)**, Naval History and Heritage Command ; **44 (BAS)**, Australian War Memorial Museum ; **45 (LES DEUX)**, U.S. National Archives ; **46 (TOUT)**, CIA Museum ; **47 (HAUT G)**, CIA Museum ; **47 (HAUT CTR)**, U. S. National Archives ; **47 (HAUT D)**, autorisation de la collection de H. Keith Melton au International Spy Museum ; **47 (BAS)**, National Archives/Interim Archives/Getty ; **48-49**, Roger Viollet/Getty ; **50**, Imperial War Museum ; **51**, Imperial War Museum ; **52**, Haywood Magee/Getty ; **53 (HAUT)**, Hulton Archive/Getty ; **53 (CTR)**, Roger Viollet/Getty ; **53 (BAS LES DEUX)**, Imperial War Museum ; **54**, Imperial War Museum ;

55, United States Holocaust Memorial Museum, autorisation Leopold Page Photographic Collection ; **56 (HAUT)**, National Archives of the UK ; **56 (BAS G)**, Imperial War Museum ; **56 (BAS CTR)**, National Archives of the UK ; **56 (BAS D)**, Imperial War Museum ; **57 (HAUT)**, CTK Photobank/Multimedia ; **57 (BAS)**, National Archives of the UK ; **58**, Popperfoto/Getty ; **59 (G)**, akg-images/The Image Works ; **59 (D)**, Imagno/Votava/The Image Works ; **60**, German Resistance Memorial Center ; **61**, George (Jürgen) Wittenstein/ akg-images ; **62 (TOUT)**, German Resistance Memorial Center ; **63**, RIA-Novosti/The Image Works ; **64**, AP Photo ; **65 (G)**, Keystone-France/Getty ; **65 (D)**, autorisation Uliana Bazar ; **66 (TOUT)**, U.S. National Archives ; **67 (HAUT)**, United States Holocaust Memorial Museum, autorisation Jan Karski ; **67 (BAS)**, Ministère des Affaires étrangères, République de Pologne ; **68 (HAUT)**, Gabriel Hackett/Getty ; **68 (BAS)**, AP Photo/MBR/AFP ; **69**, U.S. National Archives ; **70**, Robert Doisneau/Gamma-Rapho/Getty ; **71**, Photo12/UIG/Getty ; **72 (HAUT G)**, Mondadori Portfolio/Getty ; **72 (HAUT D)**, Three Lions/Getty ; **72 (BAS G)**, Apic/Getty ; **72 (BAS D)**, akg-images/Interfoto ; **73 (HAUT G)**, ullstein bild/akeg-images ; **73 (HAUT D)**, Uliana Bazar ; **73 (BAS)**, akg-images ; **74-75**, Popperfoto/Getty ; **76**, Roger Viollet/Getty ; **77**, Tita Binz/ ullstein bild/Getty ; **78**, Sovfoto/UIG/Getty ; **79 (HAUT)**, Keystone/Getty ; **79 (BAS G)**, Library of Congress, LC-USZ62-104520 ; **79 (BAS D)**, Robert Capa/Centre International de la Photographie/Magnum Photos ; **80-81 (TOUT)**, National Archives of the UK ; **82 (HAUT)**, LorenFFile/Getty ; **82 (BAS)**, Lt. G.W. Dallison/HM War Office/Wikimedia Commons ; **83 (HAUT)**, Mary Evans/National Archives, Londres/The Image Works ; **83 (BAS)**, Estate of Ewen Montagu ; **84**, U.S. National Archives ; **85**, Schulz Reinhard/Prisma/age fotostock ; **86 (HAUT)**, Express/Hulton Archive/Getty ; **86 (BAS)**, George Rodger/ Time & Life Pictures/Getty ; **87 (LES DEUX)**, U.S. National Archives ; **88 (G)**, Imperial War Museum ; **88 (D)**, National Archives of the UK ; **89 (TOUT)**, Imperial War Museum ; **90 (HAUT)**, John Frost Newspapers/Alamy Stock Photos ; **90 (BAS)**, Universal Images Group/Getty ; **91**, akg-images ; **92 (G)**, Fox Photos/Getty ; **92 (HAUT D)**, dpa/picture-alliance/AP Images ; **92 (BAS D)**, John Frost Newspapers/Alamy Stock Photo ; **93 (HAUT)**, Evgeni Khalde photo, Library of Congress, LC-USZ62-121804 ; **93 (BAS)**, William Vandivert/The LIFE Picture Collection/Getty ; **94 (HAUT)**, Lee Richard, www.psywar.org ; **94 (BAS G)**, Imperial War Museum ; **94 (BAS D)**, National Archives of the UK ; **95 (G)**, Lee Richards, www.psywar.org ; **95 (D)**, Popperfoto/Getty ; **96-97**, Time Life Pictures/U.S. Coast Guard/The LIFE Picture Collection/Getty ; **98**, Brian Brake/Science Source ; **99**, Alfred Eisenstædt/Pix Inc./Time & Life Pictures/Getty ; **100**, Corbis Historical/Getty ; **101 (HAUT G)**, Lawrence Berkeley National Laboratory ; **101 (HAUT D)**, Rolls Press/Popperfoto/Getty ; **101 (CTR)**, Gamma-Keystone/Getty ; **101 (BAS LES DEUX)**, U.S. National Archives ; **102 (HAUT)**, Special Collections Research Center, University of Chicago Library ; **102 (BAS)**, Popperfoto/Getty ; **103 (LES DEUX)**, autorisation de Franklin D. Roosevelt Presidential Library and Museum, Hyde Park, New York ; **104 (HAUT)**, Popperfoto/Getty ; **104 (BAS)**, Universal History Archive/UIG/Getty ; **105**, Louis R. Lowery/US Marine Corps/Time & Life Pictures/Getty ; **107 (HAUT)**, Keystone-France/Gamma-Keystone/Getty ; **107 (BAS)**, Universal History Archive/UIG/Getty ; **108 (HAUT)**, AFP/Getty ; **108 (BAS)**, Universal History Archive/UIG/Getty ; **109 (HAUT)**, Keystone/Getty ; **109 (BAS)**, Corbis Historical/Getty ; **110**, Bob Gomel/TheLIFE Images Collection/Getty ; **111**, Keystone/Hulton Archive/Getty.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE



National Geographic Society est enregistrée à Washington, D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 12 500 expéditions et projets de recherche.

Jean-Pierre Vrignaud, RÉDACTEUR EN CHEF
Catherine Ritchie, RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Elsa Bonhomme, DIRECTRICE ARTISTIQUE
Hélène Verger, MAQUETTISTE
Bénédicte Nansot, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Emanuela Ascoli, ICONOGRAPHE
Nadège Lucas, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION
TRADUCTION **Béatrice Bocard, Jean-François Chaix**

DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM
Gwendoline Michaelis

MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT
Directrice Julie Le Floch
Chef de groupe Hélène Coin

DIFFUSION
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro
Sylvaine Cortada (01 73 05 54 65)
Directeur des Ventes Bruno Recurt (01 73 05 56 76)
Directeur Marketing Client
Laurent Grolée (01 73 05 60 25)
Directeur Marketing Études et Communication
Charles Jouvin (01 73 05 53 28)

FABRICATION
Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié
Imprimé en Pologne
LSC Communications Europe,
ul. Obr. Modlina 11, 30-733 Kraków, Poland
Provenance du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0 %
Eutrophisation : Ptot 0 Kg/To de papier

SERVICE ABONNEMENTS
National Geographic France et DOM TOM
62 066 Arras Cedex 09.
Tél. Service Abonnements : 0 808 809 063
(service gratuit + prix appel)

ABONNEMENTS EN ANCIENS NUMÉROS :
prismashop.nationalgeographic.fr

Dépôt légal : février 2018
Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.
Commission paritaire : 1214 K 79161

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS
Philipp Schmidt (01 73 05 51 88)
Directrice Exécutive adjointe PMS
Anouk Kook (01 73 05 49 49)
Directeur délégué PMS Premium
Thierry Dauré (01 73 05 64 49)
Directrice Déléguée Creative room
Viviane Rouvier (01 73 05 51 10)
Brand Solutions Director
Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)
Automobile & luxe Brand Solutions Director
Dominique Bellanger (01 73 05 45 28)
Senior Account Managers
Evelyn Allain Tholy (01 73 05 64 24)
Amandine Lemaigen (01 73 05 56 94)
Florence Pirault (01 73 05 64 63)
Trading Managers
Virginie Viot (01 73 05 45 29)
Alice Antunes (01 73 05 46 59)
Responsable Exécution
Julie Vanweydeveldt (01 73 05 64 94)
Assistante Commerciale
Catherine Pintus (01 73 05 64 61)
Directeur Délégué Insight Room
Charles Jouvin (01 73 05 53 28)

ABONNEMENT AU MAGAZINE
France : 1 an - 12 numéros : 59 €
France : 1 an - 12 numéros + hors-séries : 87 €

La rédaction du magazine n'est pas responsable de la perte ou détérioration des textes ou photographies qui lui sont adressés pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans le magazine est interdite. Tous les prix indiqués dans les pages sont donnés à titre indicatif.

Licence de NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS

Magazine mensuel édité par :
NG France

Siège social
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers CEDEX
Société en Nom Collectif au capital
de 5 892 154,52 €
Ses principaux associés sont
PRISMA MEDIA et VIVIA

ROLF HEINZ
Directeur de la publication, Gérant
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 73 05 60 96
Fax : 01 73 05 65 51



PRODUCED BY THE NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS, LLC. 1145 17th Street N.W. Washington, D.C. 20036-4688 U.S.A.

Gary E. Kneill, President and Chief Executive Officer, John M. Fahey, Chairman of the Board, Declan Moore, Chief Media Officer, Chris Johns, Chief Content Officer

WORLD WAR II The Spies and Secret Missions That Won the War

Neil Kagan and Stephen G. Hyslop

BOARD OF ADVISERS

Harris J. Andrews, historian and artifact consultant for the National Museum of the United States Army
Kenneth W. Rendell, founder and director of the International Museum of World War II
Lee Richards, military historian, founder and director of www.psywar.org
Ann Todd, historian and author specializing in the OSS and covert activity in the Pacific

Material used in this publication is taken from the National Geographic Partners book *The Secret History of World War II*.

Copyright © 2017 National Geographic Partners, LLC. All rights reserved.
NATIONAL GEOGRAPHIC and Yellow Border Design are trademarks of the National Geographic Society, used under license.

A chaque curieux son magazine



Le mensuel de la connaissance



4 fois par an, une thématique décryptée pour toute la famille

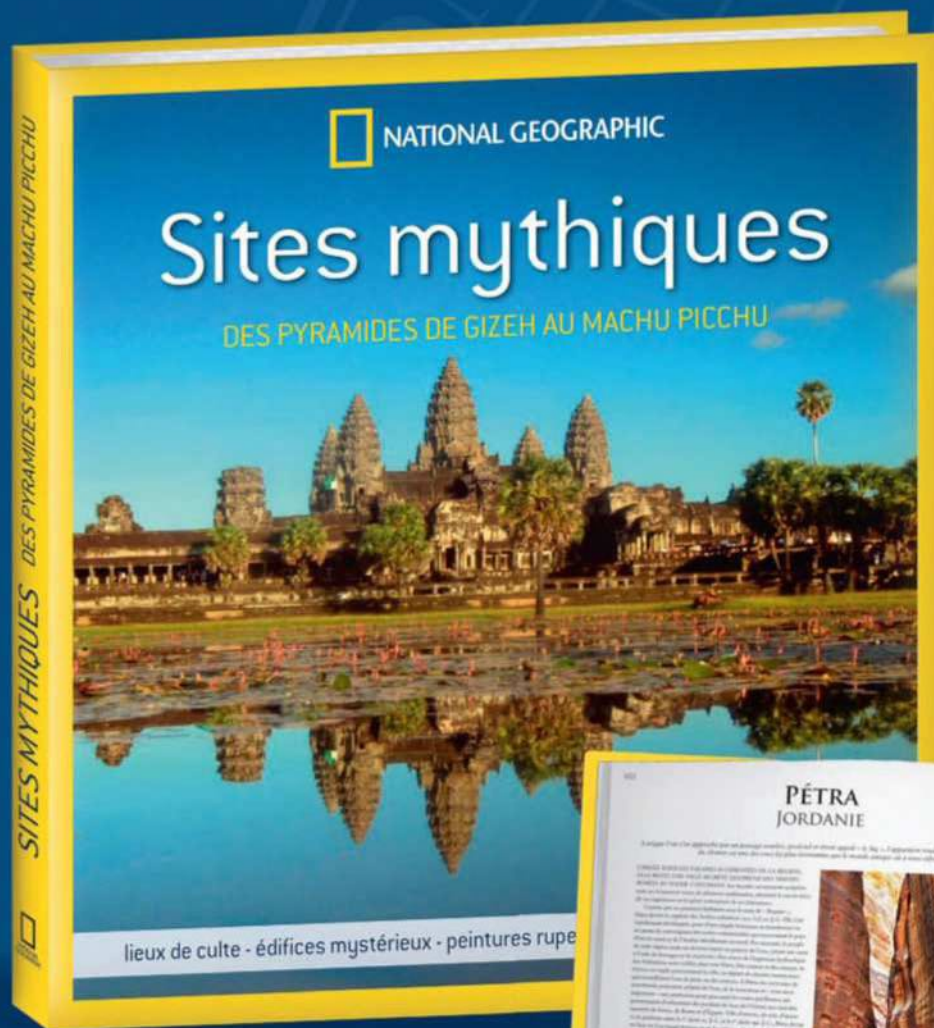


Pour tous ceux qui ont décidé de prendre leur santé en main

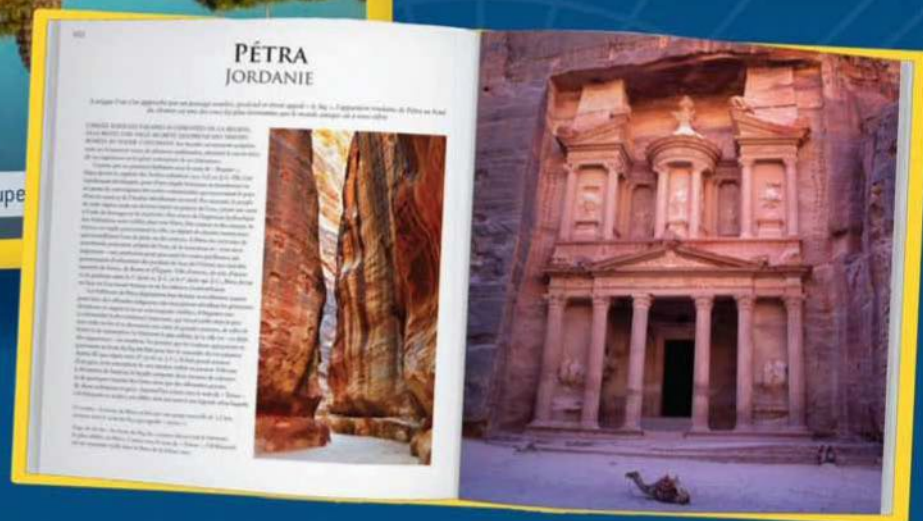


Explorer le passé pour comprendre le présent

Parcourez les plus impressionnants sites archéologiques.



17,99€



Ce beau livre vous emmène à la découverte de ces **géants de l'archéologie mondiale** et de leur histoire, ainsi que de la **beauté des paysages** dans lesquels ils s'inscrivent.

Disponible chez votre marchand de journaux



www.editions-prisma.com

